

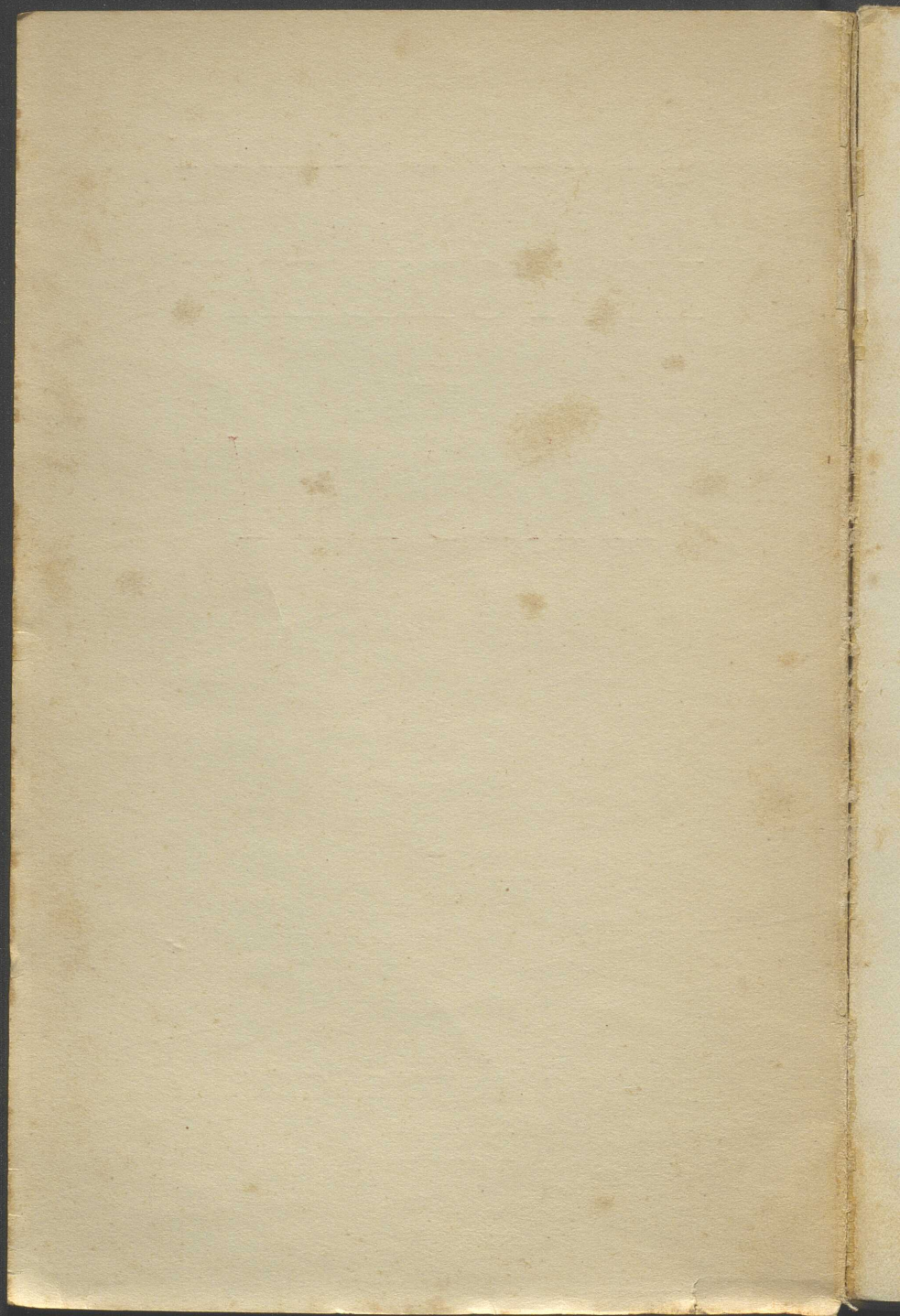
JULES BORÉLY

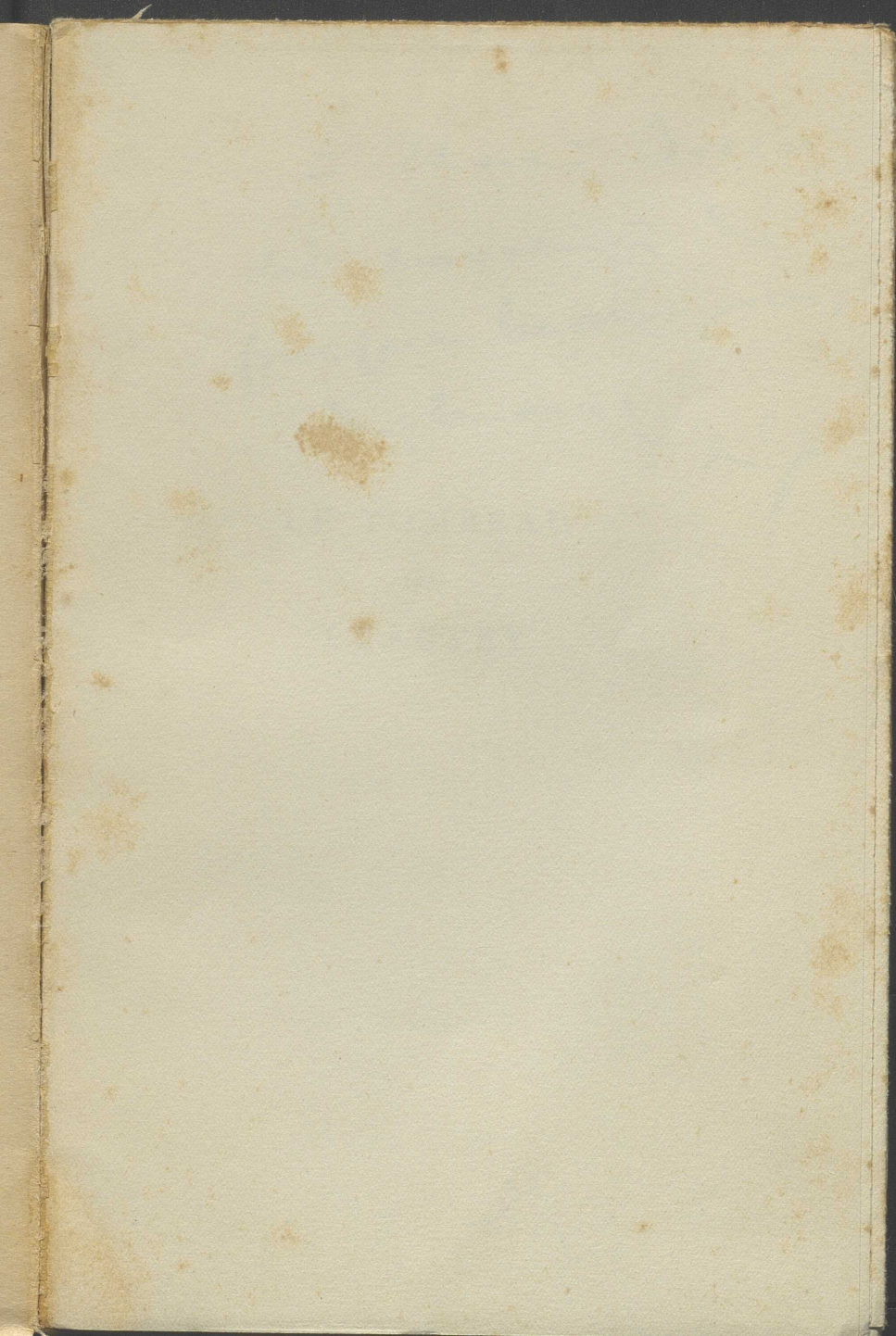
LE TOMBEAU

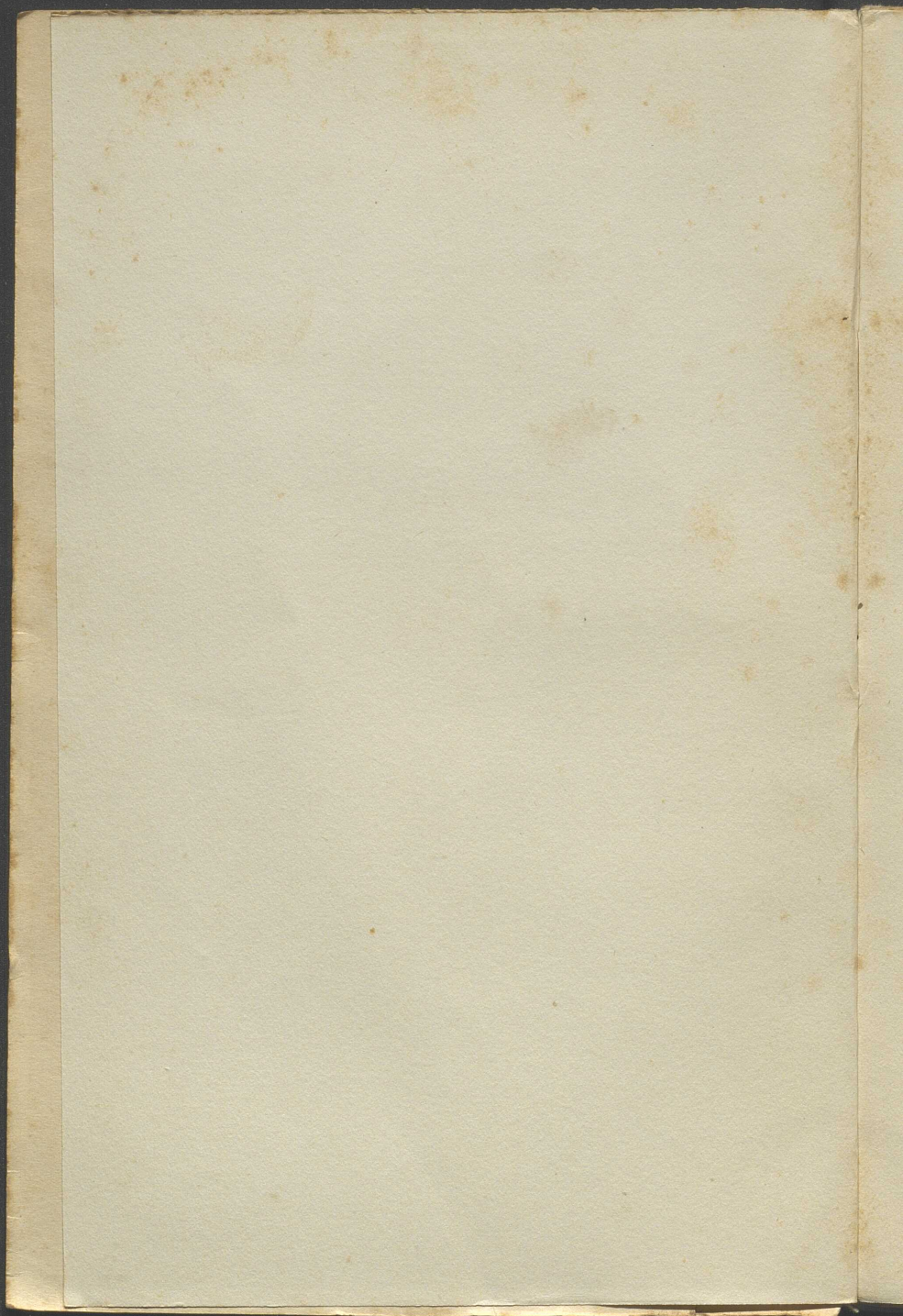
DE

LYAUTEY

ÉDITIONS DE CLUNY
PARIS







*— Mari: Dolce
de souvenirs de
quelques beaux jours
de vacances
H. P.*

LE TOMBEAU
DE
LYAUTEY

DU MÊME AUTEUR

MON PLAISIR AU MAROC, Delpeuch, éditeur, Paris,
épuisé.

NOTES SUR RABAT, Au Portique, Paris, *épuisé.*

TINMEL, aux Marges, Paris.

AHMED ET ZOHRA, Sorlot, éditeur, Paris.

BOSCO

BHB
2563

JULES BORÉLY

LE TOMBEAU

DE

LYAUTEY

ÉDITIONS DE CLUNY

35 et 37, RUE DE SEINE - PARIS VI

BU LETTRES



D

092 2150665

JULES BORELY

LE TOMBEAU

DE

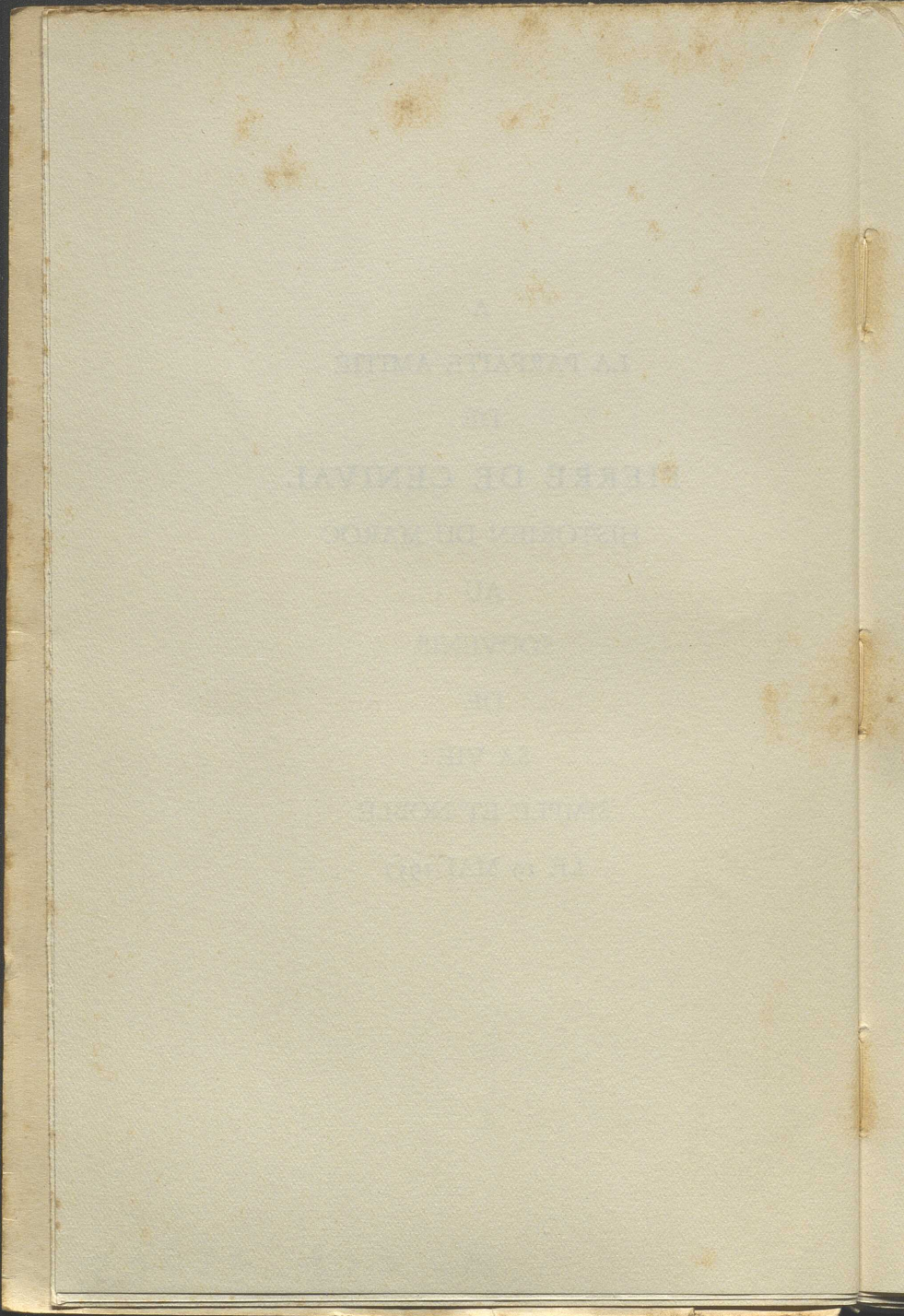
LYAUTEY

ÉDITIONS DE CLAY

17, RUE DE SEINE - PARIS VI

29425-103-A

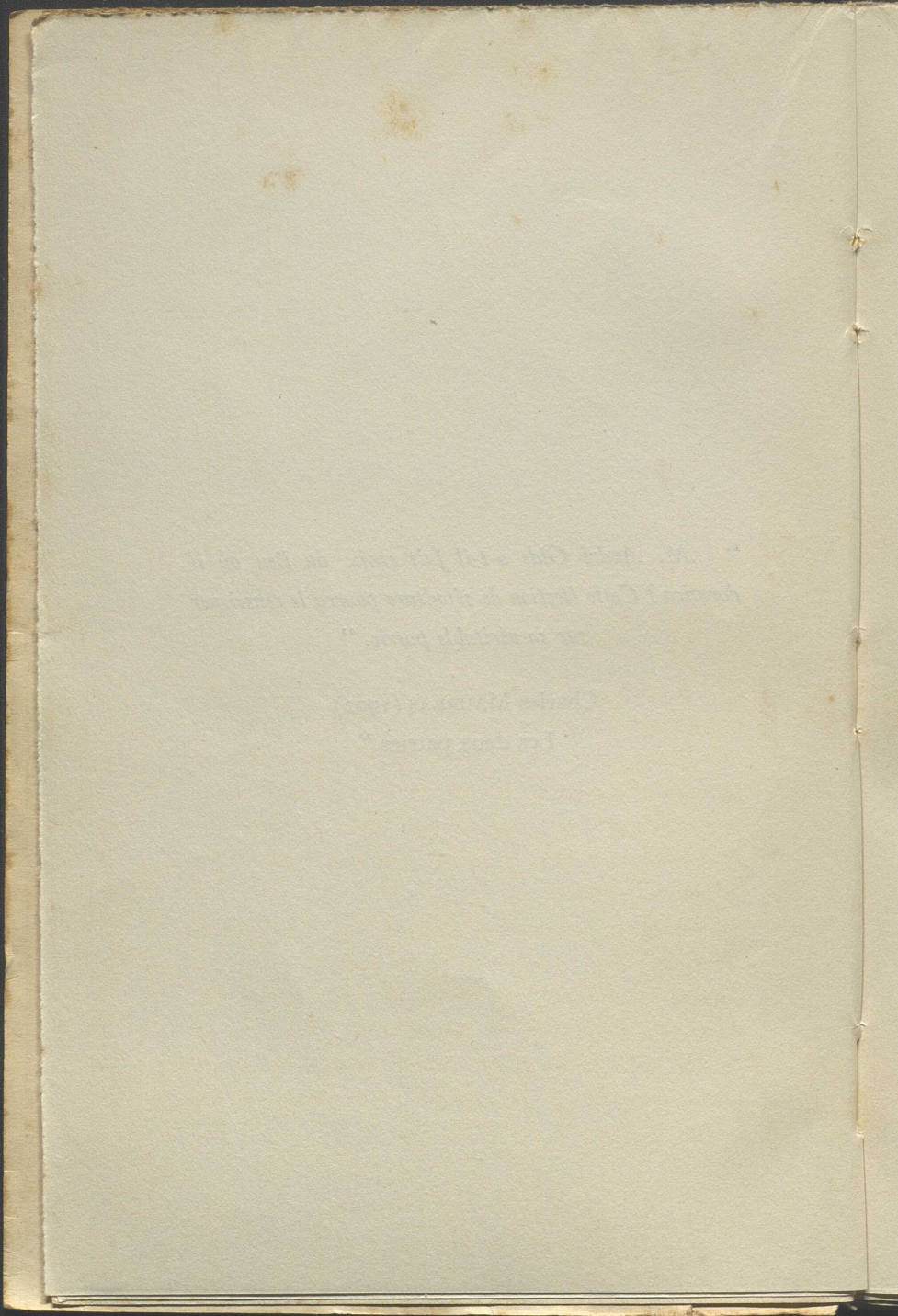
A
LA PARFAITE AMITIÉ
DE
PIERRE DE CENIVAL
HISTORIEN DU MAROC
AU
SOUVENIR
DE
SA VIE
SIMPLE ET NOBLE
LE 19 MAI 1937



“ ...M. André Gide a-t-il fait choix du lieu où il dormira ? Cette élection de sépulture pourra le renseigner sur sa véritable patrie. ”

Charles MAURRAS (1902)

“ Les deux patries ”



J'ai voulu garder dans ce livre le souvenir du Lyautey que j'aperçus ou qui m'appela à lui durant les cinq dernières années de sa vie au Maroc, du Lyautey des beaux-arts et de l'urbanisme. Puissent ceux qui l'ont connu en ce temps, y retrouver quelques traits de sa personne dans le cadre du moment et le timbre de sa voix emporté par la minute qui passe.

Mes petits dessins d'une aussi brillante figure paraîtront sans doute bien pâles, et les propos du patron, dont il me souvient, sembleront de faible importance. Mais ai-je voulu faire un portrait? — Pour faire un portrait de Lyautey il eût fallu le voir souvent et en toutes circonstances. Or, j'avouerai à ma honte que bien

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

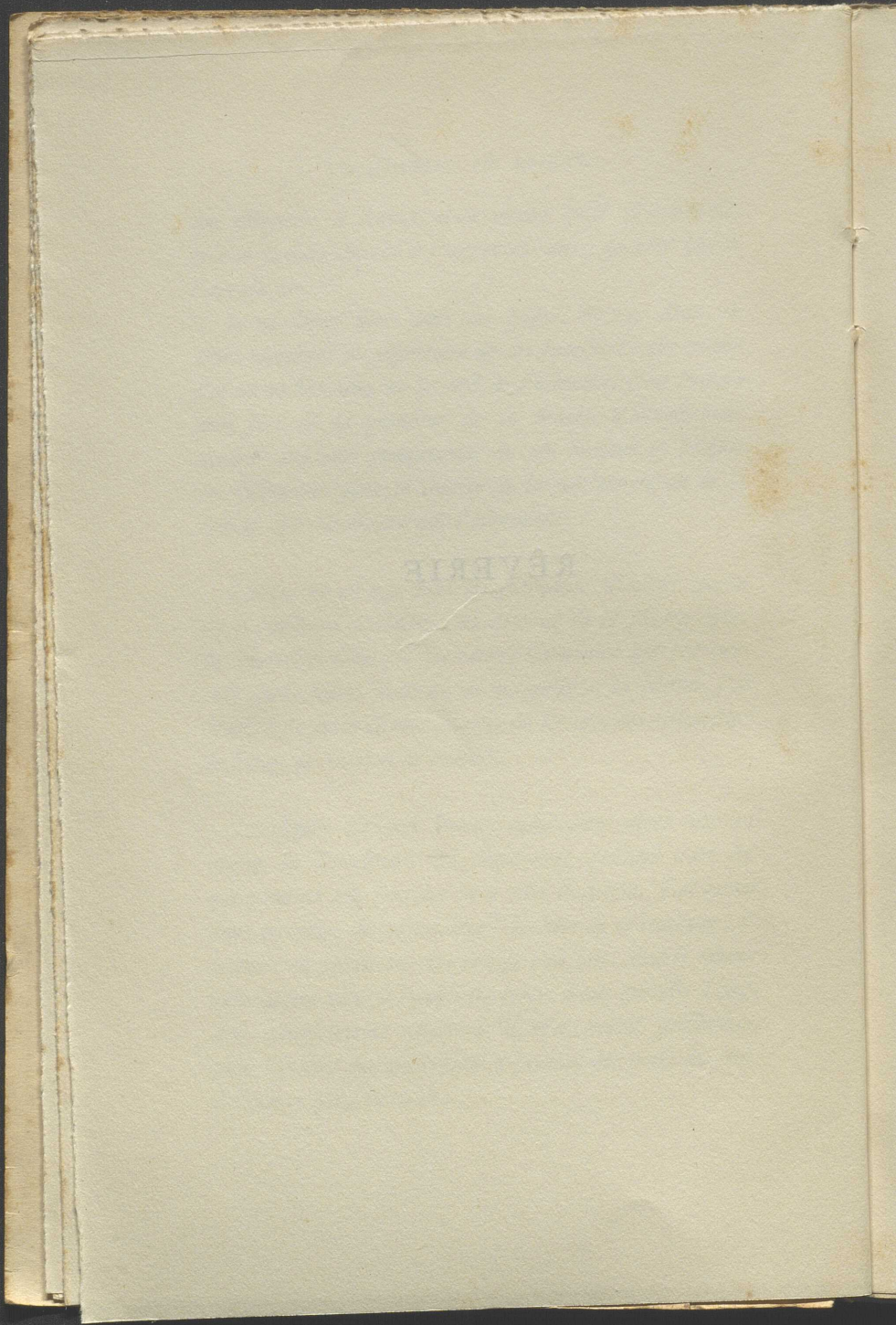
que directeur, à Rabat, d'un service qu'il affectionnait, je n'ai jamais cherché à l'approcher aussi souvent que je l'aurais pu.

Je ne donne donc dans ces pages, hormis deux ou trois anecdotes du répertoire de ses familiers, que ce que j'ai vu et entendu, au hasard de l'occasion, d'un homme qui, fort de la grandeur de sa pensée, s'abandonnait devant tous aux mouvements de son humeur et lâchait ses réflexions sans se soucier de la méchanceté ou de la sottise des courtisans qui l'écoutaient.

Comme on en use dans les journaux illustrés quand on y publie en médaillon, au-dessous de la photographie du Maréchal celle des Résidents Généraux qui ont présidé après lui au bonheur ou au malheur du Maroc, j'ai tracé, à la suite de mes croquis du Prince, des silhouettes de Steeg, de Saint et de Ponsot.

La figure d'Henri Ponsot vient pour ainsi dire en marge du Tombeau du Maréchal, puisque c'est lui qui pendant son exercice en a subi le destin. J'ai connu dans certaines de ses misères l'histoire de ce tombeau ; je pouvais en parler en témoin ; je l'ai fait. Eût-il mieux valu laisser aller à l'oubli les restes d'une querelle à présent complètement apaisée ? Il m'a semblé préférable, pour l'intérêt que pourraient y prendre des amis du vrai, d'écrire ce que j'en ai su.

RÊVERIE



Nous étions venus aux environs de Paris, près du village de Saint-Vrain, dans une vieille maison, dite Château de l'Épine, convertie en restaurant. Il faisait un jour très doux, baigné de cette tendresse particulière au printemps de l'Ile-de-France. Des gens déjeunaient dehors en " bras de chemise "; d'autres, qui fêtaient apparemment quelque anniversaire, buvaient attablés dans la salle à manger. Autour de l'habitation coule une rivière que l'on peut passer sous un toit de feuilles par de petits ponts faits avec des branches. Sur la pelouse du parc, c'étaient de beaux chênes, qu'enlace le lierre,

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

et des marronniers éclairés de fleurs ou blanches ou rouges. J'envoyai mon cœur à ces marronniers; est-il un arbre plus beau — pour un amoureux qui voudrait l'offrir du bout d'un regard à sa bien-aimée — que celui que son auteur a taillé en bouquet? Bel arbre! qu'on peut dire aussi arrondi en crinoline, et dont les feuilles, pliées au moindre souffle de l'air, ressemblent à des volants.

L'après-midi, nous vîmes vers la rivière. Je m'assis dans une barque attachée entre les herbes du bord, et contemplai le courant de l'onde à peu près dormante qui avance insensiblement. Au fil de cette eau limpide, dont le miroir s'alanguit sous le berceau des ramures, le regard s'immobilise, et sortant de l'ombre de leur retraite, nos souvenirs se dévident sur ce que l'œil considère mais que l'esprit ne voit plus. J'apercevais le Maroc...

Je regardais devant moi, et comme les yeux fermés, le vaste pays que je venais de quitter et où j'avais tant vécu! Je regardais ses vallées et ses montagnes, ses plaines immenses que touche en cercle le ciel, sa terre rouge argileuse, ses fleuves limoneux; je regardais ses murailles séculaires — défense inutile — qui tombent en loques, ses casba, où, maintenant, l'entrepreneur de transports abandonne la ferraille des automobiles démantibulées;

RÊVERIE

son peuple de miséreux — qui marche nu-pieds comme font les dieux. Je contemplais le visage de ses villes; les unes, ridées mais toujours aimables, les autres, les neuves, vaines de leur nouveauté. J'allais dans ses cimetières, pleins du plus vrai des repos. Puis, mon regard se perdait, par l'étendue solitaire, au bout de ces longues routes où vit seulement le poteau télégraphique à l'ombre duquel, lorsque flambe le soleil, vient se blottir l'alouette.

Sais-je comment, par quelle incidence, je pensais ensuite à la rue Ed Dhou, à Fès, où, du haut de ma maison, en 1920, j'apercevais les jardins et le palais de Bou Jeloud qui fut celui de Lyautey quand il y venait; à cette petite rue, étroite et poudreuse, prise entre deux murs bordant des enclos d'où monte le pâle micocoulier, suivi, d'une branche à l'autre, des bras d'une vigne. En la revoyant, je pensais au temps où je m'attardais la nuit, rêveur, à ma porte, écoutant venir dans ma solitude le bruit des voix et des pas; au temps où Fès, à peine éclairée, s'enfonçait dans la paix de ses ténèbres; où l'on y vivait quelque peu troublé par le souvenir du massacre, en 1912; où, passé le crépuscule, nul n'eût osé s'aventurer seul au delà de la muraille d'enceinte; où contre les murs de Bou Jeloud on voyait de loin en loin briller une lampe à huile épanchant à terre sa lumière rousse.

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

Puis je me souvins du soir, au mois de décembre,
où par ce triste chemin je m'en allais à Bou Jeloud
saluer le général Lyautey.

...Cette rêverie est le berceau de mon petit livre.

IMAGES

IMAGES

...J'étais à Bou Jeloud — à la Résidence; j'attendais dans l'antichambre que l'on m'appelât, un subalterne m'ayant annoncé. Ce fut le maître lui-même qui ouvrit la porte de son cabinet pour me faire entrer. Il avait la main tendue, et me dit en m'attirant :

“ Les amis de mes amis sont mes amis. ”

...J'étais l'ami de Seguy, de René Seguy, le moins bureaucrate de ses secrétaires.

...Une table à thé, un grand feu de bois brûlant dans la cheminée : Lyautey aimait la fournaise.

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

La lumière de la lampe, retenue par l'abat-jour, se déversait sur la nappe qui la renvoyait à notre visage — ce qui laisse par derrière la chambre entière dans l'ombre.

A croire les envieux, le Général n'aurait été maintenant qu'un malade ne tenant que par ses nerfs. Son visage me parut au contraire plein de force ; son regard répandait comme une ardeur léonine.

Nous parlâmes de littérature. Le Contrôleur civil de la ville de Safi, Maurice Le Glay, venait de produire un recueil de contes où il montre les Berbères — les montagnards du pays — et déroule quelques scènes du drame de l'Occupation. Je me permis de dire que cet ouvrage *n'était pas assez français*.

— Eh ! Pourquoi ?

— Il doit trop à Kipling.

— Oh ! il y a bien plus d'idées dans Le Glay que dans Kipling !

Lyautey mettait le Maroc et ce qui s'y faisait au-dessus de tout. Cette exaltation est un signe de l'amour.

* * *

J'étais à Rabat en 1921 quand Lyautey, devenu maréchal, y fit à son retour de Paris, une revue

IMAGES

de ses troupes et reçut les honneurs de la colonie. On le fêtait. Belle journée de ciel bleu ! où l'homme, aujourd'hui couché sous un monument bâti dans la forme que les Croyants d'Orient ont donnée aux tombeaux de leurs saints au Moyen Age, vit toujours devant mes yeux — à cheval, et de loin, dans la lumière, frais et joli comme un jouet.

Qu'était Rabat en ce temps ? — La ville neuve, construite pour les Français, commençait à sortir du sol de divers côtés, mais beaucoup de fonctionnaires logeaient encore dans la vieille ville — la *medina* ; et c'était dans la medina, devant une porte de l'enceinte par où passent les autos partant pour Casablanca, à un carrefour, que se trouvaient les cafés et les restaurants, foyer de l'animation. Le rendez-vous des civils et des militaires. Ceux qui ont connu le Maroc à cette époque se souviennent d'un aspect de ce quartier, aujourd'hui presque effacé. Une scène dont il reste le décor — les façades des maisons marquées du goût du moment pour ce que l'on appelait la " couleur locale " : les moucharabieh et les arabesques en plâtre sculpté — mais dont les figurants ont disparu. Les figurants et leur belle humeur. Devant ces cafés, où les officiers venaient à cheval, on voyait des gosses

en haillons, qui tenaient leurs chevaux, et une volée de petits cireurs se glissant à genoux entre les tables pour se disputer l'honneur de lustrer des bottes. A l'heure de l'apéritif, on entendait s'élever avec la rumeur des conversations et le cliquetis des verres entrechoqués, les cris répétés des marchands de cacahuètes et des marchands de journaux. Un bruit, une agitation sur quoi tranchait la lenteur avec laquelle, toujours, deux à trois mendiants et ces colporteurs qui vendent des tapis, le tapis étalé sur l'épaule, erraient parmi ce mélange de conquérants satisfaits et de misérables.

C'est par là que le Résident, maréchal de France, allait entrer dans Rabat, pour passer plus loin — Boulevard El Alou — au-dessous d'un belvédère qui a servi longtemps d'estrade aux autorités les jours de réjouissances.

Les commerçants d'El Alou — il y en avait quelques-uns — avaient pavosé leurs pauvres boutiques de petits drapeaux et de banderoles attachées à des fenêtres où le basilic fleurit dans des boîtes de conserve. A l'entrée du carrefour, on apercevait un arc de triomphe en bois, enguirlandé de feuillage et d'étoffe tricolore, au faite duquel quinze à vingt jeunes garçons se tenaient assis ainsi que des hirondelles sur un fil télégraphique.

IMAGES

Il faisait un temps superbe, plein de cet air de bonheur qui tient ici à la douceur du ciel bleu et à la blancheur éclatante des maisons badigeonnées à la chaux.

La foule emplissait le belvédère. Soudain, la fanfare. Le Maréchal arrivait. On voyait venir deux agents de police à vélo, qui avançaient au ralenti en enroulant à leurs pieds la poussière du chemin; puis venait le Commissaire, sanglé dans sa redingote, les yeux ramassés dans l'attention qu'il met à regarder, en marchant, les deux côtés de la rue; puis le peloton des trompettes à cheval, l'escadron des spahis balancés sur leurs chevaux; puis les spahis de l'escorte et le cavalier qui tient le fanion du Résident; puis celui qu'on attendait.

Lyautey, mis d'une tunique de drap bleu croisée du cordon de soie couleur de cerise, passait au pas de son beau cheval luisant; bien droit et bien aisément en selle, tenant son petit bâton étoilé mieux qu'un Henri IV ou qu'un Louis XIII dans une tapisserie.

Un rideau de cavaliers fermait cette marche.

Peu après, le Maréchal montait l'escalier du belvédère pour venir se mesurer avec l'impatience de

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

ceux qui attendent que le Résident quand il revient au Maroc leur apporte la fortune.

Il les avait attirés au fond de la plate-forme — cinquante à soixante personnes en veston gris ou noir s'avançant autour de lui —, et lui, le corps penché tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, les yeux dirigés un peu au delà du groupe, le regard étoilé de sa pensée, leur expliquait le malheur des temps en parlant à tous comme il eût fait pour un seul dans son cabinet. Une causerie, où il leur disait, entre autres choses, qu'après les " sept vaches grasses dont le pays venait de boire le lait durant l'horreur de la guerre arrivaient sept vaches maigres... ”.

* * *

De là, Lyautey descendit en ville, escorté de ses familiers. On venait d'ouvrir une brasserie. Il voulut la visiter, s'approcha du zinc, et se fit servir quelques tranches de jambon. Il les enlevait du bout de ses doigts, pour les porter à sa bouche en renversant la tête. Cet homme, peu fait pour la gravité du trône, pouvait se mêler au commun des fils d'Adam, il restait à part de tous — je ne dis pas à distance — environné de l'éclat de sa vie incandescente.

IMAGES

* * *

Je revis souvent Lyautey à cette époque, quand il recevait cent à deux cents invités. Mais je ne l'ai jamais vu, je puis dire, d'aussi près, qu'un jour que je l'aperçus, du bas de la rue, à travers les vitres de sa vieille Résidence. Un petit tableau qui reste tout frais dans l'ombre de ma mémoire, où je le regarde ainsi qu'on regarderait d'une chambre obscure, par le trou de la serrure, le jour qu'il fait au dehors.

Je revenais de la medina par ces terrains vagues que nous appelions "la ville nouvelle". La maison du Maréchal se trouve — elle existe encore — rue de la Marne. C'était alors le quartier des bureaux du Protectorat, que l'étranger eût pris pour des cottages disposés autour de la maison du patron. Des baraques, habillées — comme on habille de fleurs une automobile à la mi-carême — de fleurs de volubilis inondant le paysage de couleur violette : la flamme d'un punch.

Arrivé sous la maison de Lyautey, je levai les yeux pour regarder à l'étage. Le Maréchal était là. Je l'apercevais dans un corridor vitré, allant et venant très vite, en tête à tête avec ses pensées. Il fumait du bout des lèvres une cigarette, qu'il prenait et reprenait rapidement. On voyait de l'impa-

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

tience, de l'impétuosité dans son attitude. L'allure d'un fauve tournant dans sa cage. Ce ne fut qu'une vision — je continuai mon chemin — mais je n'ai jamais ressenti aussi vivement qu'à cette minute, le flux magnétique, la surabondance d'amour de la vie que répandait l'animation de cet homme. C'est à la faveur de ce don divin, et non par la force de sa volonté et malgré tout ce qu'il fit pour se nuire, que Lyautey aura gagné l'auréole qu'on croit voir briller dans sa tombe.

Est-ce à dire que le commun de ceux qui travaillaient sous ses ordres fût sensible à ce prestige ? Oui, sur le moment, dans la crainte d'un chef pourtant aussi peu redoutable que possible, mais l'effet ne durait guère ; la plupart de ces prudents serviteurs s'en défendaient comme du jeu d'un acteur ou d'une coquetterie. Pendant les deux dernières années de son règne, j'ai bien souvent entendu moquer — et dans l'aparté jusqu'en sa présence — l'attitude et les propos de celui que des sous-chefs de bureau appelaient dédaigneusement " Le Vieux ".

POUSSIÈRES

POUSSIERES

Un certain Ministre ou Sous-Secrétaire d'État aux Postes arrivait au Maroc, et l'on répandait le bruit qu'il venait " se renseigner sur les abus du patron "... L'armée, la magistrature, les hauts fonctionnaires l'attendaient, rangés dans une rue voisine du port, au bout de la route venant de Tanger. Le voyageur se faisait longuement attendre. Les juges, debout depuis plus d'une heure sur le trottoir délabré de ce quartier commerçant, commençaient de maugréer. Le Maréchal s'en était rapproché. Il levait un peu la tête pour les regarder d'un œil complaisant, — comme s'il les décou-

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

vrait : " Ah ! la magistrature... la magistrature... "
Qui n'eût cru qu'il se moquait ?

* * *

Le Maréchal entra à ***, ville de la côte. En apercevant le portique d'un Bureau des Postes construit depuis peu, il demanda : " Est-ce un temple grec ? " Il n'aimait pas les *pompieri*, et l'architecture à l'antique en pays " arabe " lui semblait ridicule.

Plus loin, il vit un petit bonhomme qui, à la rage du soleil, avançait vers lui en balayant la poussière de sa longue robe noire traînant jusqu'au sol. C'était le juge de paix, qui avait mis son *grand costume* pour venir le saluer. Lyautey le regardait s'approcher : " Il est fou, le juge de paix ? "

Le Maroc du Maréchal fut un Maroc en veston et en canotier.

* * *

Quand le Président Millerand vint au Maroc, en 1922, il s'arrêta à Salé, petite ville voisine de Rabat, où les Français furent le saluer à la gare. Lyautey se tenait à ses côtés pour lui présenter les siens.

POUSSIÈRES

Un juge, nommé Bourilly, que le Maréchal ne connaissait pas alors qu'il ne le connaissait un peu, se trouvait du nombre, et ce magistrat était en robe. Il n'est pas vrai que Lyautey eût toujours bonne mémoire des visages et des noms. Vatin-Pérignon, chef de son cabinet, l'aidait à reconnaître ses gens. En entendant nommer Bourilly, le Maréchal se méprit :

- C'est vous qui faites des vers ?
- Non, monsieur le Maréchal.
- Vous faites des dessins.
- Non, monsieur le Maréchal.
- Mais alors, que foutez-vous ?

* * *

Le Maréchal aimait l'élégance et le chic dans la toilette. Le lui a-t-on assez sottement reproché ! Il n'est pourtant pas pour beaucoup de gens d'autres moyens de se rendre supportable que de s'habiller avec grâce.

* * *

Le Maréchal avait fait aménager dans les jardins de la Résidence un pavillon de bois construit

comme un bungalow où des officiers et des civils de son entourage venaient prendre leurs repas. Ils l'appelaient *la Popote*. La Popote a succombé du temps de Ponsot, ceux qui avaient tenté de la ranimer s'étant aperçus du faux entrain de leurs camarades. C'est le cas de dire : la neige qui dure sur les sommets répand le froid dans la plaine.

Le Maréchal aimait y venir, heureux de se retremper dans son élément parmi la jeunesse. Quand il y venait — parfois avec l'hôte de passage — on jetait des fleurs de bout en bout de la table. Un soir que René Seguy m'y avait invité sans savoir que le patron serait du dîner, Seguy, allant le premier, aperçut le Maréchal en ouvrant la porte. Il se retira. Nous primes la fuite. Mais le Maréchal qui avait vu s'ouvrir la porte, voulut savoir qui était là, et quand il le sut, nous fit appeler en demandant aux convives de serrer les rangs. De telles manières amenaient la lueur et les couleurs de l'aurore sur tous les visages, chez ces jeunes gens. Après, il nous présenta plaisamment au baron Henri de Rothschild, assis à sa droite, et lorsque je fus à ma place, il m'interrogea à travers la table pour savoir s'il était vrai qu'éloigné des miens par nécessité je ne me sentais pas heureux au Maroc; car lui, avouait qu'il s'était marié trop tôt (à cinquante-huit ans !).

Je lui répondis sur le même ton qu'un de mes amis avait inventé cette confidence croyant me rendre service... Sur quoi il ajouta gentiment, faisant allusion à mon ennui : " Ce serait d'ailleurs bien naturel ".

On prétendait, à cause de certaines de ses boutades, que Lyautey méprisait les femmes; rien de plus fallacieux, car il n'eût pas moins, alors, méprisé les hommes. Il suffit de lire ce qu'il a écrit sur l'influence bénie que sa tante Saulnier de Fabert eut sur sa jeunesse, pour comprendre à quel point il put vénérer la grandeur morale de certaines femmes.

Mais il préférerait les voir en jupon qu'en pantalon — en pantalon d'homme, s'entend. Celui que portait l'archéologue Jeanne Dieulafoy lui donnait sur les nerfs. Jeanne Dieulafoy vint au Maroc avec son mari pendant la guerre. Un jour que Lyautey la conduisait en automobile à la découverte du pays, il fit soudain arrêter, descendit, et se tournant vers la dame, lui demanda brusquement : " Si nous pissions un coup ? "

On a écrit assez de grandes belles pages sur le génie de Lyautey pour que je puisse me permettre de donner, comme un trait de son humeur, une anecdote aussi futile que celle-là.

* *
* *

J'accompagnais dans Rabat une jeune femme. Arrivés en face du parc de la Résidence, nous aperçûmes le Maréchal qui sortait en tilbury, et, tendant les guides, faisait dessiner au trot de son cheval la courbe de l'allée aboutissant à la porte. Il eut pour la dame, vite reconnue, le plus prompt et le plus gracieux des saluts.

Cette apparition me ravit. Nous étions en France...quelque part... en province. Je regardais le vicomte de ces lieux s'en aller en promenade par la belle route claire, sous le frêne et le tilleul... Une page de Boylesve si ce n'est d'Octave Feuillet.

Le Maréchal tenait le Maroc dans ses mains, mais le pays n'avait pas déteint sur ses gants.

* *
* *

Je dînais chez un riche musulman de Rabat. Après le repas, nous vîmes entrer le Glaoui, pacha de Marrakech. Lyautey recevait, ce soir-là, à la Résidence. Vers dix heures, un chaouch vint prévenir le Glaoui que le Maréchal désirait le voir. Il partit; revint peu après. Il était content, et racontait que

POUSSIÈRES

Lyautey l'avait pris *par la taille* pour le faire entrer dans ses appartements.

Le geste de l'hôte qui pousse amicalement son invité devant soi, en lui annonçant : " Vous êtes chez vous ! "

*
* *

Le Maréchal m'avait appelé dans son cabinet pour me demander comment allait mon Service à ***, dans mes rapports avec l'officier qui administrait les affaires de la ville. Un homme sans la moindre connaissance artistique et sans conviction aucune quant aux beaux-arts. " Que peut-on attendre, fit le Maréchal, en parlant de ce fonctionnaire, d'un homme qui a la figure comme un derrière ? "

*
* *

Le Maréchal avait demandé au Gouvernement français quelques bataillons pour monter la garde à la frontière du Rif. On les lui avait refusés. Et maintenant il s'était trouvé un homme — comme par la grâce de Dieu il peut en surgir, du jour au lendemain, n'importe où et de n'importe quelle

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

condition —, un ancien agent d'affaires nommé Abdelkrim, pour enflammer de l'espoir de l'indépendance les montagnards de ce pays et les pousser à la guerre. Ce fut un soulèvement. Ces paysans avaient battu les Espagnols et n'étaient plus qu'à quarante kilomètres de Fès. Il ne manquait pas de gens dans Rabat pour s'abandonner à la crainte de les voir arriver jusqu'à la côte. Mais au même moment à Fès des ingénieurs travaillaient à transformer quelques parties vagues et marécageuses de Bou Jeloud en un jardin ouvragé. La terre et l'onde se prêtent toujours avec grâce à ces changements; cependant, comme on allait chasser la poésie naturelle qui respirait dans cette molle étendue d'eau, de roseaux et de joncs allongée sous les vieux murs de l'enceinte, pour donner sa place à une autre poésie d'un plus petit genre, j'en prévins le Maréchal.

Quelques jours après, à Rabat, le chef de la ville donnait une fête. Le Maréchal, qui allait et venait, chaque semaine, de sa Résidence aux lignes de combat, apparut vers minuit dans la salle où l'on dansait, quand on ne l'attendait guère. Je m'avançai pour le saluer et me permis de lui demander s'il avait reçu certain rapport sur Bou Jeloud.

— “ Quel rapport ? Non, je ne l'ai pas reçu. ”

POUSSIÈRES

Je crus pouvoir lui dire qu'en raison de la gravité des événements le secrétaire à qui je l'avais remis le gardait, de crainte de l'importuner.

— “ Au contraire ! fit-il, cela me délasserait : je l'aurais lu dans le train en allant à Fès. ”

* * *

Je ne raconterais pas, s'il ne l'avait racontée plusieurs fois lui-même à des personnes de son entourage, l'aventure — si l'on peut parler ainsi — qui lui arriva avec Isabelle Eberhardt quand il commandait en Algérie.

Isabelle Eberhardt était amoureuse du général Lyautey. On sait que cette femme, d'origine slave, dormait avec l'un et avec l'autre, au hasard de son chemin; qu'elle buvait, et vivait quasiment en vagabonde, d'une ville à l'autre, de la charité de ses amis — du moins à la fin de ses jours. Louis Vaissié, aujourd'hui Président honoraire, me dit que lorsqu'il était juge de paix à Collo, province de Constantine, elle venait à la porte de son tribunal, pendant l'audience, lui faire passer de petits billets où elle lui demandait “ dix sous ”. Dix sous d'il y a quarante ans. De quoi acheter de l'alcool et du tabac.

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

La pauvre Isabelle était donc amoureuse de son général. Ceux qui la connaissaient bien le savaient. Noiré, le peintre, fervent de Lyautey, m'en a parlé.

Le Général faisait campagne dans le Sud-oranais. Isabelle Eberhardt demandait à venir jusqu'à lui. On refusait. J'oublie le nom du pays perdu dans la brousse où la chose eut lieu, sous la tente, dans la nuit. Lyautey travaillait à la lueur d'une lampe. Très tard, quand tout reposait, il sortit pour s'éloigner. Un homme dormait à sa porte, couché dans un manteau de spahis. Il l'enjamba. Mais au retour il donna du pied dans ce corps pour voir qui c'était. C'était Isabelle Eberhardt. En fut-il troublé, en fut-il ému ?

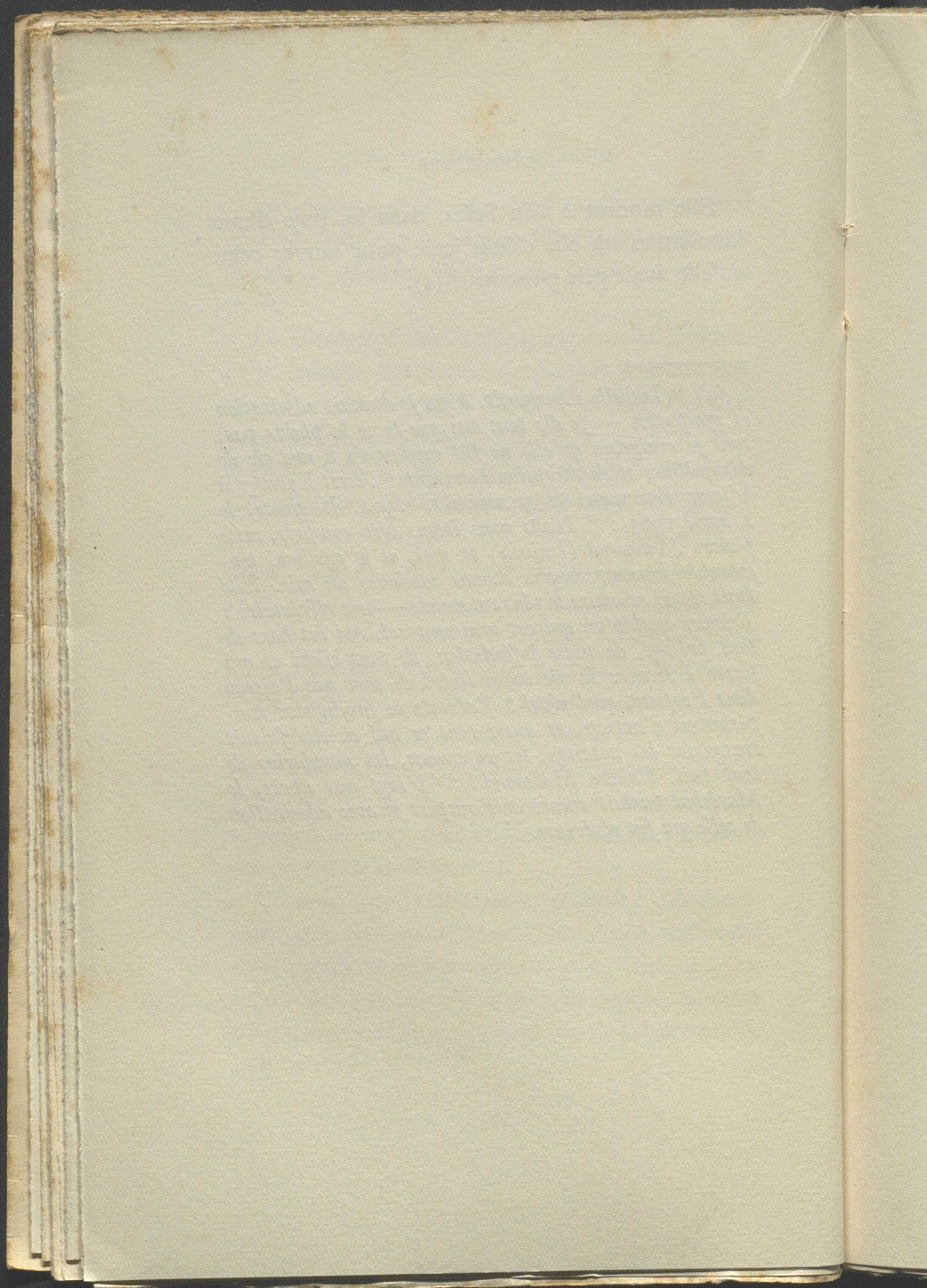
Le lendemain, usant de ce naturel qui lui a toujours permis de se mettre au-dessus de tout, il la reçut dans le camp à la table des officiers qu'il présidait; et l'on y vit plusieurs jours ce pâle petit voyou à la voix éraillée par la boisson qu'était devenue cette malheureuse.

O trois fois malheureuse Isabelle ! L'apitoiement que peut provoquer l'idée d'une recherche aussi douloureuse de l'amour, d'un homme à un autre, aurait-il inspiré ceux qui depuis sa mort héroïque ont écrit quelque chose de tendre sur sa pauvre vie ?

POUSSIÈRES

Elle mourut à Aïn Sefra, dans les flots d'une inondation où elle s'était jetée pour sauver celui qu'elle avait pris pour mari (1).

(1) " Isabelle Eberhardt, à qui je donnais admiration et sympathie — je dis tout bas que je ne la plains pas, tant je craignais qu'elle ne fût condamnée à une vie de déséquilibre et de déception incessante ", écrit Lyautey à Victor Barrucand le 9 novembre 1904. Il ajoute, le 2 avril 1905 : " Nous nous étions bien compris, cette pauvre Mahmoud (Isabelle) et moi, et je garderai toujours le souvenir exquis de nos causeries du soir. Elle était ce qui m'attire le plus au monde — une réfractaire : Trouver quelqu'un qui est vraiment soi, qui est hors de tout préjugé, de toute inféodation, de tout cliché et qui passe à travers la vie aussi libéré de tout que l'oiseau dans l'espace, quel régal ! J'aimais ce prodigieux tempérament d'artiste, et aussi tout ce qui en elle faisait tressauter les notaires, les caporaux, les mandarins de tout poil. Pauvre Mahmoud ! " Vingt ans après, le Maréchal parlait encore avec respect et avec admiration de celle qui fut généreuse.



LYAUTEY ET L'URBANISME

LAURENT ET L'URBANISME

En 1925 le Maréchal me donna la direction du service des beaux-arts et des monuments historiques; j'eus dès lors l'occasion de l'approcher et parfois de causer avec lui.

Il avait été gravement malade, éloigné de son Maroc, et maintenant, à son retour, il considérait avec amertume les dégâts que " par trahison ", comme il le disait, on avait commis, durant son absence, dans ses vieilles villes; dans ces cités accomplies où l'européen ne peut pénétrer sans y saccager, neuf fois sur dix, les plates-bandes du passé. Lyautey découvrait aussi dans Rabat quel-

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

ques constructions nouvelles qui lui faisaient craindre que sa capitale ne devînt semblable à certains quartiers de Casablanca bâtis au gré des ignares.

Le Maréchal ne fut pas de ces Résidents qui croiraient déroger à leur grandeur en descendant dans la rue s'occuper d'une affaire d'urbanisme. Ému des premières taches qu'on apercevait au visage d'une ville qu'il eût voulu rendre digne de l'ancienne France dont l'image le suivait, il avait prié quinze à vingt de ses fonctionnaires de l'accompagner pour chercher remède à ce mal.

Nous l'attendions au bureau de ce qu'on appelle au Maroc les Services municipaux, le plan de la ville étalé sur une table. Il entra précipitamment en attirant à sa suite tous les assistants jusqu'au plan. Cette façon de marcher, si rapide, de Lyautey, prompt dans tous ses mouvements, cette impétuosité, qu'animait la fougue de ses désirs, caractérisa toujours son allure. Certains de ses collaborateurs l'imitaient en cela qui, faute de réflexion ou d'une réflexion aussi vive que la sienne, n'en faisaient que plus lestement leurs sottises.

Nous partîmes, aux coups, répétés par le patron, de : Mais sortez de vos bureaux, messieurs, sortez donc de vos bureaux !

Lyautey se méfiait de l'air des bureaux où vivent

les codes et les règlements dont abusent les commis pour se donner la sensation du pouvoir et mettre à l'abri leur paresse.

Quand le Maréchal s'en allait traiter sur le vif une question d'urbanisme, nous partions en automobile. Cinq à six automobiles où il emmenait tous ceux qui pouvaient l'aider à décider sur-le-champ. Cela lui permit souvent de liquider le jour même un problème que l'on n'eût pas résolu par écrit en un an, d'une Direction à une autre. Il était le boute-en-train de ces promenades qui se faisaient toujours gaiement, même au bruit de sa colère.

Nous descendîmes dans un boulevard aménagé vraisemblablement sur la trace du chemin que suivaient autrefois les voyageurs allant, à cheval, de Fès à Casablanca. Ce fut pour y maudire une habitation de quatre étages — colossale alors pour Rabat — que venaient de monter sans penser à mal deux entrepreneurs enrichis. Son opulence de mauvais aloi offensait la simplicité des lieux alentour. La masse de l'édifice, de bien méchante structure, épouvanta le patron. Lyautey ne croyait pas que Rabat pût devenir une grosse ville; il voulait faire de sa capitale une ville basse, du haut de laquelle, car elle est en pente, on pourrait aper-

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

cevoir les grâces de l'horizon : la mer, les rives du fleuve, la blanche Salé, de vieux monuments.

...Les conseillers du patron décidèrent de grever les terrains de ce boulevard d'une servitude qui ne laissait que le droit d'y construire un rez-de-chaussée.

J'avouerai que plus tard, quand nous pûmes agir autrement pour préserver la ville des excès du mauvais goût, une aussi grande rigueur parut excessive. Il ne faut pas empêcher le vulgaire de construire, il faut l'empêcher de construire des horreurs.

* * *

...Nous allâmes dans un quartier où l'on voit les restes d'une petite mosquée, construite il y a plus d'un siècle, à quelque cent mètres de la medina et maintenant prisonnière, au milieu de son jardin, de grandes maisons de la ville européenne. Quatre pans de murs et un minaret émergeant des branches d'un fouillis d'arbres fruitiers.

A l'époque où le Maréchal habitait, non loin de là, sa première Résidence, il venait de temps à autre goûter la tranquillité de ce coin champêtre. Il aimait les murs noircis de la petite mosquée, il aimait son minaret au sommet duquel juche six

mois de l'année un ménage de cigognes. Aussi avait-il voulu qu'on en dégagât la vue. Mais on ne l'avait pas fait, et il se fâchait. Et, parlant de ces abords : " J'en ai mesuré la largeur moi-même avec la canne de l'ingénieur ", disait-il en se baissant, pour montrer comment, avec cette canne, il avait pris les mesures. Puis il s'éloigna, déçu, haussant les épaules.

* * *

En passant dans la *rue de la République*, nous aperçûmes une autre grande maison, affublée aussi, celle-là, d'un décor grotesque : ce qu'à l'école on appelle " de la pâtisserie ". Autre indignation du patron.

" Vous m'avez fait prendre un *dahir*, (un décret) disait-il, pour des ordonnances architecturales. Que fait-on de ce *dahir*, qu'en fait le Service des beaux-arts ? "

La rue de la République n'étant pas soumise à une ordonnance, échappait au Service des beaux-arts.

" Eh ! pourquoi ? "

Lyautey eût-il pu comprendre qu'on travaillât à prévenir la laideur dans un quartier pour la tolérer dans un autre ?

* * *

Certain architecte faisait le plan du Palais de Justice de Rabat, qu'on voulait bâtir à l'angle d'un carrefour sur des terrains de Domaine. Comme dans ce coin le sol ne se prêtait pas à la disposition de l'édifice, cet architecte avait déjà présenté cinq ou six projets qui ne plaisaient à personne. Il eût été préférable de construire le palais sur le libre et large espace alors occupé par un entrepôt de bois, à gauche — en montant — du boulevard sans nom appelé depuis le cours Lyautey. Je profitai du moment où nous y passions pour en parler au Maréchal. Je lui dit qu'il serait beau d'élever à cet endroit un quartier monumental.

— “ Eh ! pourquoi monumental ? ”, fit-il.

Lyautey abandonnait à d'autres le goût du *monumental*, de la *gravité*, du *solennel*, de l'*éloquence oratoire*.

Mais tout de suite après il me demanda, en désignant du regard le terrain dont je venais de parler :

— “ Que va-t-on bâtir ici ? ”

— “ Vraisemblablement, des maisons de rapport. ”

— “ Des maisons de rapport ? Alors oui, oui, vous avez raison : il faut y bâtir le Palais de Justice. Présentez-moi un projet. ”

Lyautey était sans pitié pour les maisons de rapport. Je suppose que sa répugnance tenait au nom et à la structure de ces constructions — et sans doute aussi à l'appréhension qu'éprouvent les délicats pour le logement en commun.

...De là, nous allâmes derrière l'Hôtel des Postes, dans un jardin municipal en marge duquel on apercevait le premier bureau — pauvre bureau ! depuis démoli — du Service des beaux-arts. Je proposai au Maréchal d'élever dans ce jardin les différents pavillons des Muses : une salle de concerts, le Conservatoire, la salle d'exposition de peintures, un musée, etc... Le projet lui plut :

— “ Apportez-moi un dessin. ”

Le soir même, en grande hâte, nous fîmes ce dessin. Puis, songeant au malheur de la rue de la République, je rédigeai un règlement — ce qu'on appelle un arrêté — qui aurait pour effet de soumettre la ville entière à l'ordonnance architecturale. Le lendemain, j'envoyai ce texte à notre ministre, le directeur général de l'Enseignement, en le priant de le signer, — ce qu'il fit de confiance ; et, sans demander l'avis de personne, j'adressai notre arrêté au chef de service du *Bulletin Officiel*, en lui demandant de le publier le plus tôt possible, — ce qu'il fit sans sourciller. Je n'eusse pas pu agir

ainsi cinq ans après; mais à l'époque, la moindre initiative touchant aux beaux-arts passait pour venir du Maréchal. Cette hardiesse est à l'origine de ce que l'on a pu faire, depuis 1925, pour donner de l'unité, par le choix d'un style, à l'ensemble des constructions de Rabat — laquelle est peut-être aujourd'hui moins laide qu'elle le fût devenue sans ce trait de dictature. Désormais, dans la capitale, nul ne pourrait plus construire qu'après avoir soumis ses dessins au Service des beaux-arts, qui s'arrogea peu à peu le droit de les retoucher et même de les refaire — ce qui arriva souvent dans la suite. Je m'aventurais, ne sachant d'avance comment procéder pour mener le moins mal possible, avec les moyens dont nous disposions, une entreprise en apparence aussi folle.

Le même jour, je montai à la Résidence soumettre nos dessins au Maréchal. Trois dessins; — le troisième eût pu sauver, des mains de ceux qui l'ont démolie, la portion du rempart de la medina derrière laquelle on a bâti le Marché municipal malencontreusement placé dans la vieille ville, si à la veille de son départ du Maroc, le Maréchal ne m'eût abandonné dans la lutte que nous menions pour la conserver.

Ce matin-là, le Maréchal recevait chez lui, au

lit, en chemise de nuit. Quand ce fut mon tour d'approcher, il demanda un plan de la ville, l'étendit devant soi, mit ses lunettes, et me posa quelques questions sur certains emplacements. J'étais troublé et mal placé à son côté pour lire le plan; il me fit une observation sur ma maladresse, puis traça sous les dessins, " Vus et approuvés ", une large signature.

Le Maréchal avait autour de son lit, avec M. de Saint-Quentin, aujourd'hui ambassadeur de France à Rome, alors Secrétaire général du Protectorat, une dizaine de personnes. Était-il souffrant? — il s'agitait sur son oreiller comme un diable.

* * *

Peu de temps après nous partîmes pour Marrakech que le Maréchal n'avait pas revue depuis longtemps, à cause de sa maladie. Lyautey avait dû déjà défendre cette belle ville, bâtie avec la science des maçons du Moyen Age, de l'ignorance des constructeurs étrangers qui y pénétraient. On sait que le Maréchal voulut cantonner les européens dans des villes neuves, loin des villes marocaines. Il n'a pas partout réussi en cela, parce que dès les premiers jours de l'Occupation beaucoup de petits colons vinrent se loger, faute d'aucun

autre abri, dans certains quartiers de Fès, de Meknès et de Marrakech d'où ils ne sont jamais sortis. Pour prévenir l'ingérence de ces émigrants, il eût fallu construire, à l'avance, à proximité des villes anciennes, des maisons de bois semblables à celles qu'on fit à Rabat pour loger des fonctionnaires de la Résidence.

A Marrakech, quelques commerçants, pour la plupart cafetiers, s'étaient établis autour d'une place appelée Djema el Fna, devenue la gare des automobiles du transport en commun. Au début, leur petit commerce, ouvert dans des maisons du pays, passa inaperçu ; mais en 1921 ces gens " avaient agrandi ", et dans ce quartier, occupé depuis des siècles par des bateleurs du Sous et par des conteurs arabes, on remarquait des cafés semblables à ceux d'un village de la métropole. Cette apparition dans le cadre de la vie africaine irrita le Maréchal qui crut y voir un défi à son ambition la plus chère.

Il était venu à Djema el Fna, et, du milieu de la place d'où l'on aperçoit ces cafés, il recommandait à ceux qui prenaient ses ordres : " Et dites-leur bien, dites-leur qu'ils (les français, les européens) ne sont pas ici chez eux ". Car telle fut aussi sa pensée que si les français qui occupent le pays peuvent y acquérir des terres, il ne faut pas qu'ils

s'infiltrèrent dans les villes marocaines et surtout qu'ils y bâtissent, — à moins de vouloir agir envers un peuple soumis, et toujours prêt à dire oui par nécessité, comme des conquérants sans égards.

Ce départ entre les villes du Maroc français et les villes marocaines a pour lui les avantages de l'ordre dans l'architecture ; mais ceux qui prétendent que si l'on sépare leurs habitations, les européens et les marocains ne pourront jamais se connaître, se comprendre et, finalement, "s'assimiler", n'ont cessé de la critiquer. Pourtant, a-t-on vu qu'au Caire — pour ne parler que du Caire — la confusion effroyable des logements, des habits et même des mœurs ait rapproché l'indigène d'un maître étranger ? "L'assimilation" que subissent les peuples retardataires au contact de ceux qui marchent à l'avant-garde dans la destinée de ce monde, pourrait, au contraire, être le plus court chemin menant au divorce des Orientaux et des Européens.

Le problème de la paix dans les pays occupés paraît insoluble, sinon par la force ; alors comment ne pas préférer, pour le logement des uns et des autres, le partage que préconisait Lyautey ?

* * *

...Le Maréchal fit camoufler d'un portique épais la devanture de celui de ces cafés qui offensait le

plus, étant le plus reluisant, la pauvreté du quartier, et revint à Rabat croyant fermement qu'après ce remède le mal que l'on redoutait à Djema el Fna ne gagnerait pas davantage.

Mais aujourd'hui, quatre ans après, ce n'était plus seulement de petits cafés, bas et poussiéreux, qu'on voyait à Marrakech dans la medina, c'étaient deux grandes maisons bâties à l'usage des européens — l'une appartenant au pacha.

Les amis du Maréchal ne comprenaient pas que des architectes, pour n'incriminer que les architectes, eussent pu contrevenir aussi gravement à ses ordres. On sut, dans la suite, que l'erreur venait de loin, conduite par la malice de ceux qui y trouvaient intérêt.

Ce petit malheur de Marrakech était l'une des raisons de notre voyage, car après un tel exemple il restait à craindre qu'avant peu de temps la medina ne fût envahie par ceux auxquels Lyautey avait voulu la fermer.

Le Maréchal nous donnait rendez-vous à la Bahia, dans l'ancienne ville. La Bahia est un palais marocain relativement récent — du siècle dernier dit-on — mais dont la structure, l'aménagement et le décor datent, par nature, de l'âge de l'Alhambra. Le visiteur s'y perd dans un labyrinthe de

cours, de chambres et de couloirs — tout y étant disposé pour l'existence d'un prince ou d'un riche personnage servi par beaucoup d'esclaves et de secrétaires, qui garde ses femmes cachées dans la bonbonnière d'un logement retiré qu'on peut au besoin isoler du reste de la maison. La Bahia n'a pas l'étendue du palais que possède le sultan à Marrakech, mais le vieux palais de Sa Majesté paraît aujourd'hui bien défraîchi. La Bahia a de l'éclat. Ce n'est point un chef-d'œuvre, et ceux qui ne goûtent que la perfection dans les ouvrages du passé n'en feraient pas leur demeure. Toutefois le touriste s'intéresse à l'agréable lueur de l'émail qui couvre partout le sol, aux riches plafonds décorés à satiété d'un méandre d'entrelacs et de rosaces, à la riante couleur des appartements dont chaque panneau vous offre un bouquet de fleurs. A peu près au milieu du bâtiment, s'ouvre une magnifique cour de marbre, entourée d'un portique de bois peint en bleu, et coupée dans l'axe de sa longueur de trois grandes vasques d'un marbre plus blanc que celui du pavement. Les autres cours — il y en a quatre où donnent les chambres — sont des jardins intérieurs, de ceux qu'on appelle *riad* au Maroc, partagés en croix d'un petit chemin passant sous une charmille entre des carrés de terre plantés d'orangers.

C'est aujourd'hui un sous-officier français en retraite qui garde ce monument et le fait nettoyer. Chaque matin, on voit arriver à la porte du palais des prisonniers marocains, vêtus d'un complet de drap brunâtre, conduits par un *mokbazni* armé d'un fusil en bandoulière. Le portier leur donne de petits balais, et leur troupe paresseuse, qui va nu-tête et pieds nus, passe d'heure en heure d'une cour à l'autre, dans lesquelles ces hommes avancent, courbés, en houspillant devant eux les feuilles mortes et le duvet qu'abandonnent les oiseaux dans leur vol. Le dimanche, le gardien ouvre la Bahia au populaire. Chrétiens et juifs en veston. Il les fait entrer par bandes de dix à vingt personnes, et ces gens s'en vont à pas lents derrière lui, pour passer de pièce en pièce. On entend crisser l'émail sous leurs pieds dans le silence de ce bâtiment désert. Les autres jours, le palais repose, inutile, et rumine son ennui. On n'y entend plus alors que le babil des merles, ou, de loin en loin, le bruit que fait une orange en tombant de l'arbre dans l'herbe du jardin.

L'architecte marocain qui construisit la Bahia vivait encore au début du Protectorat. Il pensait aux jours où tant et tant d'artisans travaillaient joyeusement sous ses yeux à embellir ce domaine des grâces du paradis.

* * *

Dès 1912 le Maréchal s'établit à la Bahia dont il fit sa Résidence. Il y descendait avec sa suite — son cabinet militaire et son cabinet civil — avec ceux qui travaillaient autour de lui à Rabat. Chacun y avait sa chambre. Ces chambres étaient meublées, et le sont sans doute encore, d'une armoire à glace, d'un lit et d'une table à toilette accolés au décor médiéval du riche palais. — Ainsi font les indigènes qui introduisent dans leurs antiques demeures du mobilier acheté aux *Galleries Lafayette*. Quand je publiai un recueil de souvenirs marocains où il est question, à propos de la Bahia, de ce mobilier insolite, je l'envoyai sans penser à mal au Maréchal qui me fit l'honneur de m'écrire :

MON CHER BORÉLY,

JE VIENS DE LIRE...

(ici d'affectueux compliments sur le livre.)

MAIS PERMETTEZ-MOI UNE PETITE MISE AU POINT SUR UN DÉTAIL. PAGE 221 VOUS ÉVOQUEZ LA BAHIA ET REGRÊTEZ QUE LA RÉSIDENCE GÉNÉRALE DE PASSAGE Y AIT ÉTÉ INSTALLÉE ENTRAÎNANT APPARTEMENTS DE RÉCEPTION ET MOBILIER, ALORS QU'IL EUT ÉTÉ PRÉFÉRABLE DE LA CONSERVER TELLE QUELLE POUR L'OUVRIR AUX VISITEURS.

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

MAIS VEUILLEZ VOUS RENDRE COMPTE QUE CE FUT LE SEUL MOYEN DE LA SAUVER.

EN AFFECTANT LA BAHIA, COMME BOU JELOUD, AUX SÉJOURS DU RÉSIDENT GÉNÉRAL, J'AI PU AINSI BUDGÉTAIREMENT LUI CRÉER DES RESSOURCES, UN GARDIENNAGE, UN ENTRETIEN OFFICIEL, ET CE N'EST QUE POUR CELA QUE JE M'Y SUIS MIS, CAR COMME CONFORT ET SERVICE PRATIQUE IL M'EUT ÉTÉ PLUS COMMUNE DE ME METTRE DANS DES BÂTIMENTS PLUS MODERNES.

QUAND JE SUIS ENTRÉ A LA BAHIA EN 1912 ELLE TOMBAIT EN POUSSIÈRE ET ÉTAIT CONDAMNÉE. IL EUT ÉTÉ IMPOSSIBLE DE TROUVER SUR LES BUDGETS BEAUX-ARTS LES REVENUS NÉCESSAIRES POUR LA SAUVER. C'EST AINSI QUE NE POUVANT TROUVER DE MOTIFS VALABLES A UNE INSTALLATION OFFICIELLE A MEKNÈS LES BEAUX PALAIS CHÉRIFIENS DE CETTE VILLE S'EFFRITENT ET MOURRONT.

JE TENAIS A VOUS DONNER CETTE EXPLICATION ET VOUS SAVEZ QUE JE NE GOÛTE PAS LES HÉRÉSIES D'ART FAITES SANS MOTIF.

A VOUS CORDIALEMENT,

LYAUTEY.

Ces bonnes raisons vinrent nous aider à supporter patiemment l'ameublement résidentiel de la Bahia. N'est-il pas d'ailleurs presque aussi étrange

de voir, à Paris, des Ministres en veston dans les palais nationaux de l'ancienne France, tapissés de panaches et rayonnants d'or en bosse, que de voir des armoires de pitchpin dans les chambres andalouses du palais de Marrakech ?

* * *

Le Maréchal n'était pas avare de ses palais de Fès et de Marrakech; il les ouvrait aux amis de ses amis, et, à son passage, à tous ceux que la maison pouvait contenir. Cette fois, à notre entrée, la somnolente Bahia s'éveillait au bruit d'une animation inaccoutumée.

Quand je me souviens de cette journée — de ces longs couloirs vernis où l'on entendait glisser le pas des officiers empressés, de ces cours ensoleillées où nous buvions l'apparence du bonheur dans le carré de ciel bleu encadré de tuiles vertes en feston au bord des toits — je ressens quelque regret d'un Maroc auquel Lyautey communiqua sa fortune.

Il y avait ce jour-là à la Bahia peut-être soixante personnes du monde des bureaux, maintenant assises autour d'une longue table, au bout de laquelle se tenait le Maréchal — le général, commandant la place, à sa droite et le chef de son cabinet à sa gauche.

Le Maréchal se leva pour nous parler, et pour nous parler de lui.

Lyautey avait la face évasée d'en haut — de par la taille de ses cheveux drus qu'il portait en brosse — les sourcils épais, la prunelle d'une étrange fixité ou même un peu égarée, comme une lueur de diamant errante dans l'ambiance, et la bouche de travers. Je revois son front blanchi, tout au fond de la grande salle, peinte de couleur rougeâtre, où la troupe de ses fonctionnaires se tourne vers lui. Son visage était empreint de l'irritation et de l'affliction que lui causait le malheur de cette ville aux murailles déchirées, si noble dans sa misère, qui commençait à subir le voisinage de la canaille des constructions parasites.

En parlant de lui, le Maréchal parlait encore du Maroc. Il nous avoua que pendant sa maladie " il était tombé au-dessous de lui-même ", et qu'à ce moment, ceux qui répugnaient à suivre ses ordres en avaient profité pour agir à leur tête. De si beaux aveux, exprimés en termes si graves, eussent pu amener des larmes aux yeux de ceux qui en comprenaient la sagesse. Lyautey demandait pardon aux dieux de l'offense infligée, en dépit de soi, à quelque belle loi de l'esprit et du cœur. La spontanéité et le naturel de ces propos en faisaient un article unique parmi tout ce que l'on

entend sortir de la bouche des hommes de gouvernement.

On se mit à l'examen des affaires de la ville; le général les présentait; puis, chacun des directeurs traitait la question de son ministère: agriculture ou commerce, les chemins de fer, l'hygiène, le roulage automobile... Lyautey élevait leur chance au bout de ses doigts. Dès que la fertilité d'un projet apparaissait, il ne regardait plus que cela. Au contraire, la plupart de ceux qui travaillaient près de lui à rajeunir le pays, troublés par la crainte des petits ennuis qu'on peut rencontrer dans une entreprise administrative, se refusaient à voir autre chose que les risques de l'opération. Le Maréchal en écartait le nuage comme la fumée d'une cigarette. Eux le ramenaient: ils se trouvaient pris aux mailles d'un règlement. Le Maréchal déchirait le règlement: on le referait. Il éclairait du plein jour de son esprit le but à atteindre, et parvenait peu à peu à galvaniser les volontés les plus molles, à détendre des visages fermés par le doute et l'hésitation. Alors la gaieté se répandait comme un applaudissement de bout en bout de la table; on n'entendait plus que des "Oui, monsieur le Maréchal", "Oui, monsieur le Maréchal", et c'était à qui ferait courir le plus vite son crayon sur le papier pour fixer l'échéance du succès. Le Maréchal

avait gagné la partie, il était content; il se retirait dans le bruissement heureux que l'on entend s'élever à la fin de ces séances quand tout le monde s'en va satisfait. Pourtant il eût dû savoir — et il le savait — que l'enthousiasme qu'un brûlant esprit communique à des esprits naturellement froids ne fut jamais de longue durée, et que d'ici quelques mois ceux qui s'étaient engagés à conduire jusqu'au bout tel magnifique projet qui lui tenait tant au cœur, revenus à leur petite prudence le laisseraient retomber s'ils ne s'employaient adroitement à l'étouffer.

Voici à propos d'une de ces défections, la lettre irritée qu'écrivait Lyautey le 22 février 1919 :

*Le Général de Division Lyautey,
Commandant en chef, Résident général de France
au Maroc.*

Je viens de constater avec stupeur que malgré le Dahir du 5 février 1919 (Bulletin Officiel du Protectorat, du 3 mars 1919) classant comme monuments historiques les baraques qui formaient le quartier général des généraux Drude et d'Amade et leurs abords, les travaux de l'abaissement de la rue du Général-d'Amade ont été faits sans tenir aucun compte de la préservation de ces abords.

La responsabilité première en est à l'autorité militaire locale (Subdivision, Direction du Génie) qui, ayant non seulement eu les premiers connaissances de ces dispositions, mais ayant eu en outre leur attention constamment rappelée sur cette question par moi-même, ont négligé de faire, au préalable, largement déterminer la zone à préserver, de l'enclorre et d'en assurer la surveillance avant de passer le terrain à l'autorité Municipale.

Mais le Dahir ayant paru au B. O. il est également inadmissible que les Autorités régionales et municipales s'en soient désintéressées et n'en aient tenu aucun compte.

Dès maintenant le " site " est gravement compromis, les déblais ont été poussés jusqu'au pied d'une baraque et du figuier, de telle sorte que, du côté de la rue, les abords n'existent déjà plus et que l'ensemble a absolument perdu l'aspect primitif qui en faisait l'intérêt.

Je regrette vivement que mes intentions si formellement notifiées et commentées aient été ainsi méconnues.

Il est possible qu'en présence du mal irréparable déjà fait je sois contraint d'annuler la décision, ce qui serait profondément regrettable.

Mais il faut auparavant qu'il y ait réunion dans le plus bref délai, du Commandant de la Subdivision, du Contrôleur Chef de la Région, du Directeur du Génie, du Chef des Services municipaux, pour voir sur place dans quelles mesures le terrain pourrait être remis dans son état primitif. La garde de la zone ainsi déterminée,

rigoureusement enclose, sera assurée par l'Autorité Militaire (Cdt. la Subdivision).

Il me sera rendu compte par M. le Contrôleur Chef de la Région et le Cdt. de la Subdivision de ce qui aura été fait, par un pli personnel pour que je sois assuré que la chose n'est pas noyée dans les bureaux.

LYAUTEY.

Les questions touchant aux beaux-arts venaient les dernières dans ces discussions; on les mettait à la fin pour ne pas effaroucher le sens pratique du commun de l'assemblée. Le Maréchal avait écarté du rôle l'affaire des deux bâtisses de la medina, par délicatesse pour ceux qui s'y trouvaient compromis; mais il en venait une autre. On lui demandait la démolition de quelques vieilles maisons tapies à peu de distance de la mosquée Koutoubia comme un complément à cet édifice et qu'on eût crues de son âge.

Ces murs malheureux servaient maintenant d'abri à de pauvres gens.

Le général, qui habitait non loin de là, se plaignait que leurs taudis infestassent le quartier d'une quantité de rats, terreur de ses poulaillers.

Pour le directeur du Service de l'hygiène, un pareil amas d'habitations éventrées " était un foyer d'épidémies ".

L'Ingénieur de la ville voulait les abattre, niveler le sol, faire une esplanade.

— Ce sera bien nu.

Quelqu'un proposa d'y tracer un square.

La fraîcheur des arbres avive agréablement le secret des vieilles pierres; mais il fallait craindre que ceux qui feraient ce square, peu sensibles aux traits du paysage africain, ne prissent modèle, pour l'aménager, sur quelque petit jardin public du pays natal resté dans leur souvenir.

Je proposai de restaurer celles d'entre ces maisons qui paraissaient réparables et de détruire les autres. Ce que nous fîmes neuf ans après.

Le général voulait faire place nette, pour bâtir, au devant de la mosquée, une série de boutiques de libraires — ce que l'on appelle un *souk*.

...Des débats de cette sorte amenaient dans l'assemblée un sourire assez dédaigneux sur le visage de ceux qui eussent préféré perdre leur temps d'une autre manière.

Le général étalait le plan qu'un architecte français avait établi pour la construction du souk : soixante boutiques.

— Où trouverez-vous des libraires pour occuper seulement dix de ces logettes ?

— Nous ajouterons à l'achalandage, de l'encens,

des cierges, des chapelets. On en vendait autrefois auprès des mosquées.

— Autrefois, mais à présent ? Savez-vous si les libraires, qu'il faudra rechercher dans la profondeur de l'ancienne ville, voudront quitter leurs boutiques ? Et puis, quel sera l'effet d'une construction neuve, si bien maquillée soit-elle, à côté d'un monument du *xii^e* siècle ? Le souk que les Français ont bâti à Djema el Fna n'a rien de marocain, n'en sera-t-il pas de même du souk des libraires ? On ne refait pas, sinon avec la méthode des archéologues, un ouvrage d'art dont la structure était définie, dans tous ses détails, par la règle que suivaient les corporations, lorsque les corporations ne suivent plus cette règle. Sans doute il existe encore, à Fès, quatre ou cinq maçons, fidèles à leurs anciens, qui seraient capables, si vous parveniez à les ramener à leur tradition, de construire un souk, mais par méfiance vous les soumettez à l'autorité d'un européen, et l'outrecuidance de cet étranger viendra tout gâter ; ils ne feront que du toc...

Le Maréchal décida qu'on se rendrait sur les lieux.

Il était une heure de l'après-midi d'un de ces jours de printemps magnifiquement chauds comme un jour d'été. Un de ces beaux jours, où celui qui a

l'avantage de passer en automobile au-dessus des misères de la route, parmi des gens en haillons, jouit sans fatigue de la canicule et s'abandonne avec joie à la gloire du climat.

Le défilé des voitures escortant le Maréchal avançait en soulevant des volutes de poussière semblables à celles qui soutiennent dans l'éther d'un tableau de Raphaël le char des dieux de l'Olympe.

Dans la première voiture on apercevait Lyautey, debout, son képi étincelant au soleil, un mouchoir déplié sur la nuque. Il regardait au passage ce que le Chef de la ville, du haut d'une autre voiture, lui désignait de la main. Il arrêtait. On stationnait. Le temps de sauter du véhicule pour cueillir des cigarettes au guichet d'une baraque tenue par un petit vieux, couronné de son turban. Le Maréchal repartait. Nous roulions, en écartant mollement la foule des va-nu-pieds qui contemplaient, impassibles, cette seigneurie de *roumis* emplissant tant d'automobiles. Ce quartier de Marrakech n'était pas encore occupé par le bric-à-brac battant neuf des garages, des bistros et des petits magasins qu'on y a bâtis depuis. On voyait un sol défoncé, profondément poussiéreux, marqué du pas des ânes et des mulets, et çà et là bossué de quelques masses de pisé rougeâtre,

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

restes de murs effondrés. Un tableau en trois couleurs, fait de la poudre du sol, de la rouille des murailles et du bleu du ciel — où voyageaient ce jour-là de beaux nuages bondissants, d'une blancheur éclatante.

Arrivée devant la mosquée Koutoubia, en face de ces maisons que l'on voulait démolir, la troupe mit pied à terre et le Maréchal s'approcha pour juger de la valeur du spectacle. C'était un harmonieux mélange de maisons entières, de demi-maisons, de quarts de maisons et de pans de murs noirâtres allongés dans la forme de fantômes du passé, haranguant l'espace de la hauteur d'un étage. Bref un décor de théâtre.

La discussion ne fut pas de longue durée.

— “ On dirait un Piranèse, fit le Maréchal; Saint-Quentin, qu'en pensez-vous ? ”

L'homme froid, qui débat maintenant des destinées de l'Europe, en fut-il convaincu ? Lyautey décida de laisser ces pauvres ruines tranquilles.

* * *

Le patron se retirait. A ce moment, j'entendis qu'il parlait à Vatin des deux maisons de rapport qui le chagrinaient. Elles étaient devant nous; l'une à droite, l'autre à gauche. Celle que l'on appelait

la Maison d'Israël, du nom de son propriétaire, lui déplaisait moins que la Maison du pacha.

...Le Maréchal avait-il du goût ? Si l'on en juge par ses belles manières — si simples, si naturelles — par le soin qu'il prenait de sa toilette et par l'estime dans laquelle il tenait sa figure — il en avait et du plus délicat. Lyautey n'ignorait pas qu'il avait la jambe bien faite, et le fit remarquer à certain sculpteur devant lequel il posait debout. Un de nos amis s'était moqué de cette attention du patron pour la ligne de ses jambes, mais il fallait voir comment, lui, s'en allait, le dos voûté, les bras ballants, tête basse et plongé dans l'avarice de ses pensées. Si l'on juge du goût du Maréchal d'après ses dessins — ceux de ses *Lettres du Tonkin* par exemple — on voit qu'il n'avait pas le trait d'un artiste. Si l'on en juge par l'architecture qu'il préconisa au Maroc — le pseudo-mauresque — on le voit sous l'influence romantique du milieu dans lequel il avait vécu en Algérie (le style Jonnart). Il ignore l'architecture moderne, qu'élaboraient, à l'étranger, des novateurs qu'ont méconnus les architectes qui travaillaient sous ses ordres. Mais si l'on en juge par l'importance majeure qu'il donnait à l'entretien des monuments et des villes du passé, comme par l'agitation dans laquelle il a vécu pour la construction des villes et des monuments nouveaux —

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

incertain de ce qu'il faut faire ou ne pas faire quand chacun lui donnait son avis — on voit qu'il fut très sensible aux arts et qu'il avait le goût grand — du moins par les vues de l'esprit et en raison même de la noblesse de son caractère. Lyautey eût su saluer un chef-d'œuvre.

Nous revînmes à la Bahia. Le Maréchal y occupait un appartement obscur, autour d'un petit jardin planté entre quatre murs élevés. Un petit jardin sans fleurs, immobile et muet. Le patron avait invité les officiers de la place et quelques civils à venir prendre avec lui le café après déjeuner. Il me demanda, en parlant de l'architecte de la Maison du pacha :

— “ Qu'est-ce que cet homme ? Il me répugne de l'approcher ”.

Que répondre ?

A l'heure indiquée, nous vîmes arriver, chaussés de souliers bien cirés et marchant sur des œufs dans le grand palais sonore, la troupe heureuse et flattée des invités. Le Maréchal les recevait dans un salon décoré de belles robes de soie marocaines et de belles selles arabes de toutes couleurs, posées comme des trophées. Il entraît des officiers aux manches dorées, brillants du bouquet des décorations qui se porte sur le cœur. Il entraît aussi des

civils, comme autant de taches d'encre dans ce salon diapré, mais de belle encre de Chine. Chacun s'avavançait pour saluer le Maréchal. Quand ce fut le tour de l'architecte que Lyautey n'eût pas voulu rencontrer, je m'approchai pour le présenter. Le Maréchal l'interrogea longuement sur les travaux de restauration qu'il menait à l'entrée du mausolée saadien, mais ne fit aucune allusion à son incartade.

L'homme allait se retirer, quand le général, commandant à Marrakech, qui avait essuyé des reproches du patron à cause de lui, — c'est à dire à cause de sa construction — irrité par la clémence de ce paisible entretien, s'avança vers lui, et, d'une parole à une autre, en vint à le saisir par le collet de sa veste et à le secouer en criant : " Jésuite ! hypocrite ! " Aussitôt Lyautey étendit la main du côté de l'offenseur pour mettre fin à la scène. L'offensé était son hôte. Celui-là, qui portait binocle, fit demi-tour et s'éloigna en souriant ironiquement dans sa moustache.

Nous restâmes quelques jours à Marrakech pour tâcher de la défendre du danger dont le Maréchal la voyait menacée. Il fallait racheter les terrains étendus de la mosquée cathédrale à la place Djema el Fna, et les réserver à la construction de maisons marocaines à l'usage des Marocains. Ce qui était possible. Puis, comme il appa-

raissait que la ville européenne se trouve trop éloignée de l'ancienne ville pour la commodité du commerce réciproque, il fallait chercher des terrains d'échange proches de l'enceinte. On les trouva. On fit aussitôt le plan des lots et des voies de ce quartier, auquel nous rêvions de donner des noms bien français, et, selon le vœu du Maréchal, des noms pris dans les annales de l'Occupation.

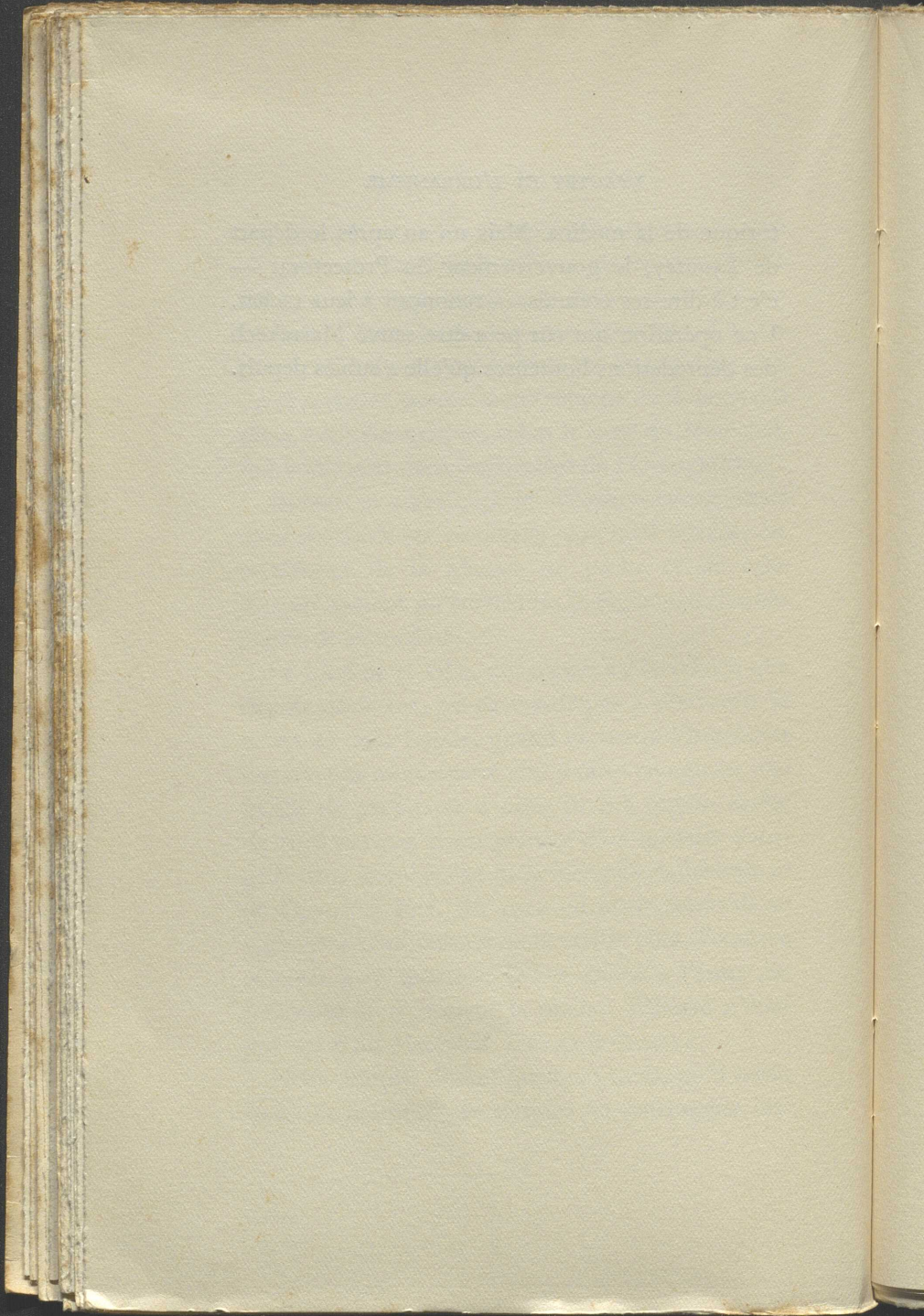
Durant ce travail, plein d'enthousiasme, nous nous demandions comment, par quel artifice, les architectes de la Maison du pacha et de celle d'Israël avaient pu enfreindre le règlement d'urbanisme de la medina.

Le Chef de la ville, qui n'était à Marrakech que depuis deux ans, ne parvenait pas à découvrir le secret de cette fraude, quand un matin l'Ingénieur des travaux municipaux vint à nous en agitant une feuille de papier où il nous fit lire certain arrêté de 1918 portant aménagement d'un quartier européen dans le voisinage de la mosquée cathédrale et de Djema el Fna. En 1922 on avait soustrait au règlement d'urbanisme de la vieille ville, l'enclave réservée à ce quartier. D'une année à l'autre les intéressés se donnaient la main... L'arrêté n'était pas signé du Maréchal. L'avait-il connu ?

Nous crûmes, durant quelques mois, qu'il serait facile de restituer ces terrains au patrimoine his-

LYAUTEY ET L'URBANISME

torique de la medina. Mais un an après le départ de Lyautey, le gouvernement du Protectorat — c'est-à-dire ses commis — renonçait à leur rachat. Une opération qui eût peut-être sauvé Marrakech des déprédations honteuses qu'elle a subies depuis.



SOUVENIRS

231V7702

UNE SOIRÉE CHEZ LYAUTEY

Je dînais chez le Maréchal avec un ami, dans l'intimité d'un petit salon de sa Résidence.

Lyautey connaissait mon admiration pour l'éloquence critique de Charles Maurras; comme nous nous mettions à table, il commença d'emblée par me dire, afin de me rassurer sur ses sentiments à l'égard de cet écrivain, que s'il n'avait pas voté pour lui, le jour où Maurras se présenta à l'Académie, s'il avait voté pour Jonnart, qui fut gouverneur de l'Algérie, c'était par raison de convenance. Il entrait ainsi dans vos pensées sans ouvrir la porte.

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

— Maurras est un polémiste fougueux, l'Académie une compagnie de gens pondérés et pour la plupart bien pensants : le directeur de l'*Action française* troublerait la paix qui règne dans cette maison où il a des ennemis.

Lyautey jugeait de l'élection de Maurras à l'Académie en grand seigneur ; en telle occurrence, Louis XIV n'eût peut-être pas pensé autrement que lui.

Mais on sait qu'il avait encore voté pour Jonart par fidélité à un homme qui lui rendit de très grands services quand il commandait en Oranie.

Pendant le repas l'électricité venant à manquer la lampe s'éteignit brusquement. Lyautey se leva dans l'obscurité pour aller lui-même chercher des bougies.

Une sourde irritation mêlée de tristesse se lisait sur son visage. Trahi par la force des événements, il sentait monter le flot de l'ingratitude.

Après le repas, nous descendîmes dans un cabinet boisé en retrait sur une pièce de l'appartement. Le Maréchal pria mon ami d'aller demander à un officier logé dans le voisinage de venir au salon jouer du piano. Tandis que les mélodies de Mozart

et de Schumann se diluaient, à côté, dans le silence de la maison, je causais avec le patron.

On le voyait abandonné de la chaleur des empressements.

Lyautey savait que les politiques au pouvoir, en France, voulaient lui retirer le gouvernement du Maroc; je me permis de lui dire, usant de la liberté qu'il est possible de prendre avec un grand chef à une heure d'affliction : " Mais vous resterez, Monsieur le Maréchal, vous resterez, si vous le voulez ! "

— " Pourquoi rester ? fit-il. Rester pour servir les hommes du *Cartel* ?... Mais où aller ? En Allemagne ? Il y a de l'ordre dans ce pays. J'aime l'ordre ! Mais un homme comme moi ne peut pas aller vivre en Allemagne. "

Ainsi l'orage de son cœur éclatait en boutades.

...Où aller ? Lyautey, qui y avait tant vécu ne pouvait pas croire qu'il quitterait le Maroc.

Vers minuit, il nous proposa de sortir dans le jardin. La pleine lune inondait le ciel de sa splendeur. Je connaissais mal la maison, j'ignorais le jardin — d'ailleurs inachevé. Pour le traverser, il fallait franchir des canaux d'arrosage, escalader de petits murs de soutènement. Lyautey allait le premier; il gravissait un talus, descendait rapidement la pente d'un sentier glissant. Quelle précipitation !

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

Trois fois il faillit tomber; il serait tombé si je n'eusse tendu les bras pour le soutenir. Ces chutes soudaines n'amenèrent pas même un " oh ! " à sa bouche. Il avançait en parlant et nous conduisait, au bas du jardin, vers un certain point de vue d'où nous pourrions contempler la tranquille beauté des arbres. C'était à peu près l'endroit où se trouve aujourd'hui son tombeau.

Au retour, il me fit envisager d'un geste le contour du jardin français dont on distinguait à peine, encore, la symétrie. " Le jardin français ! " fit-il en appuyant sur les mots. Il ajouta, en me regardant : " Ordo ! " Sans doute par complaisance pour un homme du Midi qu'il croyait imbu de latinité et enclin à croire que l'ordre dans l'art est le privilège de l'Occident.

...Un quart d'heure après, nous le quittions. Il me dit avec une grâce qui, partant d'un aussi grand cœur que le sien, reste indicible :

" Je vous remercie; je vous remercie d'être venu jusqu'à moi. "

* * *

Mon ami m'accompagnant, nous revînmes à la ville, à présent déserte et morne. Nous marchions le long d'un boulevard obscur, tous deux profon-

SOUVENIRS

dément troublés par le souvenir de l'agitation de l'homme que nous venions de quitter. L'entretien du Maréchal me rappelait les plus mauvais jours de la vie de Moréas, à l'heure des *Stances* — quand je le voyais, matin et soir, rue de Coulmiers à Montrouge. Je découvrais quelque chose d'également tragique dans l'émotion contenue de ces deux grands solitaires. Car le Maréchal, bien qu'il ait été très adulé fut aussi un solitaire. Qui ne l'eût compris à la façon dont il recherchait avidement l'amour ? L'amour ! mot qui lui fut si familier.

La pensée que ce vieil homme, toujours épris de la vie, se débattait avec l'infortune, me causait une sorte de vertige que je demandais à la nuit de dissiper, en errant de rue en rue longtemps après avoir dit adieu à mon ami.

* * *

Le lendemain je revis cet ami. J'étais effrayé de la faiblesse physique du Maréchal, de la débilité de ses jambes qui soudainement venaient à lui manquer dans sa course, et de son insouciance à s'en apercevoir. Je lui en parlai.

— “ Oh ! me dit-il, ne nous inquiétons pas trop.

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

Ce matin le Maréchal est sorti à cheval; il est venu au galop jusqu'à ma porte (mon ami habitait à la campagne) et il m'appelait en criant mon nom de la route. Malheureusement je dormais et c'est le domestique qui me l'a appris. ”

ADIEUX DU MARÉCHAL AU SULTAN

J'étais à Rabat le jour où Lyautey fit ses adieux solennels au sultan Moulay Youssef à la *hedia* de l'*aïd Kebir* qui cette année-là venait à l'automne. Les Marocains appellent *hedia* la cérémonie des offrandes que les envoyés des tribus apportent au souverain pour les fêtes religieuses en signe de soumission.

Autrefois, quand les cadeaux étaient beaux, le sultan puissant, et que ses sujets vivaient dans sa dépendance, ce défilé de vassaux devant leur Seigneur fut un spectacle farouche.

Aujourd'hui, les autorités françaises réduisent beaucoup ces cadeaux, que dédaigne, ou peu s'en

faut, le sultan, et la hedia n'est plus qu'une parade pour ne pas dire une parodie. On diminue prudemment le pouvoir du souverain, de crainte qu'il n'en abuse, et l'on maintient le respect que lui doivent ses sujets. Un jeu de balance diplomatique, que, de part et d'autre, chacun connaît, dont chacun sourit, mais qui suffit au Gouvernement du Protectorat pour mener en laisse le vieil empire chérifien vers sa belle destinée.

La hedia se fait en plein air devant le palais de Sa Majesté, dans l'enceinte d'un ancien camp de défense où l'on dresse des tribunes pour recevoir les chrétiens qui peuvent y assister. Le sultan sort de son palais, à cheval, vêtu d'un burnous de drap blanc très fin à peine teinté de bleu, à l'abri d'un parasol de soie verte que porte un serviteur à pied. Il avance lentement, au pas de sa bête, encadré de quatre émoucheurs en robe blanche, coiffés d'un bonnet rouge pointu.

L'attirail du cortège est exactement le même que celui que vit Delacroix quand il vint au Maroc, en 1832. Devant le sultan, marche un personnage muni d'une haute canne à pommeau doré, nommé le *caïd méchouar*. Derrière le palefroi que monte Sa Majesté, viennent trois beaux étalons hennissants, de ceux qu'on appelait jadis destriers, parce que celui qui les mène les tient à sa droite, d'une main,

sous le menton. Le sultan s'arrête, se tient immobile, le front sévère, les yeux baissés. Les envoyés des tribus, hâlés et barbus, vêtus de longs burnous traînant jusqu'à terre, approchent, portant leurs cadeaux, pour se prosterner aux pieds du maître à cheval. Ce qu'ils font trois fois de suite en criant " Allah m'barek Sidi " : " Que Dieu te bénisse, Seigneur ! " Lorsque le caïd méchouar remarque que l'un de ces hommes ne s'est pas suffisamment prosterné, il l'empoigne par la nuque pour l'abaisser rudement à terre. Dès qu'il a reçu ces hommages le sultan fait demi-tour et revient dans sa demeure, d'où, placé derrière quelque jalousie, il peut invisiblement contempler la fantasia que les cavaliers des tribus, venus en grand nombre, donnent alors devant les murs du palais, pour se griser du bruit et de l'odeur de la poudre. Ces cavaliers partent alignés de front, par bandes de trente à quarante, et au plus fort de la course se dressent sur l'étrier, épaulent leurs longs fusils et font feu en même temps. Une façon de charger l'ennemi qui, moins le fusil, date vraisemblablement des Croisades. Après ce galop qui tombe avec le bruit de la salve, les cavaliers se débandent pour venir, au petit trot, s'aligner derrière ceux qui se trouvaient derrière eux à leur départ. Ils recommencent ce jeu bien des fois.

L'emportement des chevaux, l'œil et les naseaux en feu, la crinière au vent, les quatre pieds ramassés presque au même point du sol, puis largement écartés, le claquement des burnous déployés comme des ailes par la vitesse du vol, le cliquetis des étriers et des mors, communiquent au spectateur une ivresse tenant à la fougue de ces emballéments. L'orageuse chevauchée passe en soulevant un éloge de poussière, qui se noue et se dénoue en spirales avec la langueur des bras de l'amante. On recherche ensuite, en levant la tête, de combien cette poudre ocrée s'élève dans les airs. Mais ce qui retient le plus le regard des belles que l'on voit, dans les tribunes, se pencher, les joues empourprées, sur ce spectacle enivrant, ce sont ces harnachements dorés, bruissants comme un pendentif sur le poitrail des chevaux, et les belles housses de soie des selles — couleur d'aurore ou vertes ou rouges — aussi vives que des fleurs dans l'écume et la sueur de cet appareil guerrier.

Un quart d'heure avant la cérémonie, on voit arriver à pied, la troupe en jaquette des fonctionnaires français qui, visite faite au Sultan, viennent se congratuler devant les tribunes.

Comme j'approchais de ces tribunes, le Maréchal descendait de cheval pour aller saluer les dames.

SOUVENIRS

Un moment après, je n'étais pas loin de lui quand il m'aperçut. J'allais m'avancer, lorsque se tournant vers moi il me prit la main et me dit :

— “ Je vous ai fait de la peine, Borély... ”

Quelle était donc cette peine ? — Nous avions, pendant des mois, le patron me venant en aide, bataillé sous les lazzi de la presse pour empêcher qu'on abattît devant le Nouveau marché qui n'était pas un chef-d'œuvre d'architecture, une portion du mur d'enceinte de la vieille ville que les commerçants du quartier voulaient démolir afin de découvrir leurs boutiques et de répandre au loin leurs enseignes. Finalement, ces gens étaient montés plaider leur cause à la Résidence, en disant que la muraille étoufferait leur commerce, et le Maréchal qui approchait de son départ, leur avait cédé. De là son regret de m'avoir abandonné dans ce différend presque ridicule.

* * *

Maintenant le Maréchal se trouvait en tête à tête avec le Sultan devant les tribunes, tous deux à cheval. Le Sultan, les yeux baissés; lui, la tête haute — son officier interprète, à cheval aussi, à distance, à son côté.

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

Un ciel azuré, anémié par l'automne; et là-bas, sur l'autre bord de la lice, le cordon de troupe de la *Garde noire*, d'un rouge coquelicot. Au delà, la multitude, menue dans la grande étendue plate du terrain, des hommes, des femmes et des enfants, tumultueusement accourus de la medina pour jouir de ce spectacle.

Le Maréchal parlait au Sultan. Que lui disait-il, en accompagnant sa voix d'un léger mouvement du corps d'arrière en avant, les mains sur les guides ? Nous n'entendions rien. L'émotion de l'homme se lisait dans sa stature, balancée, aux battements de son cœur, de ce mouvement si noble du buste.

C'est lui qui avait mis Moulay Youssef sur le trône ! Depuis quatorze ans, tous deux s'étaient rencontrés ainsi bien des fois dans les hedia ! Quelles furent à ce moment les pensées de ce sultan prudent et sage qui savait que Lyautey avait aimé son peuple autant que lui-même l'aimait ?

ADIEU DU MAROC AU MARÉCHAL

Le jour que le Maréchal quitta le Maroc je partais de Casablanca pour Tanger sur le même paquebot; je l'accompagnais donc jusque-là sans l'avoir voulu.

La veille, il avait reçu à sa Résidence la population de Rabat, et je crois qu'elle était entièrement passée devant lui. Journées désirables, pour qui remarquait — et qui ne l'eût remarqué sauf à dire : “ C'est la vie ! ” — que voilà quelques semaines ce même troupeau de gens se plaignait de son berger. Je suivis des yeux cette réception, du fond de la salle où la multitude me retenait prisonnier.

Il y avait de quoi fléchir de vertige à considérer le défilé incessant du populaire et ces serremments de main s'enchaînant du bras tendu du patron au bras tendu de ceux qui arrivaient en piétinant jusqu'à lui; chacun le sourire aux lèvres, heureux de pouvoir approcher d'aussi près le Maréchal.

Le Maréchal retenait ceux qu'il connaissait, pour leur dire quelques mots. — Peu de jours avant, j'avais rencontré dans un café de Rabat un colon, pauvre colon, mais président d'un groupement politique, et qui sachant combien j'aimais l'ascendant de Lyautey, s'était avancé, gouailleur, en disant : " Donc, faillite financière ! faillite agricole et faillite militaire !... " Son accusation suivie de grosses injures. Aujourd'hui ce détracteur était là, chez Lyautey, le front haut. Il se nomma et nomma son groupe. Le Maréchal lui dit en prenant sa main : " Merci ! la... (ici le nom du parti) a toujours été chic pour moi. " Ce colon avait perdu dans l'exploitation de ses terres, étant bien fait pour le perdre, l'argent que ses bons amis lui avaient prêté, et le jour où je le rencontrai au café, il imputait à Lyautey la cause de son malheur.

* * *

...Les Résidents généraux viennent au Maroc sur un cuirassé, mais ils retournent en France en

paquebot; Lyautey partait sur un transport de la Compagnie Paquet. C'est donc que ces hommes reviennent noirs de fautes, car s'il en allait autrement le Gouvernement de la République les ramènerait en France avec les honneurs qu'un peuple bien né doit aux bienfaiteurs du pays. Mais de fait — après Lyautey — Steeg, Saint et Ponsot n'ont-ils pas quitté le Maroc plus ou moins honnis par la colonie ?

...A Casablanca, au port, à l'heure de l'embarquement de Lyautey, on voyait cinq à six cents personnes, peut-être mille, venues pour le saluer de tous les points du Maroc. Un peu de tristesse montait de la foule; mais si l'on entendait exprimer dans la mêlée, à côté de soi, une réflexion plaintive sur le sort de l'exilé, c'était une femme qui parlait.

Les ministres du sultan, les pacha, les caïds — tout un monde à barbe blanche, habillé de blancs manteaux pendant honnêtement jusqu'aux pieds et le front couronné du turban de coton blanc — étaient là, silencieux, attendant celui qui les avait tant aidés à supporter sa conquête. Lyautey arrivait; il allait vers eux, leur prenait les mains, les conviant à venir le voir à Thorey. Puis, avec l'allure, la jolie désinvolture d'un officier qui a commandé dans le bled, il entra dans l'épaisseur de la foule amassée le long du quai pour distribuer

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

des poignées de mains de droite et de gauche — répandant sa bonne grâce avec un allant qui eût porté envie à ceux qui l'en croyaient appauvri et le disaient incapable — car ils le disaient — de mener plus loin l'essor de la colonie.

Il faisait un triste temps, apparemment commandé par les pleureuses du ciel pour exprimer le deuil de cette journée. Un temps chargé de nuages teints de tous les gris allant jusqu'au noir. Moutonnant troupeau, troupeau immobile arrêté sur ce départ. La mer clapotante entre-déchirait ses petites lames de plomb. Passait un vol de mouettes, traînant après soi l'abattement des adieux. Je n'ajoute rien qui n'ait été du cortège de ce mauvais jour d'octobre.

Lorsque le navire commença de frapper de son hélice le chemin qui mène au large, on entendit s'élever les cris des sirènes partis de tous les bateaux amarrés dans le port.

Le paquebot s'éloignait; le Maréchal resta longtemps accoudé au parapet de la poupe, à regarder se retirer devant lui le rivage du Maroc.

* * *

En cette saison, il n'y a jamais grand monde à bord; nous n'étions pas vingt personnes. Le

SOUVENIRS

Maréchal partait accompagné de sa femme, de Vatin-Pérignon et du capitaine Bourgin. Une fois en pleine mer je fus le saluer. " Merci, me dit-il, merci ! ", croyant que je m'étais embarqué pour l'accompagner. Je lui avouai que je n'allais qu'à Tanger. " Ce sera toujours autant de gagné ", fit-il.

La nuit venue, j'eusse craint de l'importuner en allant à lui. Ce fut lui qui, vers dix heures, frappa à la porte de ma cabine : " Venez, me dit-il, je vais vous montrer de belles photographies. " Nous passâmes au salon. L'architecte des jardins de sa Résidence avait poussé hâtivement les travaux du *jardin français* pour qu'il pût en voir la fin, et lui en avait offert l'image au moment de son départ. Nous regardions ces images. Le Maréchal savait-il encore qu'il quittait le Maroc ? Je ne le crois pas. Quand un amoureux quitte son amie, ce n'est que lorsque l'espace immense s'est étendu entre eux deux, qu'il comprend avec douleur qu'il l'a perdue.

Le lendemain, à l'aube, nous étions en rade à Tanger. En sortant sur le pont j'aperçus le Maréchal entouré de ceux qui venaient lui dire que l'escadre anglaise de Gibraltar appareillait pour venir le saluer et l'escorter quelques milles vers la France.

— “ Que faut-il faire ? ”

— “ Hisser votre pavillon, monsieur le Maréchal. ”

— “ Mais je n'ai pas de pavillon ”, dit-il brusquement.

On hissa le pavillon de Paquet.

On sait qu'à Marseille le Maréchal débarqua à peu près comme quiconque s'en revient d'un voyage d'agrément au Maroc.

* * *

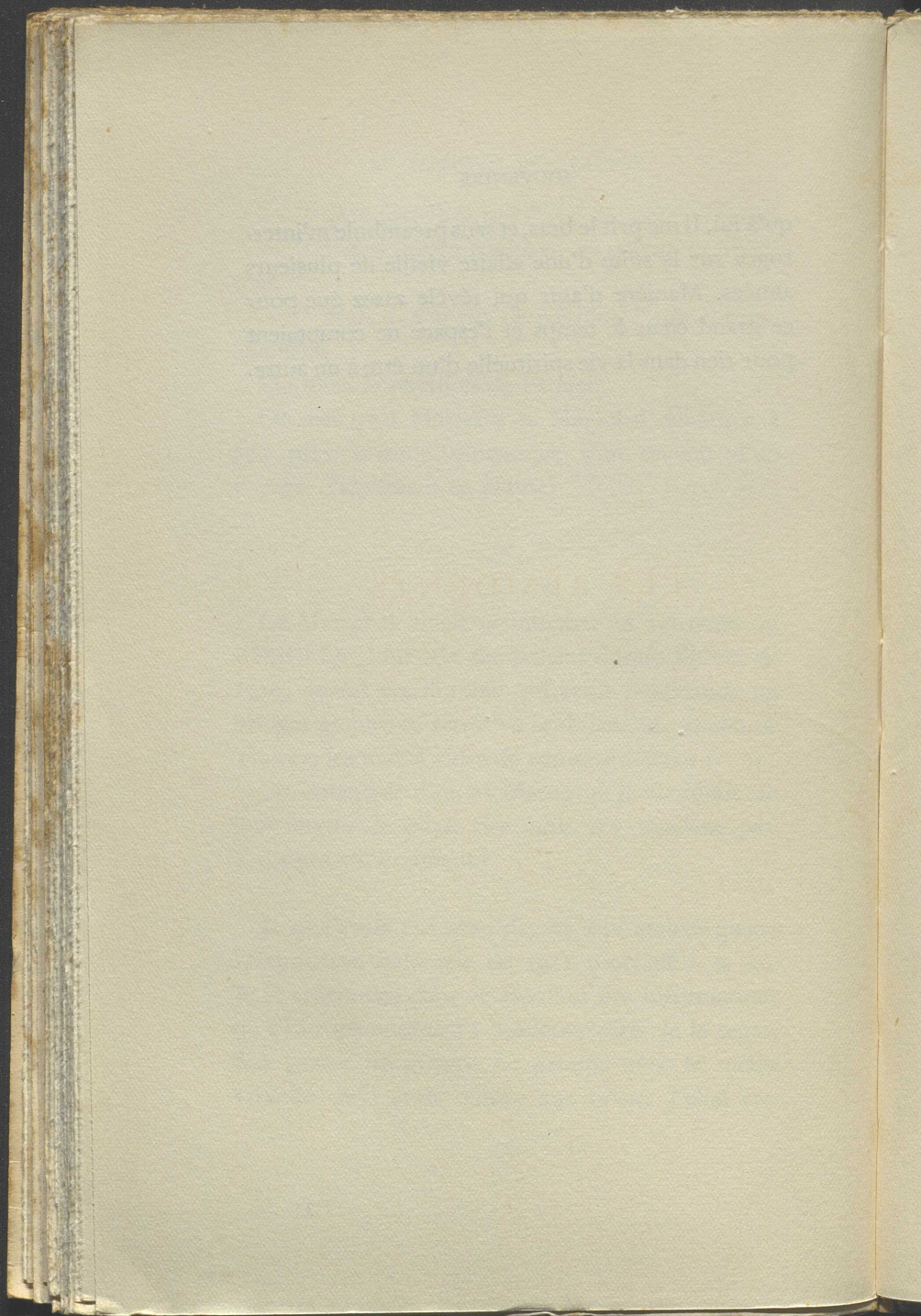
Le Maréchal vivait maintenant en Lorraine ou à Paris. Quel fut son abatement durant l'hiver de 1926, quand cet homme qui avait commandé un brûlant empire se retrouva seul dans sa maison de Thorey, les mains vides de commandement !

On entendait dire au Maroc qu'il viendrait un jour revoir le pays. Ses amis n'y tenaient pas. Y songea-t-il vraiment ?

Je ne l'avais pas revu depuis sept années quand l'Exposition coloniale de 1931 touchait à sa fin. Je le rencontrai dans ce Pavillon des Informations où l'Europe entière l'a beaucoup fêté. Je le regardais passer de groupe en groupe avec la même vivacité qu'il avait quinze ans avant. J'allai jus-

SOUVENIRS

qu'à lui. Il me prit le bras, et sans préambule m'interrogea sur la suite d'une affaire vieille de plusieurs années. Manière d'agir qui révèle assez que pour ce grand cœur le temps et l'espace ne comptaient pour rien dans la vie spirituelle d'un être à un autre.



LES RÉSIDENTS

LES RESIDENTS

THÉODORE STEEG

Si dans tous ses mouvements le Maréchal fut de vif-argent — la célérité qu'il faut au soldat — Théodore Steeg, qui lui succéda à la Résidence, était grave et lent. La lenteur de sa démarche et sa gravité convenaient à son état pour ceux qui croient découvrir dans cette attitude d'un chef le gage de sa sagesse. Il se rapprochait d'ailleurs en cela, au regard des indigènes, de Sa Majesté le sultan et de cette grande école de maintien héritée des temps antiques par quoi l'Orient si noble se distingue encore de l'Occident agité.

On ne peut pas dire que Lyautey eût de la prestance ; Lyautey avait de l'allure. Un je ne sais

quoi d'enchanteur dans ses manières qui tenait à son amour de la vie et à l'aisance de son caractère. Steeg avait de la figure, une belle tête aux traits réguliers. Quand il occupait le pouvoir, en France, ses ennemis politiques lui reprochaient son origine allemande. Il est possible que sa tournure d'esprit participât quelque peu de cette ascendance, qu'il y eût en lui du *Herr Professor* et du pasteur germanique. Sa voix était agréable, mais quand il parlait au public on le voyait tourner lentement la tête et promener un regard plein de méfiance sur l'hémicycle de ses auditeurs. Pourquoi ?

Les français du Maroc n'ayant pas reçu de lui ce qu'ils pensaient que Lyautey ne pouvait plus leur donner, ont salué son départ avec insolence. Il n'était pas méchant, et lorsque le sort venait à favoriser ceux qui travaillaient à lui nuire, il se contentait de haïr sa malchance. Ainsi quand il arriva que des paysans d'une tribu encore insoumise enlevèrent un de ses neveux dans la forêt de Beni Mellal et qu'il fallut le leur racheter, au scandale injurieux de ses adversaires.

* * *

Le Maréchal aimait passionnément les beaux-arts et courait vers eux; Steeg les regardait de la fenêtre de son cabinet.

Je lui suis reconnaissant de m'avoir aidé de sa bienveillance dans la pratique de mon service. Le dernier mot qu'il me dit en nous faisant ses adieux fut : " Continuez votre travail. " Ce que je pris pour le plus beau des éloges car mon travail était continuellement en butte aux attaques du vulgaire — et il le savait.

Ce Résident nous fit un magnifique cadeau qui aurait servi de son temps à l'embellissement de Rabat si j'avais pu en user. Un architecte de mérite mais infidèle à la loi divine de son art, comme ils le sont aujourd'hui fatalement presque tous par esprit d'indépendance, avait construit dans la ville neuve le plus ridicule corps de bâtiment qui se pût voir au titre de cathédrale. Une grosse pièce de maçonnerie, analogue — de l'aveu de son auteur repentant — à ces gâteaux que les pâtisseries appellent *pièces montées*. Ce méchant gâteau, déplaisant aux yeux, venait dans le paysage juste au milieu du tableau fait de la blancheur de la ville, répandue comme un champ de lis sous l'azur laiteux du ciel et le niveau de la mer d'un bleu plus foncé. Chacun en souffrait. Chacun, sauf l'évêque — quasiment le propriétaire — qui, lui, ne regardait jamais son église que du dedans, lorsque la maison est pleine. Il ne semblait pas impossible d'améliorer la forme de cette masse en refondant le sommet de

l'édifice. Nous manquions d'argent. J'écrivis à Steeg et lui demandai cent mille francs. Il nous les donna. Par malheur, le politique voulant rester en paix avec son évêque y mit une condition : ne rien entreprendre avant que l'évêque eût consenti à la transformation.

Nous avons pendant cinq ans gardé en réserve ces cent mille francs sans pouvoir fléchir l'entêtement du prélat qui eût voulu les employer à construire une autre église. Ce saint homme, aveugle à la beauté de ce monde, nous disait que c'est péché de faire de la dépense pour un travail superflu. Car celui-là lui paraissait superflu. Avait-il raison ? On peut prier Dieu dans une grange ou dans une église en bois, point n'est besoin d'un palais pour confesser sa misère au roi et à la reine des cieux, mais si l'on fait un palais plein d'ostentation — comme en montrait cette église — il faut que le monument soit beau, de crainte d'offenser Dieu de la disgrâce d'une œuvre indigne des dons que l'homme a reçus de lui. A la fin, lassé de l'obstination de ce chrétien ignorant et rude, nous restituâmes les cent mille francs au directeur des finances marocaines, qui dans un moment critique les abandonna à l'appétit des colons.

LUCIEN SAINT

Le Maroc avait douté du maréchal Lyautey durant la *guerre du Rif*, et le Maréchal se voyant abandonné du Gouvernement français s'était retiré. Trois années après, le Maroc mécontent de Steeg l'avait laissé partir sans regret; et maintenant le pays attendait l'arrivée de Lucien Saint comme un retour de Lyautey — je veux dire comme son émule.

Saint avait de quoi nous rappeler l'entrain de Lyautey. De la vivacité, du cran dans les devoirs de sa charge, un abord affable, de la générosité. Il était loyal, sûr dans l'amitié et savait donner sa

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

main. Les beaux-arts l'intéressaient. Lyautey dessinait; lui s'amusait à sculpter le bois, pendant ses vacances, dans son château de Sacère. Il discourait aisément en langage châtié, mais simple, et n'aimait pas les flatteurs — bien que par coquetterie il fût sensible à l'admiration et la recherchât jusque chez les photographes. Un jour qu'il présidait l'ouverture des cours de l'Institut des hautes études marocaines, un orateur commit l'imprudence de le comparer à Charlemagne visitant les écoles. Saint releva bonnement cette galéjade en répondant qu'il n'était pas Charlemagne; ce qui ne surprit personne.

On rend hommage à Lyautey de ce qui s'est fait de bien au Maroc dans l'urbanisme. On oublie la part qu'y prit Lucien Saint. Ceux qui savent que *l'aspect des habitations* dans les villes neuves se trouvait à peu près abandonné au caprice des maçons sous le règne de Lyautey, ne doivent pas oublier que Saint nous défendit des attaques de l'envie dans les efforts que nous fîmes pour imposer aux maçons une discipline.

* * *

Les gens de Meknès donnaient une foire, et pour cette foire ils voulaient bâtir, au plus beau

LES RÉSIDENTS

point de la ville, une salle de spectacle en maçonnerie appelée Salle des Fêtes, un monument. Le dessin de l'architecte — qu'on m'avait soumis — était mauvais. Ceux qui menaient l'affaire risquaient de gâter pour bien des années l'aspect du quartier. Nous voulûmes les garder de cette erreur. Saint se rendait à Meknès; il m'emmena avec lui. A la fin de la journée, il y eut sur l'emplacement réservé pour l'édifice une discussion avec l'auteur du projet, assisté de vingt personnes intéressées au succès de l'entreprise. Il fallait ou refondre entièrement son dessin ou y renoncer. Après le débat je m'enfuis chez un ami. Nous étions tous deux à table quand un brigadier de police que le président de la Chambre de Commerce de l'endroit avait mis à ma recherche vint m'arracher à mon hôte pour me conduire au banquet que la colonie offrait à son Résident et au général commandant la région. Je pris place à ce banquet. Après le repas, il fallut entendre cinq ou six discours.

Vers minuit, je vis le Résident se retirer de l'épaisseur de la foule debout dans la fumée des cigares, et s'en venir peu à peu jusqu'à moi.

Il m'attira à l'écart. Nous nous assîmes tous deux en face du général pour délibérer sur le sort du projet. Je sentais le ridicule de cet entretien, que les assistants suivaient d'un regard curieux et

presque ahuri. Saint voyait l'affront qu'une aussi méchante bâtisse ferait au pays; mais le général avait promis aux commerçants de Meknès qu'ils auraient leur salle, et qu'ils l'auraient pour la foire. Finalement Saint me demanda de céder. Ce que je fis volontiers, notre Résident ayant montré par son attitude qu'une affaire de ce genre n'est pas sans importance.

* * *

La mosquée Koutoubia, de Marrakech, cache sous le voile de ses murs un décor adorable. Et comme ses murs ne sont plus qu'une écaille fort grossière, on peut dire que l'écaille cache la plus belle perle de l'art oriental d'Occident que la vie nous ait laissée. Malheureusement, ou heureusement — et plutôt heureusement pour qui répugne à l'idée qu'une multitude de visiteurs insensibles pourrait profaner un tel miracle de grâce — la Koutoubia n'est pas ouverte aux chrétiens. Au Maroc, l'étranger ne peut pas pénétrer dans les mosquées. Le Maréchal l'a ainsi voulu. On raconte, pour corser sa pensée à ce sujet, qu'un jour qu'il passait devant la mosquée Karaouine, à Fès, et regardait au dedans par la porte ouverte, des croyants lui proposèrent d'entrer dans le sanctuaire,

et qu'il refusa, afin de donner l'exemple du respect que nous devons à la foi jalouse d'un peuple offensé par la conquête.

...Dès le début de son règne, le jeune sultan Sidi Mohamed voulut — si c'est bien cet enfant qui le voulut — qu'on restaurât la mosquée Koutoubia, délaissée depuis la mort de Moulay Abderrahman, son aïeul; c'est-à-dire depuis près d'un siècle. L'architecte des monuments religieux qui allait entreprendre ces réparations m'assura qu'il se défendrait, comme d'un sacrilège, de toucher — à l'intérieur — au moindre bout de décor. Je lui fis confiance. Nous avions à Marrakech un correspondant des beaux-arts qui n'aurait eu, en sortant de son bureau, qu'à traverser la rue pour surveiller la besogne; mais lui, peu curieux, fit confiance aux maçons. Ces maçons travaillaient depuis des mois, quand un ami vint m'apprendre que leurs réfections étaient assez inquiétantes pour le sort du monument. Je demandai tout de suite à Saint de faire cesser ces travaux et je courus à Marrakech.

Ce que l'on apercevait en entrant dans la mosquée était effroyable. On apercevait le vide du ciel entre les nefs; les décombres des toitures s'amoncelaient sur le sol. Une moitié de la salle paraissait remise à neuf. Par bonheur, les arcs festonnés des nefs principales et la travée du *mirbab*, coupée de

magnifiques coupes, n'avaient pas été touchés. L'amoureux décor, couvert d'une abondante poussière, souriait toujours aux anges dans l'ombre du sanctuaire. — Le mal était réparable par des moyens aussi simples et aussi sûrs que possible. Je revins à Rabat. Peu de jours après ce fut Saint qui me ramena. Je retournai à l'église. Elle était vide, sauf de l'attirail d'un chantier. En passant près du mirhab — la niche où se met celui qui dirige la prière — j'aperçus un malheureux étendu au pied d'un pilier sous un bout de couverture. Au bruit de mes pas, cet homme — presque un squelette — ouvrit les yeux, gémit, se souleva quelque peu, sortit un bras de sa couverture et me tendit de sa main glacée un morceau de bois sculpté dans lequel je reconnus un élément de décor détaché du *nimbar* de la mosquée — la chaire à prêcher —, trésor d'archéologie rarissime. Je recueillis la relique et la déposai sur l'escalier du *nimbar*, qui se trouvait à côté. Cet homme était le *moudden* de la mosquée — le muezzin. Il semblait près de sa fin. Je ne lui demandai pas à qui il avait arraché, de sa main défaillante, ce petit morceau de bois.

Le lendemain, j'attendais le Résident devant la Koutoubia. Je le vis venir, accompagné du pacha, des cadis, du *mouraqib* et du *nadir* des biens reli-

LES RÉSIDENTS

gieux. Le général commandant à Marrakech venait avec eux. Venaient aussi, d'autres généraux, des officiers d'ordonnance et quelques civils. L'étrange cortège fit le tour de la forêt de piliers de la vaste salle encombrée d'échafaudages. Le Résident allait se retirer, quand je me permis de lui demander s'il ne voudrait pas laisser un bon souvenir de sa visite avant de sortir de cette maison.

— Mais, si ! fit-il, l'œil bien disposé.

— Alors je vais vous conduire.

Nous montâmes au logis du moudden en passant par un portillon à la gauche du mirhab. Passé cette issue, il faut gravir un escalier, car les murs de la mosquée sont de ce côté profondément enfouis sous l'alluvion de huit siècles. Arrivé au haut, nous entrâmes dans une cour au fond de laquelle on apercevait le pauvre moudden étendu sur un banc, sa famille autour de lui. Saint sortit quelques billets de cent francs et les offrit au mourant qui eut encore la force d'étendre le bras et de remercier son bienfaiteur en lui souhaitant la bénédiction divine.

Après quoi nous montâmes tous sur le minaret. Du haut des soixante-quinze mètres de cette tour, on a une vue immense sur la vieille ville, de couleur orange ou rosée, entourée de ses palmiers —

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

des milliers de palmiers, s'allongeant comme une mare dans l'étendue de la plaine.

Accoudés au parapet, nous regardions au-dessous bêtes et gens ramper sur les rues et sur les places.

Je pense qu'il se trouva, ce jour-là, au sein de la grande ville, quelque simple, regardant sa vieille tour, pour s'étonner comme d'un rêve en plein jour, d'apercevoir à la crête du monument les couronnes d'or des képis des généraux qui étincelaient au soleil sur le ciel bleu.

Le lendemain, je sus que le moudden était mort.

* * *

Il n'était pas impossible du temps de Saint de revenir à ces beaux jours où, sur les pas de Lyautey qui faisait le Maroc en s'amusant, l'existence d'un fonctionnaire ne fut jamais ennuyeuse.

HENRI PONSOT

Le Maroc avait beaucoup attendu de Lucien Saint; Saint le servit de son mieux, s'efforçant, en bon politique, de faire plaisir à tous autant que possible, mais Saint s'en alla sans que le Maroc parût en éprouver du regret; le Maroc l'avait reçu en émule de Lyautey, et c'était un homme bien éloigné de Lyautey qui venait prendre sa place à Rabat.

Ponsot n'avait rien d'aimable. Le jour de son arrivée j'étais à la Résidence parmi les chefs de service qui venaient le saluer. Il entra d'un air réjoui, les yeux pétillants, mais pétillants d'une

défiance qu'il dirigeait devant soi comme l'orifice de deux pistolets. Il descendit vite les degrés de marbre du seuil du salon, passa comme un trait devant notre bande, et fit en se retournant une pirouette qui mettait en relief certaine partie de sa corpulence mal enveloppée d'un pardessus de voyage froissé par le siège de l'automobile. Puis il revint sur ses pas pour nous serrer la main.

Cette façon d'approcher des gens prêts à le servir nous laissa songeurs.

Plus tard, et dans d'autres réceptions, nous vîmes que le nouveau Résident était coutumier de ces pirouettes, par où s'échappait sa verve ou tout au moins son humeur railleuse, et que ses yeux, qui brillaient de jolies lueurs — une clarté de cristal — étaient en effet les yeux les plus méfiants du monde. La méfiance y pénétrait l'expression de tous ses sentiments et se répandait dans les regards qu'il jetait autour de lui en marchant comme s'il eût eu le diable à ses trousses.

Ce n'est pas assez de dire que ce Résident demeurait fermé à la sympathie; l'entretien que vous risquiez avec lui restait unilatéral : il recevait vos pensées mais gardait les siennes. La première fois que je l'approchai dans son cabinet, je ne sus jamais, quand j'en fus sorti, s'il m'avait tendu la main à

l'entrée non plus qu'au départ. On venait jusqu'à sa table; accoudé dans son fauteuil il vous écoutait attentivement, opinant parfois d'un mouvement des paupières ou d'un oui imperceptible, et vous laissait au retour sous une impression fâcheuse.

J'avoue, néanmoins, que cette attitude dépouillée des fausses couleurs de la courtoisie me parut le signe de l'honnêteté.

Ponsot ne perdit jamais son temps à s'occuper des beaux-arts; il se réservait pour les affaires d'État de la plus grande importance. Dans un conseil où l'on eut à discuter du sort de certains quartiers de Marrakech, je le vis indifférent au blanc comme au noir de la question. Assis en face de plusieurs personnes, il demeura bouche close, les mains jointes sur le ventre, tant que dura le débat, pour demander à la fin à sa compagnie : " Vous vous êtes mis d'accord ? "

Il ne manquait pas d'égards pour les indigènes, tandis qu'il ne cacha pas assez à ceux qui dans le pays vivent grassement de l'Occupation, son juste mépris de leur avarice.

Je ne voudrais pas qu'on pense que je me permets de lui décerner un brevet de moralité, mais il suffisait d'observer l'expression sérieuse de son visage, de saisir les intentions de sa voix d'où l'appréhension ne fut jamais complètement exclue,

d'entendre de quelle façon, mi-rageuse, mi-plaisante, il menaçait de sévir contre le troupeau récalcitrant de ses fonctionnaires, pour penser que cet homme voulait être juste, qu'il était intègre et simple ; bref, honnête au sens actuel du mot.

Mais de quel profit son honnêteté fut-elle pour le pays ? Et voit-on que son mérite, qu'on eût prisé chez un Préfet de police ou un Régent de collège, ait suffi à le faire aimer de la colonie et à assurer sa réputation de Résident général ?

Bien qu'il obéisse aux ordres d'un ministère français, le Résident général est, au Maroc — mieux que le Sultan, à peine maître chez soi — le maître de quatre à cinq millions de gens de tribus qu'on amène à son passage comme on les amène aux pieds de leur souverain religieux, et le chef de deux cent mille chrétiens qui ont tous quelque faveur à lui demander ou quelque ennui à craindre de ses décisions. Si brillant que soit ce rôle, Ponsot fut sifflé dès qu'il eut à le jouer sur la scène du Protectorat, et l'animosité que son attitude souleva contre lui le jour même de son arrivée, ne fit que grandir jusqu'au jour de son départ ouvertement souhaité.

Ponsot était *sans illusion sur les hommes*. Il eût fallu qu'on l'ignorât ; mais lui-même le disait, et s'il ne l'eût dit, qui ne l'eût compris à considérer sa façon d'agir ? Un pareil état d'esprit, parfait,

prétend-on, pour un diplomate, ne suffit pas au chef d'un Gouvernement s'il n'est amendé par de la générosité naturelle ou par quelque immense pitié pour notre pauvre monde. Cette générosité et cette pitié manquaient à Ponsot. La faculté d'aimer, de s'intéresser à tout, de répandre autour de soi la chaleur de son être — qui fut si particulière à Lyautey — n'était pas dans les moyens de son troisième successeur. Le ciel l'avait-il dépourvu de cœur et rendu incapable de bonté, ou faut-il penser que ce moraliste ne se tenait éloigné de son prochain que pour mettre sa délicatesse à l'abri et se défendre du risque des déceptions ? — Dieu seul le sait ! comme disent les Croyants, car un homme ne peut jamais en connaître complètement un autre. Mais au Maroc la seconde de ces hypothèses n'a pas prévalu. On n'a voulu voir en lui qu'un indifférent, et il n'a laissé derrière lui que le souvenir d'un chef méprisant. Il eut des mots maladroits pour son entourage, car ce Résident qui ne parlait pas a parfois beaucoup trop parlé. Enfin il a laissé croire qu'il pouvait goûter les plaisanteries dont s'égaient certains potaches aux dépens de camarades malheureux...

Je dois donc considérer comme une faveur insigne qu'un homme ainsi fait m'ait témoigné de

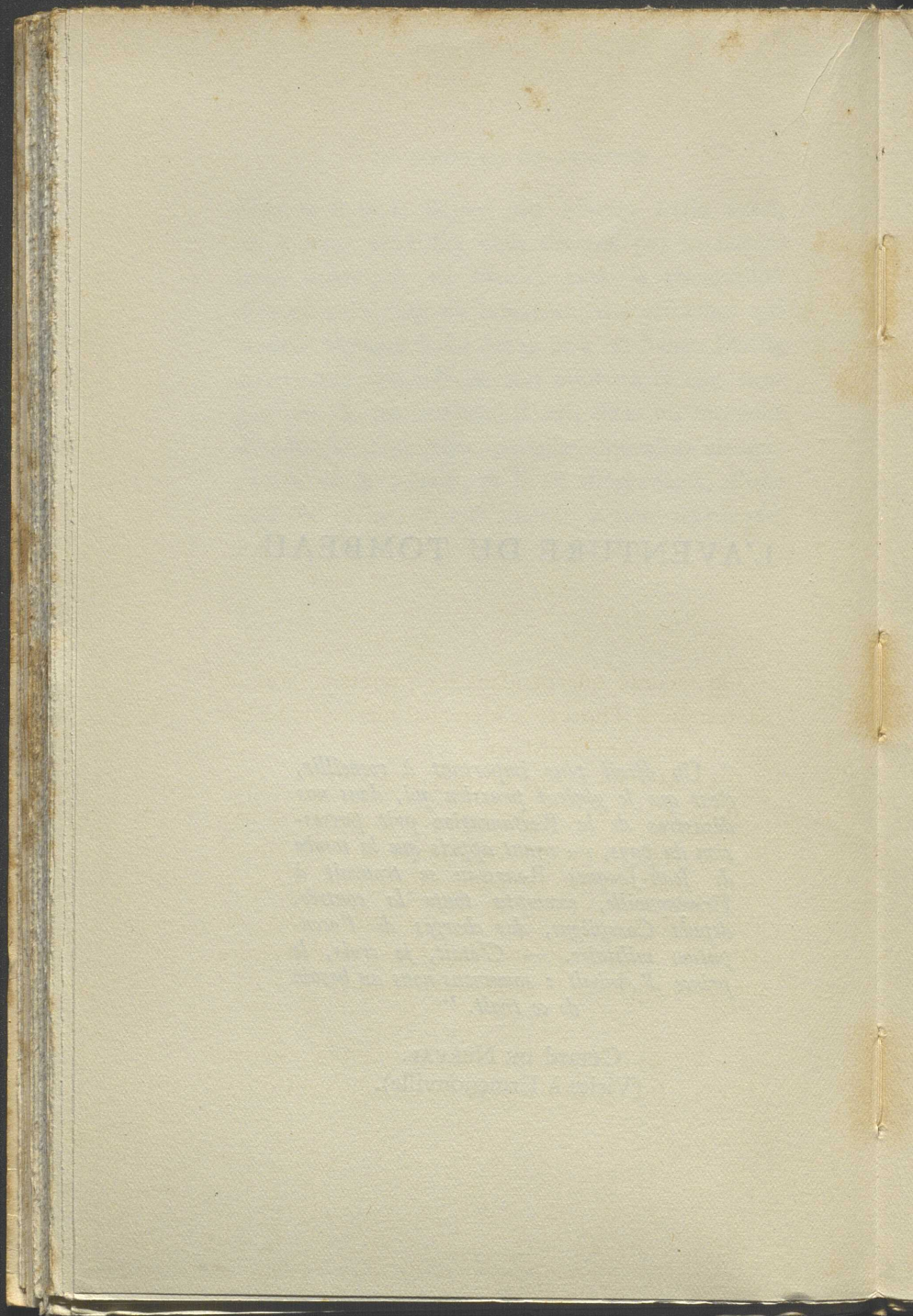
LE TOMBEAU DE LYAUTEY

l'estime à mon départ du Maroc. Mais aussi, un homme ainsi fait était désigné par sa nature pour accomplir au Maroc, avec la tranquillité d'esprit qu'il faut au bourreau, des réformes qui eussent répugné à un Steeg et à un Saint. Docile aux ordres insensés de son ministre et aux suggestions de ses commis, il eut, dans un moment d'embarras, à sacrifier quelques douzaines de serviteurs de la colonie, et le fit allégrement, d'une manière qu'on n'avait encore jamais employée, même envers un serviteur coupable.

L'AVENTURE DU TOMBEAU

“ Un détail plus important à recueillir, c'est que le général prussien qui, dans nos désastres de la Restauration prit possession du pays, — ayant appris que la tombe de Jean-Jacques Rousseau se trouvait à Ermenonville, exempta toute la contrée, depuis Compiègne, des charges de l'occupation militaire. — C'était, je crois, le prince d'Anhalt : souvenons-nous au besoin de ce trait. ”

Gérard DE NERVAL.
(Visite à Ermenonville).



On raconte que pendant les premiers mois de sa retraite à Thorey, le Maréchal répondait à ceux qui lui parlaient du Maroc :

“ Le Maroc ? — Je ne connais pas ”.

Boutade ! — Ce serait une erreur de croire que le lien qui l'attachait au Maroc ait été jamais rompu par la force de l'amertume. Voici ce qu'il m'écrivait, de Thorey, le 25 novembre 1925, en réponse à l'envoi de quelques pages de littérature sur un moment de l'histoire marocaine :

“ MERCI, MON CHER AMI, DE M'AVOIR ENVOYÉ VOTRE... (ici le titre de la brochure). COMME JE

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

VOUS SUIS RECONNAISSANT DE RESTER EN CONTACT AVEC MOI ET COMME J'Y TIENS APRÈS TOUS LES SERVICES QUE VOUS M'AVEZ RENDUS, APRÈS TOUS LES TÉMOIGNAGES D'ATTACHEMENT QUE VOUS M'AVEZ PRODIGUÉS LORS DE MON DÉPART. FIDÈLEMENT A VOUS,

LYAUTEY. ”

Lyautey aimait d'être aimé, et rendait au centuple l'affection qu'on lui portait. Je ne l'avais pas encore tellement servi, quand il daignait me le dire, et je regrettais de ne lui avoir pas donné des signes d'attachement plus visibles que ceux auxquels il fait allusion; mais il a écrit quantité de lettres comme celles-là qui sont dans beaucoup de mains. En un siècle où nul n'abuse de la correspondance épistolaire, où tant de gens ne répondent plus aux doléances du souvenir, lui, répondait à toutes les lettres, et pendant les dernières années de sa vie, presque toujours de sa main.

Lyautey voulut “ rester en contact ” avec ceux qu'il laissait au Maroc derrière lui. Il a maintenant repris contact avec le Maroc entier qui le garde enseveli; quel fut le chemin que suivit sa pensée quand il songea à y revenir? — puisque c'est lui qui y a conduit ses funérailles.

L'AVENTURE DU TOMBEAU

On n'ignore pas que c'est à *Chella* — ou près de Chella — que le Maréchal rêva d'être inhumé. A quelle époque lui vint ce désir ?

On en trouvera peut-être la date dans l'enchaînement de trois lettres sur Chella qu'il m'écrivit de 1930 à 1933.

Chella est un lieu voisin de Rabat, fermé d'un mur de défense, où reposent les sultans du Maroc qui bataillèrent contre les Chrétiens d'Espagne, de la fin du XIII^e siècle au début du siècle suivant. Des combattants que le peuple vénère comme des saints.

A la fin de l'année 1929 nous découvrîmes auprès des tombeaux de ces souverains un monument oublié, perdu dans la nuit sépulcrale, que gardaient les racines de quelques grands arbres. J'en envoyai des photographies au Maréchal, qui me répondit le 18 mars 1930 :

“ MON CHER AMI,

JE SUIS VRAIMENT TOUCHÉ DE L'ENVOI DE CES ADMIRABLES PHOTOS DES FOUILLES DE CHELLAH. — J'EN AVAIS ENTENDU PARLER MAIS SANS ME RENDRE COMPTE QUE CE FUT AUSSI IMPORTANT ET BEAU —

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

MERCI DE M'AVOIR ENVOYÉ CE PRÉCIEUX SOUVENIR. AUCUNE LETTRE NE L'ACCOMPAGNAIT, MAIS IL N'EN ÉTAIT PAS BESOIN, ET PEUT-ÊTRE, D'AILLEURS, M'ENVERREZ-VOUS UNE PETITE NOTE SUR CES DÉCOUVERTES — VOUS SAVEZ COMBIEN MON CŒUR EST RESTÉ A CE CHER RABAT ET A CE CHELLAH QUE JE VOYAIS DE MA FENÊTRE ET OU IL ME PLAISAIT TANT D'ALLER ME DÉTENDRE.

A VOUS BIEN AFFECTUEUSEMENT,

LYAUTEY ”.

Des fenêtres de l'appartement que Lyautey occupait à la Résidence, on aperçoit, en effet, en pleine campagne, sur une éminence, les murailles en lambeaux de l'enceinte de Chella dont la crénelure se découpe sur le ciel. Le Maréchal fit percer d'un portillon le vieux mur de ses jardins pour pouvoir se rendre plus vite aux ruines du sanctuaire. Quand j'ai quitté le pays on voyait encore le sentier qu'il prenait en traversant un ravin.

L'année suivante, à l'automne, nous découvri-
mes dans l'enceinte de Chella le forum de *Sala
colonia*, la ville romaine. J'en envoyai aussi des

L'AVENTURE DU TOMBEAU

photos au Maréchal qui m'écrivit le 19 novembre 1930 :

“ MON CHER AMI,

“ JE REÇOIS *aujourd'hui* LES PHOTOS DE SALA COLONIA QUE M'ANNONÇAIT VOTRE LETTRE. CELA M'INTÉRESSE PRODIGIEUSEMENT. — QUELLE DÉCOUVERTE ! MAIS EST-CE QUE CELA N'ALTÉRERA PAS TROP LE PITTORESQUE DU DÉLICIEUX CHELLA ! N'IMPORTE, IL FALLAIT LE FAIRE — SI HEUREUX D'AVOIR DE VOS NOUVELLES PAR DUROSOY — C'EST VRAI QU'ON FERAIT LA UN VASTE FAUBOURG D'ART — MAIS L'HOMME DE GRAND GOUT QU'EST M. SAINT DUT S'Y INTÉRESSER.

AFFECTUEUSEMENT A VOUS,

LYAUTEY. ”

Le “ *délicieux Chella* ” — Lyautey avait bien des fois amoureusement visité ces ruines —, ce que cet homme, toujours bandé pour l'action, appelait “ se détendre ”. Au moment où nous venions d'y trouver sous les monuments “ arabes ”, d'importants vestiges de Rome, et quand ceux qui accouraient les contempler se risquaient parfois à dire leur préférence pour l'un ou pour l'autre de ces restes superposés de deux mondes, ne

faut-il pas voir dans une expression si tendre, la prédilection de son cœur pour le charme du décor oriental ?

Lyautey craignait que nos découvertes *n'altérassent le pittoresque du site*. La perte du pittoresque fut-elle son seul souci ? Il avait eu l'ambition de rapprocher les Marocains des Français : il pensa peut-être aussi que la résurrection soudaine, dans ce cimetière de saints, des signes d'une conquête dont se prévalent certains politiques pour revendiquer en faveur du sang latin la priorité des terres d'Afrique, pourrait provoquer chez les indigènes un sentiment d'appréhension contraire au plus vaste de ses vœux.

— Croyons plutôt que son inquiétude fut celle du dilettante attaché au souvenir d'un coin délicieux...

* * *

Les monuments que nous avons découverts et que nous faisons revivre, de la main de la nature, dans la fraîcheur des bassins et des fleurs, attiraient beaucoup de visiteurs à Chella — dont la réputation s'était étendue. On en parlait au Maréchal à Paris. Son esprit ne resta pas insensible à tant d'admiration nouvelle pour un lieu qu'il connaissait bien.

L'AVENTURE DU TOMBEAU

A la date des deux lettres que je viens de publier — en 1930 — savait-on déjà où Lyautey voulait être enseveli ? Le savait-il lui-même ? L'avait-il dit, quand il fallut l'opérer et qu'on craignit pour sa vie ? Était-ce à Paris ? Était-ce en Lorraine ? Était-ce au Maroc ? Et si c'était au Maroc, sa pensée s'en allant par ce pays partout où il avait porté ses pas, chercha-t-elle alors, l'endroit où il lui plairait de voir son tombeau ? Nous n'en savons rien. Le monde n'en a rien su.

Deux ans après, le monde aurait pu savoir où, en quel pays, Lyautey venait de choisir le lieu de sa sépulture. Voici ce qu'il m'écrivait le 24 juillet 1932 :

“ COMME JE SUIS TOUCHÉ, MON CHER BORÉLY, DE RECEVOIR CETTE BELLE NOTE SUR CHELLAH. CE CHER CHELLAH J'Y SUIS D'AUTANT PLUS ATTACHÉ QUE C'EST TOUT AUPRÈS QUE JE DÉSIRE AVOIR MA DERNIÈRE DEMEURE — EN ATTENDANT, C'EST UN RÉGAL DE VOIR TOUT CE QUE VOUS Y AVEZ DÉCOUVERT ET RECONSTITUÉ. BIEN SYMPATHIQUEMENT.

LYAUTEY. ”

Je crus rêver en lisant cela. Puis, le visage vieilli du Maréchal se leva devant mes yeux ; il me semblait entendre sa voix affaiblie. Quelle tristesse

dans le vœu funèbre de celui que nous avons connu si fringant, dans cet adieu anticipé d'un tel amant de la vie !

Le Maréchal pensait à sa tombe — alors qu'il était de ceux de qui nous attendons qu'ils ne meurent pas !

Étourdi par l'émotion, je n'avais pas remarqué les mots : " tout auprès " venant à la suite de : " Ce cher Chella ". Je crus bonnement, en repliant sa lettre, que le Maréchal voulait reposer au sein même de Chella. Certains de ses propos prédisposaient à le croire. Il avait bien souhaité, quand il régnait au Maroc, qu'on l'ensevelît dans le sanctuaire des sultans saadiens, à Marrakech !

Je restais troublé d'une pareille intention. Au cours des recherches que nous menions à Chella, dans l'espoir d'y délivrer de l'obscur profondeur d'une terre amoncelée par l'alluvion des orages, de brillants morceaux de marbre ou de céramique, nous avons appris ce qu'était ce site pour les Marocains. En particulier pour ceux que leur pauvreté tient dans de grandes pensées et leur ignorance dans de beaux sentiments. Pour ce petit monde, Chella, c'était l'âme des *Combattants pour la foi* — des premiers sultans de la dynastie des Beni Merine — qui veille parmi ces ruines, sous les murs croulants et les arbres affaîsés, s'attachant

L'AVENTURE DU TOMBEAU

à tout comme un parfum — à l'air, aux branches, aux pierres, alors que les ossements de ces souverains gisent perdus dans le sol, sans qu'on puisse dire en considérant la place où s'élevaient leurs tombeaux : Ici est Abou Yacoub, là Abou Youssef — sauf pour le quatrième, le sultan Abou El Hassane, dont il reste encore la dalle entre quatre murs couverts du feuillage d'un figuier. Chella, c'était, au pied d'un micocoulier au tronc desséché, une stèle de pierre usée, vénérée au nom de *Lella Chella* — de la Dame de Chella; c'était, au fond d'un creux plein de ronces et caché sous le feuillage épais d'un autre figuier, une eau fertile en miracles. C'était, sur les pentes voisines du sanctuaire, quantité de morts couchés comme en terre sainte dans ce sol béni et, parmi ces morts, cinq à six petits monuments blanchis où vivent des saints qui depuis des siècles entendent la plainte du peuple éploré des veuves.

Aux heures de solitude du cimetière, quand l'étranger n'y vient pas, nous avons été témoins de la dévotion des simples qui viennent s'y prosterner. Des femmes surtout, qu'on voyait passer dans ces ruines, baisant les murailles, baisant l'écorce des arbres. Nous avons vu celles qui arrivent portant des bougies et qui les allument à même le sol, afin d'en offrir la consommation lente

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

et triste à la tendresse de l'amour impalpable. Et celles qui entrent, pieds nus, tête haute, les lèvres agitées par la prière, tenant à deux mains une casquette, et s'en vont de tous côtés en distribuer l'encens aux célestes créatures qui animent invisiblement l'espace. Puis, un jour de rogations, nous avons vu mille à deux mille croyants de la medina, que conduisait le pacha, descendre dans le monument que nous avons découvert, pour y dire le Coran suivant un rite qui aboutit à l'exprimer en entier en moins d'une heure.

...Et c'était dans ce refuge de la foi étrangère d'un peuple soumis, que ce grand chrétien voulait reposer (1) !

Une pareille pensée comportait pour que son vœu s'accomplît l'assentiment des vivants et des morts.

...Rien de plus fragile que la foi des miséra-

(1) *Chella devient un lieu touristique ; mais jusqu'à ces derniers temps, l'endroit fut très vénéré, bien que ce vallon caché soit le rendez-vous de l'amour en bonne fortune. Les souverains du Maroc y faisaient ensevelir, comme en terre sainte, les serviteurs du palais qui avaient mérité cette récompense pour leur dévouement. Quelques jours après son intronisation, le jeune sultan Sidi Mohamed s'y rendit en pèlerinage, et c'est les pieds nus qu'il descendit le sentier pierreux qui du haut de la colline aboutit au sanctuaire.*

bles, presque toujours prêts à succomber par nécessité. Mais comme il suffit parfois de peu, dans l'enthousiasme, pour qu'un être affaibli par l'infortune redevienne inébranlable !

Le jour même où je reçus cette lettre du Maréchal, j'en parlai à l'un de ses jeunes amis qui venait de le revoir à Paris.

— “ Mais oui ! me dit-il, le Maréchal veut être enseveli à Chella. Il ne parle en ce moment que de ça. ”

Cet ami croyait, d'après ce que Lyautey en disait ou ce qu'il n'en disait pas, que c'était à Chella même qu'il voulait qu'on l'inhumât.

Quelques mois plus tard, nous eûmes la visite d'un autre ami du patron (1). Il arrivait de Paris :

— “ J'ai revu le Maréchal avant mon départ, me dit-il, et l'ai trouvé très affecté par la mort de sa sœur; il faut chercher tout de suite l'emplacement de son tombeau à Chella; tout de suite ! — il m'a bien recommandé de vous en parler. ”

(1) *Pierre de Cenival* — à la mémoire de qui j'ai dédié cet ouvrage.

Le lendemain même, nous fûmes à Chella pour chercher cet emplacement. Nous entrâmes dans l'enceinte que les écrivains arabes appellent *ribat*. C'était à la fin de l'été, quand cet entonnoir de terrains à demi sauvages, desséchés par la flamme du soleil, laisse apercevoir la misère d'un sol rocailleux hérissé d'herbes mortes.

Nous regardions, d'en haut, à droite et à gauche. Aucun endroit ne semblait convenir. Nous sortîmes du *ribat*. On ne voit autour de ces fortifications que des pentes presque abruptes.

Nous revînmes à Rabat. Je priai l'architecte Antoine Marchisio de faire un dessin du tombeau de Lyautey, que nous concevions comme un monument nouveau, dans l'esprit de notre temps. Est-il raisonnable de vieillir les morts en les entourant d'une construction mise dans la forme d'un monument du passé ?

J'écrivis au Maréchal pour le prier de me dire si c'était dans l'enceinte du *ribat* ou hors de l'enceinte qu'il fallait chercher le site de sa sépulture.

L'AVENTURE DU TOMBEAU

Peu de temps après, allant à Chella, arrivé devant la grande porte d'entrée, qui est un chef-d'œuvre de grâce, j'aperçus soudain, à quelque distance de son ouverture, la tombe de Lyautey : une dalle, dont l'ogive de la porte, que découpe l'obscurité du passage, formait pour ainsi dire le dais...

Plus tard, cet emplacement me parut absurde, puisque pour l'aménager il eût fallu bousculer l'auguste vérité du site; mais à ce moment j'écrivis de nouveau au Maréchal pour lui en parler; j'y voyais de la grandeur, car c'était la belle porte qui eût formé le mausolée.

Puis-je donner comme preuve de la candeur de ceux qui croyaient que le Maréchal pourrait être enseveli dans Chella, ce que m'en dit à l'époque une princesse de France, grande amie de Lyautey qui l'accompagna souvent dans ces ruines ?

J'avais compris l'extravagance du vœu qu'on prêtait à notre patron, et me permis de m'en expliquer devant Elle.

Elle ouvrit tout grands ses beaux yeux et me dit dans un sourire :

— “ Mais oui ! vous avez raison, c'est comme si le sultan du Maroc voulait se faire inhumer à Chartres. ”

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

* * *

...Voici la lettre que le Maréchal m'écrivit le 4 février 1933.

“ MON CHER BORÉLY,

JE SUIS EN MESURE AUJOURD'HUI DE RÉPONDRE A VOTRE LETTRE DU 28 DÉCEMBRE.

IL NE S'AGIT PAS, BIEN ENTENDU, DE “ MONUMENT FUNÉRAIRE ”, CAR C'EST PRÉCISÉMENT CE QUE JE VEUX ÉVITER, MAIS D'UN SIMPLE PETIT MARABOUT CARRÉ RECOUVERT EN TUILES VERTES, ET AUSSI SIMPLE QUE POSSIBLE. NOUS NOUS SOMMES MIS D'ACCORD A CET ÉGARD AVEC M. SAINT ET M. SICOT — M. DE LA NÉZIÈRE M'A FAIT UN PROJET TRÈS SIMPLE QUE NOUS AVONS EXAMINÉ ENSEMBLE ET APPROUVÉ — C'EST LUI QUI VA ALLER AU MAROC POUR VOIR SUR PLACE L'EMPLACEMENT, NON PAS DANS L'ENCEINTE MÊME DE CHELLAH, MAIS SUR L'UN DES MAMELONS VOISINS — C'EST LUI QUE J'EN CHARGE, IL VERRA CELA AVEC VOUS, ENTièrement EN DEHORS DES SERVICES, JE SUIS BIEN DE VOTRE AVIS A CET ÉGARD.

BIEN CORDIALEMENT A VOUS,

LYAUTEY. ”

L'AVENTURE DU TOMBEAU

Ce n'était plus à Chella — comme on le croyait, d'après l'idée que certains de ses amis se faisaient de sa grandeur romantique, ni “ tout auprès ” de Chella — comme il me l'avait écrit — que le Maréchal voyait à présent son tombeau, mais dans la solitude des environs de Chella, sur une éminence que deux larges ravins séparent de ce lieu poétique.

Lyautey ne voulait pas d'un “ monument funéraire ”. Le mot de monument — au sens qu'il emploie — le contrariait autant que celui de monumental qu'il réprouva le jour où, voilà douze ans, je m'en servis pour lui proposer l'ordonnance de l'Avenue Lyautey à Rabat. Il écartait sans doute de son esprit l'image d'un tombeau bâti à l'instar de quelque auguste sépulcre du Père Lachaise... N'ayant en soi rien de solennel, il lui répugnait d'envisager pour sa dernière demeure un monument solennel.

Lyautey voulait que son tombeau fût “ un marabout ”.

Depuis son départ, nous avons renouvelé l'architecture au Maroc, mais lui s'en tenait à l'architecture qu'il préconisa en 1912.

Comment expliquer la prédilection de Lyautey pour le marabout ?

Lyautey se disait " un féodal ". Est-il quelque européen qui ne vive plus ou moins en féodal au Maroc ? — *L'officier du service des renseignements* dans le bled, le *Contrôleur civil* dans sa province, le colon dans son domaine et le moindre cantinier posté au bord d'une route, sont là-bas des féodaux, entourés de domestiques — voire de sujets — toujours prêts à les servir avec l'empressement du destin et la bonne grâce des humbles qui se sentent à chaque instant devant Dieu. Ne serait-il pas plus juste de dire que, dans son gouvernement du Maroc, Lyautey fut un gentilhomme au service de Louis-Philippe ?

Il avait la flamme de ces officiers de la vieille armée d'Afrique qu'a représentés Horace Vernet; il avait aussi de leur romanesque — ainsi sa façon de porter le képi penché sur l'oreille et la tête dirigée avec quelque crânerie vers ses compagnons —; il eut l'engouement des artistes de ce temps pour la " chose arabe " qui est à l'origine de l'architecture africaine que nous avons appelée le *pseudo-mauresque*. Son tombeau tient de ce goût.

En outre, l'emplacement qu'il avait choisi pour sa sépulture, au sommet d'une colline d'où l'on aperçoit, à peu de distance, le petit mausolée de

Sidi Bou Menine, imposait à son esprit le choix d'un tombeau de genre " arabe ". Car, suivant encore le goût de son temps pour ce qu'on appelle la *couleur locale*, Lyautey fut probablement de ces dilettantes qui croient qu'il existe un rapport intime entre tel ou tel visage de la nature et l'aspect particulier des constructions qui y prédominent dans l'héritage des siècles. Alors qu'à la vérité, ainsi qu'on peut l'observer sur beaucoup d'exemples échelonnés d'âge en âge en tous pays, un monument nouveau, bien ordonné, paraît toujours à sa place dans l'ordre de la nature, n'importe le lieu. Le lieu et le temps ne comptent pour rien, à la lumière du jour, dans la vie des œuvres d'art. L'anachronisme insolite consiste, au contraire, à faire un ouvrage imité d'un âge ancien.

Je ne pense pas qu'il faille voir autre chose que des raisons de cet ordre dans ce choix du marabout (1), — mot qui date de la conquête et nous

(1) Déjà, en 1920, un autre Africain, M. Lecore-Carpentier, qui fut directeur de la Dépêche Tunisienne et fondateur des établissements thermaux de Korbous, s'était fait inhumier, en Tunisie, sous un marabout cubique couvert en coupole — vraisemblablement pour des raisons analogues à celles qui ont guidé le Maréchal. Dans la solitude du rivage de la mer, en un lieu sauvage, on aperçoit son tombeau — d'ailleurs de mauvaise proportion — pareil à celui d'un saint.

vient d'Algérie; car les maçons du pays appellent *kouba* ces édifices carrés, couverts en coupole ou d'un toit pyramidal, dont ils font aussi, en les agrémentant, des pavillons de jardin. ...A moins qu'on ne veuille croire que le Maréchal choisit cette sorte de tombeau pour complaire aux Marocains. Mais il n'était pas un saint !... Quoi qu'il en soit, Lyautey fut l'auteur de son tombeau; il ne voulut pas, pour sa dernière demeure, d'un logis dont l'aspect eût été imposé à sa mémoire.

...Lyautey désirait que son tombeau fût *simple*; le mot revient trois fois dans sa lettre. Quand il insiste, en précisant que sa dernière demeure sera " un petit marabout carré aussi simple que possible ", on peut supposer qu'il en voyait le modèle dans l'une de ces blanches *kouba* rencontrées par monts et par vaux dans ses chemins du Maroc. Une de ces petites chambres du pauvre, aux murs nus aussi bien au dedans qu'au dehors, que l'on aperçoit à travers champs. Un de ces cubes blanchis, où dans l'étendue déserte des vastes campagnes, repose quelque solitaire de l'existence, vivant là encore à peu près seulet, parfois même à porte close, jusqu'au jour béni que pour son *mousssem* — sa fête — il voit accourir, d'année en année, la foule de ses clients — des milliers de pèlerins —

L'AVENTURE DU TOMBEAU

qui viennent camper autour de lui, à la belle étoile, dans la lumière de sa *baraca*.

Et voilà un point de vue de Lyautey — le choix de ce marabout *aussi simple que possible* — qu'on ne peut considérer sans se risquer à penser que l'homme qui avait un jour laissé croire qu'il lui plairait d'occuper de sa dépouille quelque pavillon bâti côte à côte du somptueux mausolée des sultans saadiens, songeait peut-être à présent, deux ans avant sa mort — à soixante-dix huit ans — à se rapprocher de l'exemple du grand solitaire qu'il avait jadis rencontré sur la route africaine — je veux parler du Père de Foucauld; jadis officier d'Afrique comme lui, et en ce temps grand amoureux de la vie, puis soudain converti à l'humilité.

...Mais il est encore plus probable que ce souci de la simplicité tînt seulement, chez un homme qui s'était toujours contenté dans l'intimité du cadre le plus simple, à la crainte qu'on ne lui fît, s'il ne prenait soin d'en écarter le danger, un marabout outrageusement mal décoré.

* * *

Je m'étais permis de dire au Maréchal que nous tenions à rester à l'écart des Bureaux pour le tra-

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

vail qu'il nous demandait, sachant par expérience que si l'on introduit l'étranger dans ces conseils sur les arts où chacun croit pouvoir dire son mot, puisque aussi bien il choisit ses cravates, on ne peut plus, d'ordinaire, aboutir à rien de bon ; et le Maréchal m'avait répondu qu'il était " de mon avis à cet égard ”.

* * *

M. de la Nézière tardait beaucoup à venir, presque un an, quand j'appris qu'il se trouvait à Rabat. Quelques jours après, je sus qu'il avait choisi l'emplacement désiré sur l'un des mamelons dont parlait le Maréchal ; mais que le pacha de Rabat, propriétaire de ce terrain, ne voulait pas le lui vendre ni le lui donner. Une répugnance, une obstination qui semblaient inexplicables.

Cette opposition irritait beaucoup les français que M. de la Nézière avait mis dans le secret de son voyage. On entendait dire : " Voyez comme ils sont (les indigènes), ce pacha qui doit tout au Maréchal !... ”

...Nous pensions que l'inhumation de Lyautey dans l'enceinte de Chella pourrait irriter les marocains, et maintenant l'attitude du pacha nous laissait entendre que les marocains ne voulaient

L'AVENTURE DU TOMBEAU

pas du tombeau de Lyautey, même aux environs de Chella. Ces hommes d'ordinaire si obéissants et souvent par intérêt si serviles !

A ce moment j'eus la visite de l'un des fils du pacha, pacha lui aussi dans une autre ville. Il venait me demander de faciliter à son père l'ouverture d'une porte à son usage dans le mur d'enceinte de la medina, qu'il fallait percer.

Je lui parlai du tombeau du Maréchal, et m'aventurai à lui dire sans aucune explication :

— “ Alors, monsieur votre père a craint de commettre un péché ? ”

Il me répondit d'une voix émue : “ Mais l'a-t-on bien compris, Monsieur, l'a-t-on bien compris ? ”

* * *

Nous avons entrepris, à la fin de 1933, le dégagement des ruines de la mosquée colossale que l'on connaît à Rabat sous le nom de son minaret appelé *Tour hassane*. Aujourd'hui ce monument se trouve enclavé dans deux quartiers de la ville neuve; mais on en a, heureusement, assez écarté les maisons voisines pour qu'en se tournant à l'est on puisse le voir monter sur le nu du ciel comme

un monstre de grandeur au milieu des champs qui couvrent sa vaste cour extérieure.

M. et M^{me} Dieulafoy ont, pendant la guerre de 1914, fouillé certaines parties de cette mosquée à dessein d'en déterminer le plan. Il restait à la déblayer, pour en découvrir la vaste étendue, et à la consolider.

Je dois dire incidemment que cette énorme besogne fut entièrement le fait, durant de longs mois — de vent, de pluie ou de canicule — de ma collaboratrice à Chella : M^{me} Hatidjeh Fouad. Cette Égyptienne, qui nous venait de Paris, a dépensé là un courage extraordinaire, que quelques amis et quelques voisins du chantier, témoins, chaque jour, de son mérite n'ont pas oublié. — Faible récompense d'une foi intrépide !

Au mois de mars de l'année suivante, nous avions déjà déblayé le quart de ces ruines, quand on vint me prévenir que des charretiers, arrivant on ne sait d'où, apportaient en grande hâte, tombereau sur tombereau, quantité de terre qu'ils amoncelaient près de la mosquée. Un européen surveillait ce travail. Le monceau bouchait déjà devant nous l'horizon lointain des collines de Salé, quand nous fîmes demander à ce surveillant pourquoi il accumulait tant de terre à cet endroit.

L'AVENTURE DU TOMBEAU

— Pour un monument.

— Un monument ! Et lequel ?

Il ne savait pas. Lui travaillait pour la ville.
Travaux publics.

(Je raconte cette histoire pour montrer par quel chemin a passé le tombeau du Maréchal.)

Je téléphonai, à la Résidence, à M. Sicot dont on a vu le nom dans la lettre de Lyautey.

...Oui, oui, on avait soumis à M. Ponsot le croquis du marabout; on lui avait parlé de l'emplacement de la Tour hassane, et le Résident n'avait pas dit : Non; il avait même dit : Oui; mais sans aller sur les lieux pour voir de ses yeux ce que valait cet emplacement.

L'endroit me semblait assez mal choisi.

Le tombeau de Lyautey s'y trouverait relégué, au bout d'un boulevard bâti de villas, sur un coin de terre venant au-dessus du port.

Si l'on regardait l'endroit d'en bas, des rives du fleuve, il apparaissait que le marabout viendrait comme un champignon à la crête du rideau rocheux qui abrite la troupe des entrepôts du commerce maritime recouverts de tôle. Si, de l'endroit même, on regardait au-dessous, on apercevait les toits de ces mêmes entrepôts, et l'appareil mécanique d'un quai réservé aux marchandises.

Était-ce bien là le site dont rêvait le Maréchal pour sa sépulture ? — lui qui eut en horreur, dans les paysages, tout ce qui est usine ou fabrique européennes ; lui qui, par exemple, avait vu comme une tache dans l'horizon de Salé certaine minoterie, pourtant bien inoffensive, qu'il eût voulu démolir.

De plus, dans ce coin de terre, le tombeau de Lyautey se trouverait si près des restes de la mosquée que ce voisinage pourrait quelque jour déplaire aux Marocains qui savent que ces grandes ruines marquent le sommet de l'histoire du pays.

Je signalai le quiproquo auquel on courait en plaçant le marabout à côté d'une mosquée, et l'inconvenance qu'il y aurait à livrer cet édicule à l'immensité d'un paysage sans grâce.

L'avertissement ne fut pas méconnu. On l'examina, on en jugea sur les lieux. Le Résident fit cesser les travaux.

M. de la Nézière quitta le Maroc. Je ne le vis point. A son retour à Paris allait-il avouer au Maréchal qu'il avait inutilement parcouru ces environs de Chella où le Maréchal voulait un jour reposer ? — Ponsot partait pour Paris ; j'eus un entretien avec lui sur la question. Je n'avais pas donné dix ans de ferveur à une œuvre qui comblait

les vœux de notre patron vieillissant, pour supporter qu'on prétende que j'étais pour quelque chose dans l'insuccès de son messenger.

Ponsot m'écouta avec ce sérieux plein d'honnêteté qu'il met à recueillir des confidences de cette nature, et me fit un signe d'approbation.

Comme, à présent, on parlait ouvertement de l'appréhension qu'éprouvaient les indigènes de voir le tombeau du Maréchal à Chella, je voulus connaître ce que le Résident en pensait. Il m'interrompit pour me dire d'une voix grondeuse :

— Les Marocains ne veulent pas du tombeau du Maréchal au Maroc !

Il ajouta pourtant : “ Cherchez un autre emplacement ”.

Je lui en désignai deux qui ne lui plurent guère.

Il me dit encore : “ Cherchez, cherchez...”

* * *

En revenant à la ville je rencontraï un des nôtres que je ne sais comment qualifier pour ne pas le désigner, n'ayant à parler de lui et de son état d'esprit que comme d'un cas d'espèce. Mettons, un fonctionnaire, un haut fonctionnaire.

...Quand le Maréchal présidait à l'ouverture des cours de l'Institut des Hautes Études marocaines qui fut une pépinière de docteurs, c'était plaisir

d'entendre de quel accent le patron traitait la question du rapprochement des français et des marocains — que, lui, pratiqua si bien; d'entendre de quelle façon poignante il demandait aux professeurs qui l'écoutaient de l'aider dans cette tâche, et quelle était la richesse de ses arguments à ce sujet.

Je racontai à celui auprès de qui la pente du chemin m'avait amené, mon entretien avec le Résident; et, de fil en aiguille, du tombeau du Maréchal à son emplacement, de cet emplacement aux ruines de la mosquée hassane — auxquelles nous étions attachés par le travail — je vins à lui dire, en parlant de ces ruines : “ Cette glorieuse mosquée ”. Ce mot le fit éclater : “ Pourquoi glorieuse ? me demanda-t-il avec colère, pourquoi glorieuse ? ils n'ont pas été foutus de l'achever ! ” En quoi l'impertinent se trompait : la mosquée fut à peu près achevée — jusqu'au décor. Si le minaret ne le fut pas, il serait injuste d'en faire grief aux maçons. Mais en lâchant son humeur ce fonctionnaire irritable ne pensait guère aux contemporains de Philippe-Auguste qui bâtirent ce colosse; il pensait aux jeunes marocains du moment, qu'il lui fallait gouverner et qui l'embêtaient.

Cette petite hargne incessante contre une jeunesse que sa connaissance de ce qui se dit et s'écrit d'inconsidéré sur le monde où elle vit, rend plus

L'AVENTURE DU TOMBEAU

sensible qu'un populaire ignorant au mépris de l'étranger, ce constant souci de rabaisser son orgueil, cette impatience à supporter les revendications qu'elle risque sous le regard soupçonneux de l'occupant, étaient le contraire des façons du Maréchal, qui, lui, mettait, vaille que vaille, ces jeunes gens et leur pays le plus haut possible et souvent plus haut qu'ils ne pouvaient tenir. Générosité, habileté politique. Peu d'hommes sont capables de jouer ce rôle.

* * *

Le plus plaisant exemple que Lyautey nous ait donné de son adresse à flatter l'amour-propre national de ses protégés, se voit dans ce qu'il fit, vers 1921, pour l'ennoblissement de Rabat.

La medina actuelle — ce que nous appelons la ville indigène — s'appelait autrefois *Salé-le-Neuf*, par opposition avec *Salé-le-Vieux*, bâti de l'autre côté du fleuve et d'où ses habitants sont venus. Mais la ville morte du xii^e siècle, sur les cendres de laquelle Lyautey a fondé le Rabat des Français, s'appelait au Moyen Age *Ribat el Fath* : ce qui signifie le *Camp de la Victoire*. On lit dans les guides touristiques du Maroc et dans des manuels à l'usage des écoles, que le fondateur de Ribat el Fath, Yacoub el Mansour, lui donna ce

nom pour commémorer la victoire d'Alarcos, remportée par son père sur les Chrétiens d'Espagne. Cette explication paraît inventée, car il n'est pas dans les mœurs des Musulmans de faire honneur d'une victoire à toute autre puissance qu'à celle de Dieu. Voici d'ailleurs ce que dit de Ribat el Fath un écrivain de l'époque, dont la modestie nous induit à croire que son témoignage est vrai. Abdul Wahid El Marrakechi rapporte que quand Yacoub el Mansour entreprit de faire une ville à l'embouchure de Bou Regreg, pour y rassembler les troupes qu'il envoyait combattre en Espagne, il eut à surmonter l'opposition des chefs de son parti — le parti des Almohades — qui eussent voulu qu'il bâtît cette ville aux environs du détroit, près de Ceuta. Pour les gagner à sa cause, il leur raconta que le madhi Ibn Toumert — l'apôtre auquel ces gens devaient le pouvoir — avait prédit qu'un jour les Almohades seraient battus et refoulés jusqu'à l'Océan; qu'il ne leur resterait qu'une seule ville, mais qu'après s'être réfugiés dans cette place ils en sortiraient vainqueurs pour conquérir le monde; que par conséquent il fallait commencer par bâtir cette ville. Il s'agirait donc dans l'appellation de Ribat el Fath d'une victoire *future* et non d'une victoire *passée*. Mais, en 1921, Lyautey croyait que le nom historique de Rabat

L'AVENTURE DU TOMBEAU

commémore la victoire d'Alarcos, et à ce moment il a consacré, au nez et à la barbe de la colonie, le souvenir de cette victoire des Mahométans sur les Chrétiens, en faisant ouvrir au-devant de l'une des belles portes de l'enceinte de Ribat el Fath un large chemin qu'il a appelé *l'Avenue de la Victoire*, et en faisant élever à l'entrée de ce chemin deux pylônes gravés de cette inscription :

RABAT
LA VICTORIEUSE
FONDÉE
PAR
LE GRAND SULTAN
YACOUB
EL MANSOUR
L'ALMOHADE
EN L'AN 593 DE L'HÉGIRE
ANNÉE GRÉGORIENNE 1198
Y RÈGNE
AUJOURD'HUI
LE SULTAN GLORIEUX ET MAGNANIME
MOULAY YOUSSEF
L'ALAOUITE
QUE DIEU PERPÉTUE SON EMPIRE
1921-1340
SOIS LE BIENVENU O VOYAGEUR

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

Les Almohades se sont éteints au XII^e siècle; ce qu'ils bâtirent de Ribat el Fath est tombé en ruines, l'herbe est venue sur ces ruines; quand les Français entrèrent à Rabat, en 1912, ce camp de guerriers n'était plus qu'une étendue de champs cultivés; il ne restait de l'ancienne ville que les pleurs de son enceinte et le minaret colossal de sa mosquée, témoin de la grandeur de l'époque. Les historiens nous disent que l'effondrement de Ribat el Fath commença le jour de la mort de son fondateur — qui avait été seul à soutenir sa fortune. Là où ce grand souverain a échoué, le Maréchal aura réussi. C'est lui qui a bâti Ribat el Fath. Il en résulte que l'orgueilleuse inscription qu'il fit graver à l'entrée du chemin de la Victoire commémore son succès. Aussi bien, quand on a porté son corps à Rabat, en 1935, c'est par cette voie triomphale qu'on l'a fait entrer dans sa capitale, et c'est au-devant de la belle porte de Ribat el Fath qu'on a dressé le catafalque d'où il écoutait monter son éloge.

Un humoriste de l'histoire dirait : Quel carambolage !

Y eut-il dans l'existence de ce beau joueur quelque événement où le destin ait aussi grandement renversé les rôles à son profit que dans cette conjoncture ?

L'AVENTURE DU TOMBEAU

* * *

Je parvins à m'expliquer sur ma prétention, avec mon irritable compagnon de route qui finit par reconnaître que j'avais raison. C'est lui qui nous suggéra de choisir, pour y bâtir le tombeau de Lyautey, le jardin de son ancienne Résidence. Ce que je me permis d'écrire au Ministre dans la suite.

* * *

Ponsot savait que les marocains ne voulaient pas du tombeau du Maréchal au Maroc. Ce fut l'un de ses soucis dans le règlement de sa politique. Il était parti pour Paris en me demandant de rechercher un nouvel emplacement pour le mausolée, mais il est probable qu'au même moment il songeait déjà à demander à Lyautey de renoncer au désir d'être inhumé à Rabat, puisqu'il le fit peu après.

Le vœu du patron déplaisait à beaucoup de politiques, et certains de ses amis — moins amoureux du Maroc que du moindre coin de France, déplo- raient qu'il voulût emporter l'autel de son souvenir loin de la mère patrie.

* * *

Des potentats du régime des bureaux, qui disposeraient de nous comme on fait d'un vain bétail, s'étonneront que j'ose lever le voile sur l'intimité du dîner que le Maréchal offrait à Ponsot, dans sa salle à manger de la rue Bonaparte, le soir où Ponsot l'entreprit pour obtenir son désistement. Mais cette petite scène n'est pas restée un tableau secret. Le directeur de l'Office marocain de la rue des Pyramides, qui assistait son Résident dans ce tête-à-tête, en a parlé à quelques personnes. Ponsot l'a racontée, et non sans un peu d'humour, à ses Directeurs généraux — qui n'en ont pas tous fait mystère. Elle est donc connue de droite et de gauche. Les versions des deux témoins étant identiques, c'est aux dires de Ponsot que j'emprunterai l'essentiel de son dialogue avec le Maréchal.

Le Résident général avouait son embarras à l'entretenir d'une question délicate.

— Allez-y ! fit le Maréchal.

Ceux qui l'ont connu croiront l'entendre parler.

Pour ne pas écrire ici des paroles qui ne seraient pas, mot pour mot, celles du diplomate aventurant sa requête, j'en ferai le résumé :

Ponsot fit entendre au Maréchal que les indi-

L'AVENTURE DU TOMBEAU

gènes s'inquiétaient qu'il voulût occuper de son tombeau la terre de leur pays...

— Alors ! on ne m'aime plus ? demanda le Maréchal.

— Si, Monsieur le Maréchal, on vous aime. On vous aime, mais...

(...Les temps étaient changés.)

— Eh bien ! n'en parlons plus ! dit le Maréchal. Ainsi finit la conversation.

Ponsot revint au Maroc. Il ne me fit pas appeler pour me dire d'abandonner les recherches dans lesquelles il m'avait engagé, et c'est par le bruit qui en courut de bouche en bouche que j'appris qu'il ne fallait plus s'occuper du tombeau du Maréchal au Maroc.

Le Maréchal vivait; c'était l'important !

Nous étions en avril. Nos rosiers de Chella, dont les racines descendent profondément dans le secret de la terre amoncelée par la pente du vallon contre le mur de l'enceinte, devenus de petits arbres, donnaient au printemps, comme autant de bouches s'offrant à l'amour, des milliers de roses.

* * *

C'est à Venise, en voyage, que j'appris la nouvelle de la mort du Maréchal. Le Maréchal mourut, on le sait, aux derniers jours de juillet de 1934. Avouerai-je que le coup que j'en reçus fut amorti par la douceur de cette charmante ville; sa grâce me protégea de l'ombre dont, au Maroc, la disparition de cet homme étincelant m'eût enveloppé.

* * *

Si l'on avait pu oublier le tombeau du Maréchal tandis qu'il vivait, on allait s'en souvenir le jour de sa mort; et dans l'émotion que la pompe de ce deuil soulevait de tous côtés, le vœu du patron pourrait s'accomplir.

* * *

Quelques semaines après, à Constantinople, je lus dans certain journal parisien un entrefilet où le chroniqueur faisait allusion à l'empêchement qu'avaient subi ceux qui voulaient bâtir le marabout de Lyautey près de la mosquée hassane. Était-on bien renseigné sur cet incident? J'écrivis de contre-

L'AVENTURE DU TOMBEAU

bande à M. de Saint-Quentin pour le lui conter. Et comme Ponsot m'avait demandé de chercher un nouvel emplacement pour le tombeau, je lui signalai celui du jardin où se trouve la maison d'où le Maréchal fonda le Maroc français.

Autrefois, du temps de Steeg, j'avais proposé le classement de cette maison comme monument historique. Le Gouvernement avait accueilli ma proposition, mais en retardant l'exécution du projet jusqu'au jour où l'administrateur de la ville qui occupait l'appartement de Lyautey, quitterait ce logement. Bien petite précaution ! car on eût pu procéder au classement tout de suite, sauf à n'ouvrir l'habitation au public qu'après le départ du fonctionnaire et l'éloignement de ses bureaux. Je proposai de recueillir dans la maison de Lyautey les meubles de Lyautey, en les remettant à leurs justes places. Un agent du Service des beaux-arts avait fait, quand le patron quitta cette résidence, le relevé de la façon dont ils étaient disposés (1).

L'endroit est cerné de routes qui le séparent des villas voisines, au cœur même de Rabat; en élevant le tombeau de Lyautey dans ce jardin, on

(1) *Le général Noguès, aujourd'hui Résident au Maroc, a fait classer la Maison de Lyautey (1937).*

ramenait le patron au lieu où il avait passé, vraisemblablement, le temps le plus brûlant de sa vie.

* * *

A Constantinople, je rencontrai le comte Ostrogue dans sa belle maison au bord du Bosphore. Nous parlâmes du tombeau du Maréchal. Jean Ostrogue, grand admirateur de Lyautey, est un volcan d'enthousiasme. Son œil, sous le verre du monocle, s'allume des lueurs d'un astre lorsqu'une idée de grandeur vient lui traverser l'esprit. C'est aussi le plus beau donneur de saluts qui soit au monde. Il a élevé la noblesse du salut à sa dernière perfection. Quand il servait au Maroc, comme sous-officier, le boulevard s'ébahissait du rayonnement de son salut militaire.

Je lui dis ce que je savais de l'histoire du tombeau. — “ Le tombeau du Maréchal, fit-il en levant la tête pour m'en indiquer la place : au sommet de l'Atlas ! ”

Je ne rapporte cette rencontre que pour montrer à quel point un homme du monde comme Jean Ostrogue se sentait redevable envers Lyautey d'avoir tenu dans le siècle son rôle de grand seigneur de l'esprit et des belles manières. Tous ceux que peut encore émouvoir une certaine façon de

L'AVENTURE DU TOMBEAU

penser allégrement avec dignité et de lâcher son humeur sans humilier personne, se sentent les obligés du Maréchal qui n'aura certainement rien fait de mieux dans sa vie que d'être ce qu'il était, — nonobstant, parfois, l'incohérence de sa fantaisie.

* * *

Je fus rendre visite à M. Kammerer, notre ambassadeur. C'était le jour que le peuple turc fête l'anniversaire de sa victoire de Doumloupinar — où il a conquis son indépendance. On voyait défiler ses braves soldats, moulés dans la discipline d'un régiment allemand.

...De son ambassade du Second Empire M. Kammerer suivait l'aventure du tombeau du Maréchal.

— On finira bien par l'élever au Maroc, me dit-il. Eh ! pourquoi pas ? Si Lyautey était mort à Rabat on l'eût bien enseveli à Rabat...

Cet argument est celui d'un diplomate habitué à jouer avec les couleurs. — Qui s'étonnerait qu'on ensevelît un homme — quel que soit cet homme — au lieu où il est tombé, quel que soit ce lieu ? Mais qu'on le ramène mort, au delà des mers, au lieu d'où il est parti, est un acte dont l'intention peut surprendre, lorsque ce voyage se fait au rebours du chemin de la patrie.

* * *

En revenant au Maroc, je m'arrêtai à Paris. — On sait qu'à Nancy les funérailles de Lyautey furent grandioses.

— Où en était Henri Ponsot ?

Il se demandait si en lui disant : " N'en parlons plus " le Maréchal avait voulu renoncer à son funèbre retour au foyer de la colonie ou seulement finir la conversation. Mais d'autre part il craignait toujours qu'en apportant le corps du Maréchal à Rabat on ne provoquât quelque agitation chez les indigènes qui croiraient voir en cela un prélude à l'annexion.

Cependant la famille de Lyautey entendait accomplir le vœu de Lyautey.

Son neveu, Pierre Lyautey, partait pour le Maroc. Il vint me voir. Je lui parlai de l'erreur qu'on eût commise en élevant le tombeau près de la mosquée hassane.

* * *

Le jour même de mon arrivée à Rabat, Ponsot me fit appeler pour me demander où se trouvait

L'AVENTURE DU TOMBEAU

le *relevé* de l'arrangement des meubles de Lyautey dans sa maison de l'ancienne Résidence.

J'en augurai qu'on allait *classer* la maison et bâtir le tombeau du Maréchal à côté, dans le jardin.

Quelque temps après nous revîmes Pierre Lyautey. L'affaire qui l'avait attiré au Maroc était réglée. Il avait examiné l'emplacement voisin des ruines de la mosquée, et le trouvait détestable. Celui du jardin de l'ancienne Résidence aurait convenu; mais pour bâtir le tombeau dans ce jardin, il eût fallu déloger le chef des services municipaux et tout l'équipage de son administration. Les loger ailleurs. Faire des dépenses. Les gros fonctionnaires que Ponsot avait consultés à ce sujet ne sont pas portés aux frais de l'enthousiasme. Finalement, on avait choisi l'emplacement du tombeau dans la ville neuve, près de la Maison de France, au carrefour de deux tranquilles chemins.

* * *

...Au mois de janvier, je reçus l'architecte qui venait au Bureau des beaux-arts nous soumettre le plan d'exécution du tombeau.

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

Le Maréchal avait demandé le dessin de son marabout à l'un de ses anciens agents du Maroc, il avait chargé cet artiste peintre du soin d'élever le monument, et ce mandataire avait pris comme architecte au Maroc un de ses amis... La construction allait donc se faire dans des conditions qui, vaille que vaille, correspondraient au désir de son auteur. Il n'y avait pas à discuter des qualités ou des défauts du *projet*.

* * *

Avant de quitter le pays, au mois de septembre, je voulus voir le tombeau du Maréchal qui n'était pas encore achevé.

Du bout de la route qui monte à la Résidence, en contre-bas des bosquets de ses jardins, on aperçoit, à l'angle d'un croisement, le carré du marabout dressé sur la hauteur du talus. Mais il faut aller plus loin, en contournant l'édifice, pour pouvoir accéder de plain-pied à la terrasse que l'on a faite au-devant.

Le temps était, ce jour-là, plus frais qu'il n'est d'ordinaire à Rabat le dernier mois de l'été; une molle humidité avivait la verdure des jeunes euca-

L'AVENTURE DU TOMBEAU

lyptus plantés dans ce coin du parc de la Maison de France.

On travaillait au tombeau; ce coin de parc avait l'attrait d'un chantier.

Des terrassiers creusaient la tranchée d'un mur de clôture. Un jardinier mettait des iris en bordure d'une allée. Sur le toit du mausolée, des maçons, penchés au haut d'une échelle, ajustaient au cordeau les premières tuiles. A l'intérieur, un jeune homme, effacé par la pénombre, gravait l'inscription qu'on lit de l'entrée.

Le tombeau ouvre au midi. Je m'approchai de l'entrée. La place où Lyautey gît dans son caveau, repose au-dessous d'une coupole de pierre venant comme un dais soutenu par des colonnes de marbre. Les murs de la chambre sont revêtus de carreaux calcaires de couleur jaunâtre.

...Le jeune artisan gravait l'inscription. Ce n'était plus l'épithaphe brève et touchante qu'on se redisait de bouche en bouche du vivant du Maréchal, mais quelque chose comme son commentaire. Il faut supposer que Lyautey a remanié l'original. Le tombeau d'un politique, que vient battre à sa base le flot des événements, ne s'élève pas avec la même sérénité que celui d'un poète comme Mistral.

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

Voici le texte de cette inscription :

ICI

REPOSE

LOUIS-HUBERT-GONZALVE LYAUTEY

QUI FUT

LE PREMIER RÉSIDENT DE FRANCE

AU MAROC

(1912-1925)

DÉCÉDÉ

DANS LA RELIGION CATHOLIQUE DONT IL REÇUT
EN PLEINE FOI LES DERNIERS SACREMENTS.
PROFONDÉMENT RESPECTUEUX DES TRADITIONS
ANCESTRALES ET DE LA RELIGION MUSULMANE
GARDÉE ET PRATIQUÉE PAR LES HABITANTS
DU MOGHREB AUPRÈS DESQUELS
IL A VOULU REPOSER EN CETTE TERRE
QU'IL A TANT AIMÉE.
DIEU AIT SON AME DANS LA PAIX ÉTERNELLE.

...Nous nous éloignâmes pour mieux juger de
l'effet de la construction dans le paysage.

La porte, en plein cintre, s'ouvre dans l'enca-
drement d'un avant-corps surmonté d'une corniche
en pierre sculptée.

Que dire de ce monument, à ne regarder que sa

structure ? — On n'y voit, entre le cube de maçonnerie et son toit pyramidal et sa porte ronde, aucune heureuse proportion. Ni grandeur ni humilité. Un monument banal. Le mot de " simple petit marabout " dont s'est servi le défunt contient plus de poésie.

Cette construction, que le Maréchal entrevoyait en lui-même plus d'un an avant sa mort, satisfait-elle à son vœu ? En l'examinant, je me sentais loin du jour où nous en cherchions, incertains, l'emplacement, au dedans et au dehors de l'enceinte de Chella.

Mais tel que le voilà fait, ce tombeau eût-il déçu Lyautey ? On en douterait. Lyautey n'était pas de ces malheureux qui ne peuvent contempler sans ennui une œuvre d'art qu'autant qu'elle se confond par ses justes proportions avec l'ordre de l'Univers qui l'environne et la baigne ; au point qu'alors on la dit divine, parce qu'elle se mêle, sans y faire tache, à l'œuvre divine. Lyautey était un homme d'action ; ce qui lui importait le plus dans son marabout, c'était sa présence, c'était l'influence que son souvenir pourrait exercer, de là, sur la suite de son œuvre.

* * *

Nous étions en octobre. Le navire emportait la dépouille du Maréchal au Maroc. Magnifique retour, aux battements du cœur d'un vaisseau de guerre, de celui que j'avais vu partir, dix ans avant, sur un bateau marchand, dans la tristesse d'un après-midi grisâtre.

Pouvait-on s'imaginer que Lyautey n'était plus qu'un corps glacé dans sa bière? — Pour ceux qui connaissaient le patron, la rapidité, l'ardeur du navire courant sur la mer, participaient de l'allant qu'ils avaient aimé chez l'homme qu'il emportait. Pour ceux qui le revoyaient en songeant au temps où il faisait deux fois par an ce voyage, Lyautey revenait au Maroc, debout, l'esprit agité de cent projets, et distribuant autour de soi les lueurs de son regard.

Telle était, à ce moment, à Paris, mon impression — ou mon hallucination — soutenue par le spectacle de l'entrain avec lequel quelques-uns de ses amis s'étaient embarqués pour l'accompagner à Rabat.

* * *

Pendant que le Maréchal gagnait le Maroc, où personne n'ignorait que son tombeau se trouve à

la Résidence au rebours du chemin et de la vue de Chella, les journaux de France donnaient des photographies de l'enceinte du ribat pour montrer l'endroit où on allait l'inhumer (1). — Ce pauvre Chella ! refuge des misérables.

Pourquoi cette erreur ? Calcul et supercherie ou bluff de correspondants de presse qui préfèrent offrir au public la saveur d'un mensonge qu'une fade vérité ?

Quelle qu'ait été la raison de cette publicité, il n'en reste pas moins vrai, qu'à ce moment on croyait tellement en France que le Maréchal reposerait à Chella, qu'il était possible de glisser dans les journaux de Paris des images de Chella, comme un document capable d'intéresser les français qui voulaient connaître cet étrange emplacement.

Ce qu'on en croyait, tenait aux propos du Maréchal. Ce qu'il avait dit — le précis ou l'imprécis, — de son désir d'être enterré à Chella — ou “ tout auprès de Chella ” — s'était répandu aussi bien chez ceux qui connaissent le Maroc et qui ont visité ce site qu'à l'oreille de ceux qui l'ignorent.

(1) *L'image du marabout parut dans l'Illustration avec les dessins de l'architecte et la lettre que le Maréchal avait remise à M. de la Nézière.*

Était-ce au dedans, était-ce au dehors du sanctuaire, auprès de l'enceinte ou dans son voisinage ? — Pour autant de gens la question importait peu : c'était à Chella; et beaucoup de ceux qui savent ce qu'est Chella croyaient bonnement que le Maréchal allait reposer parmi des saints et des princes musulmans du Moyen Age. Au demeurant, qu'on le veuille ou non, Lyautey s'était fait l'auteur de cette légende; et la légende plaisait. Le désir du Maréchal semblait un effet de son amour du pays, de son affection pour les marocains. Il les avait tant aimés ! Il en était tant aimé ! — à ce qu'on disait — que l'on comprenait qu'il voulût dormir son dernier sommeil dans ce coin à eux, d'ailleurs poétique. Une telle inclination venant d'un autre chrétien que lui, eût paru blâmable et la plupart des français l'eussent regardée comme une trahison, mais venant de lui elle paraissait naturelle et belle.

Quel quiproquo !

Il faut du doigté pour débrouiller l'écheveau de ces charmantes erreurs. J'essaierai d'en éclaircir la confusion.

Comme tout grand cœur, Lyautey aimait d'être aimé. Aussi, savait-il provoquer l'amitié. Il sut plaire aux marocains. Le commerce qu'il entre-

L'AVENTURE DU TOMBEAU

tint avec eux fut celui d'un habile enthousiasme ; combinaison nécessaire aux ambitieux qui veulent mener à bien les affaires de ce monde. Il aimait les marocains pour les attirer à lui, et de lui à son pays. Il les regardait d'abord comme des soldats français ; puis, comme un peuple noble. Cet héritier naturel des belles manières de l'ancienne France se sentait à l'aise parmi ces retardataires parés de leur politesse. Il le leur disait. Et les marocains lui rendaient sa gentillesse et sa grandeur d'âme avec une courtoisie qui fit son enchantement. C'est peu de dire qu'il prenait plaisir à se croire aimé de ses protégés, — il se caressait de cette pensée. Dans ces conditions, ses adulateurs pouvaient l'amener à croire que les musulmans l'aimaient comme l'un des leurs. C'est ce qu'ont risqué certains de ses familiers, d'ailleurs dans une bonne intention. Dès lors Lyautey pouvait en venir à perdre de vue qu'il occupait le pays. S'il ne l'a pas fait, d'autres l'ont fait pour lui. Le Maréchal est mort en chrétien, et l'on peut considérer que l'endroit où il repose est un coin de terre chrétienne ; mais ceux qui s'égarèrent dans les méandres de sa fantaisie, ont cru, outrepassant sa pensée, qu'il aimait assez les musulmans du Maroc pour désirer reposer près d'eux à Chella, comme ils ont cru que les marocains l'aimaient assez pour

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

l'accueillir dans ce refuge de la piété musulmane. Le quiproquo durerait encore pour beaucoup d'entre eux, à l'heure où, à quelques pas de la Maison de France, son tombeau s'ouvrirait à son arrivée.

Si le Maréchal croyait que les marocains l'aimaient comme un frère, il est revenu de cette erreur le jour où Ponsot vint lui dire qu'ils ne voulaient pas de son tombeau au Maroc. On sait qu'à ce coup le Maréchal demanda :

“ Alors ! on ne m'aime plus ? ”

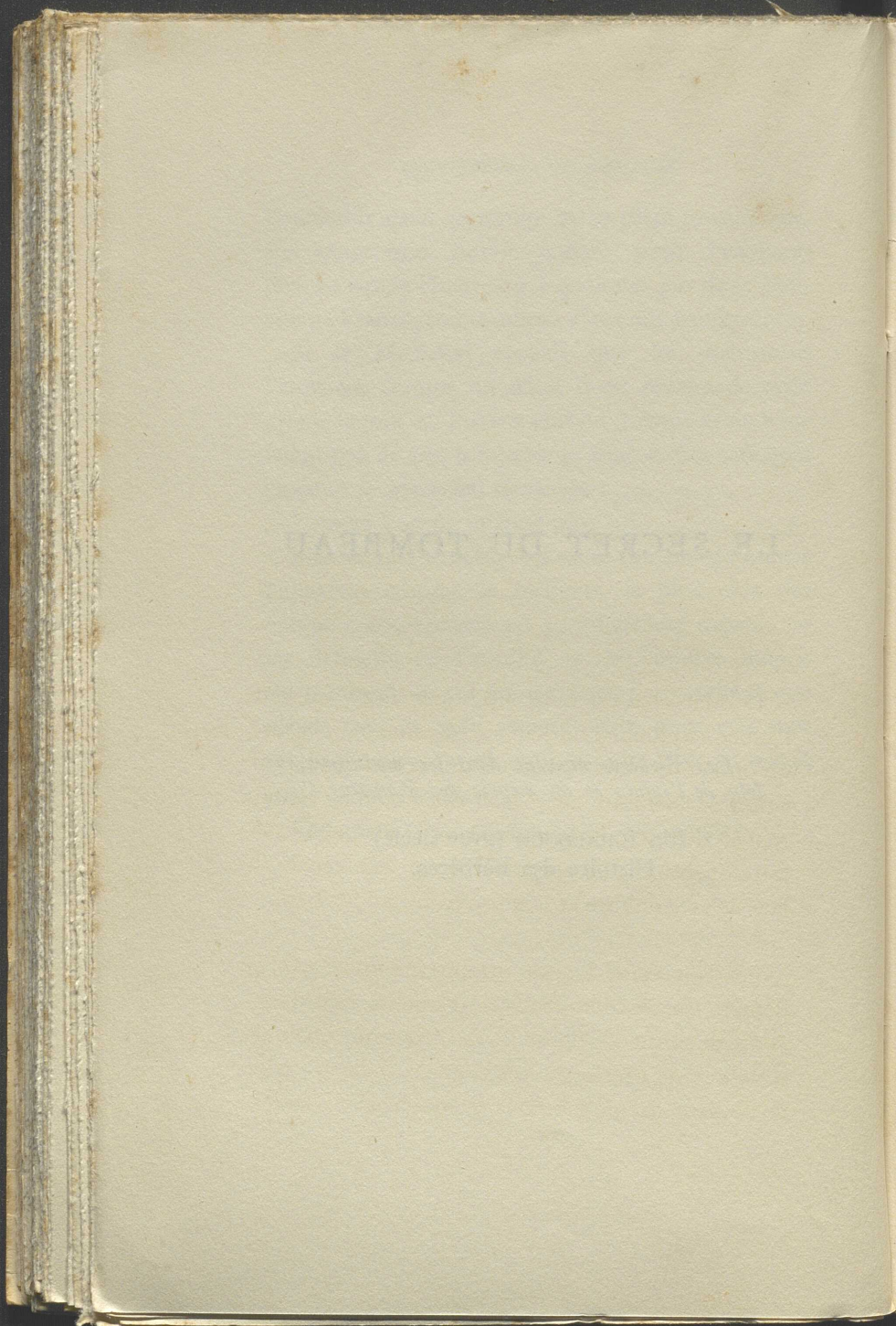
Mais si, on l'aimait ! — Les musulmans du Maroc l'aimaient comme le meilleur, le plus chic des conquérants, comme un gentilhomme capable de les défendre de l'avidité et de l'injuste mépris du commun de ses compatriotes ; — sachant que c'était tout ce qu'il pouvait faire pour eux sans trahir son pays, et ce qu'il pouvait faire de mieux pour le bien servir.

Qui oserait leur en demander davantage ?

LE SECRET DU TOMBEAU

*“ Les Berbères vivaient dans les montagnes,
loin de l'injure et du mépris des Romains. ”*

Ibn KHALDOUN (XIV^e siècle)
Histoire des Berbères.



Le Maréchal est mort à Thorey le 27 juillet de l'année 1934, et ce fut l'année suivante, en octobre, qu'on l'ensevelit à Rabat. Ce qui restait de lui pour agiter sa mémoire au regard des hommes a donc reposé durant quinze mois dans la chapelle funéraire de Nancy, en attendant qu'on eût décidé du lieu de sa sépulture et que son tombeau fût bâti.

Pendant cette longue attente, remplie par un démêlé qui se déroulait — d'ailleurs sans beaucoup de bruit — au seuil de l'éternité, quelques écrivains de presse de *gauche* et de *droite* — ceux-ci voulant qu'on inhumât le Maréchal au Maroc,

les autres hostiles à ce projet — ont tenté d'intéresser le public à leur différend. René Seguy, en particulier, qui eût aimé que le vœu du Maréchal fût comblé, a donné sur ce sujet une dizaine d'articles à des feuilles de Paris. J'ai gardé la page qu'il publia dans le journal intitulé " 1934 ", à un moment (mais il l'ignorait) où l'on avait déjà résolu de bâtir le marabout près de la Maison de France. Seguy a suffisamment connu Lyautey pour pouvoir nous parler du secret de son tombeau, — dont Lyautey ne nous a rien dit — en homme qui n'ignorait pas entièrement le mécanisme moral et l'intelligence politique du défunt. Dans son article de " 1934 ", il recherche les raisons qui ont pu déterminer le maréchal à vouloir reposer dans la terre marocaine, et discute de l'emplacement du tombeau. Il ne lui paraît pas douteux que le Maréchal " ait connu les problèmes que posait son inhumation au Maroc "; il admire dans sa décision un " mélange de réflexion et d'audace " où " joua son sens de l'action et de l'histoire ", " son instinct ", sa " divination ". Dans le choix du lieu de sa sépulture, il le voit " travailler à sa légende, soucieux de l'accueil que lui fera la postérité ", comme un homme qui estimait " que le destin ne lui avait pas fait de son vivant une part à sa taille "; — et il imagine les

délibérations du Maréchal en tête à tête avec l'outre-tombe.

On me pardonnera d'abrégé la citation : " L'idée d'habiter la nécropole des Invalides lui fut toujours en horreur — dit-il. La colline de Sion ? Barrès l'occupait... La chapelle ronde de sa chère maison ducale lui eût beaucoup plu, mais il ne pouvait y songer... Thorey et son petit cimetière ? Il y étoufferait... Il songea un moment qu'on le couchât auprès de sa sœur qu'il avait tendrement aimée...; puis (1), l'idée lui vint de confier sa dépouille au Maroc... C'est là qu'il avait régné... il irait y parachéver son œuvre... il y serait un signe, un drapeau, un symbole. " Et Seguy de conclure : " Il y a dans cette élection de sépulture un sentiment et une intention. Le sentiment est manifeste, Lyautey a aimé le Maroc..., son geste est une marque d'attachement à ce pays... " Puis, voici comment Seguy définit l'intention : " Le maréchal Lyautey n'était pas homme à répudier la tradition occidentale, en particulier le catholicisme, il est mort pieusement. Mais il se sentait assez grand pour appartenir à plusieurs communions; la destinée l'ayant mis au service de la France et de l'Islam il a pensé

(1) On a vu dans l'une des lettres que je publie que cette idée lui vint avant la mort de sa sœur.

que sa tombe pourrait être le lieu d'alliance de deux religions, de deux patries... Voilà son idée suprême ”.

Sentiment et intention. L'un, certain et pur, l'autre incertaine et vague.

Si l'on ne considère que le sentiment — l'amour du pays —, cet amour de Lyautey palpitant sur sa tombe serait à lui seul capable de faire un miracle. Lyautey avait passé 33 ans hors de France ; au Tonkin, à Madagascar, en Algérie, au Maroc. Oserais-je dire que ce grand Français n'était plus français comme le sont ceux des nôtres qui n'ont pas quitté la terre natale ? L'était-il un peu plus ou un peu moins que ces sédentaires ? On sait qu'il fut très sensible au charme des peuples de l'Orient. Il avait éparpillé quelque peu son cœur sur sa route. Non pas comme le fit un Loti, qui, lui, a tant aimé de créatures mortelles sur ses chemins, mais en dilettante des civilisations de peuples bien policés, d'une courtoisie qui s'apparentait à sa noblesse native. Il aimait donc sa Lorraine d'un cœur moins aveugle au reste du monde que s'il n'avait jamais contemplé que son seul visage. Il aimait fort son pays, mais son cœur s'était ouvert aussi à d'autres pays, et surtout à celui où il s'était senti caressé par le succès et l'adulation, où il avait reçu tant d'hommages d'un

peuple dont l'élégance, d'essence chevaleresque, lui allait comme un gant — alors que la bassesse de certains des nôtres lui causait du dégoût.

Revenu dans son pays, le Maréchal y vivait de l'amour de sa Lorraine et de l'amour du Maroc. Deux tendres attachements. L'un, datant de sa jeunesse et sans doute attristé de beaucoup de deuils; l'autre, des douze dernières années de sa vie coloniale et chaque jour rajeuni par le souffle des louanges. Il les réunit longtemps dans une même pensée, mais en 1933 — à quatre-vingts ans — il comprit qu'il lui fallait élire la place qui lui serait la plus douce — la plus douce ou la moins froide — dans le ténébreux royaume des morts. Si on l'enterrait en Lorraine, ses amis marocains qui venaient chaque année le voir à Thorey, ne viendraient pas à Thorey pour voir son tombeau. Ce serait l'oubli. L'oubli ! — lui qui tenait tant à l'amour ! Si on l'enterrait au Maroc, il y serait entouré de la garde de son œuvre et chaque français passant à Rabat monterait le saluer. Il y régnerait de près sur la mémoire de tous. Lyautey finit alors par se donner entièrement au Maroc. Mais on peut penser qu'avant cette date il se ressaisit souvent et crut bien des fois que c'était en France qu'il reposerait. A l'époque — en 1933 — où nous cherchions à Chella le site de

son tombeau, je rencontrai le général Catroux, commandant le district de Marrakech, et lui parlai de la lettre dans laquelle le Maréchal nous disait : " Ce cher Chella, c'est tout auprès que je désire avoir ma dernière demeure ". Le général Catroux se mit à sourire; puis, prenant sur ma crédulité un air amical d'homme renseigné, il me raconta que trois mois avant, étant en Lorraine chez le Maréchal, il avait fait avec lui une promenade, au cours de laquelle, arrivé devant je ne sais plus quel endroit qu'il me nomma (sans doute le cimetière de Thorey) le Maréchal lui avait dit : " C'est ici qu'on m'entertera ", ou une parole analogue. Jusqu'à quel point le Maréchal se livrait-il à cet ami, de passage à Thorey ? Il se peut que ce jour-là, déçu des nouvelles que son hôte lui donnait d'un pays qui n'était plus tout à fait le sien, Lyautey ait renoncé au Maroc. — Autre exemple de ces tergiversations du cœur : il n'avait pas encore perdu sa sœur bien-aimée quand il m'écrivait, le 24 juillet 1932, qu'il voulait dormir son dernier sommeil auprès de Chella; pourtant Seguy nous apprend qu'à la mort de cette sœur, il eût voulu qu'on l'inhumât auprès d'elle. Ceux qui l'ont connu ne mettront pas en doute ces fluctuations.

Faut-il penser que le calcul politique, l'ambition, l'intention dont parle Seguy, aient accompagné le

vœu qui l'emportait vers la terre marocaine ? Peut-être en fut-il ainsi après les révélations que lui fit Ponsot, mais avant cela ce fut vraisemblablement la seule tendresse qui le guida dans les délibérations de son souvenir. Ayant à choisir entre deux morceaux de terre celui où il lui plaisait le plus de se voir enseveli, Lyautey le choisit au pays de ses joies les plus douces. Le Maroc n'avait été pour lui qu'une amante; malgré le lien légitime qui l'attachait à Thorey il voulut dormir son dernier sommeil près de cette amante; et finalement, après avoir désiré qu'on l'inhumât à Chella ou près de Chella, comme auparavant il avait rêvé de l'être près des sultans saadiens (1) il désigna, pour qu'on y creusât sa tombe, l'une des collines voisines de Chella qu'il apercevait jadis des fenêtres de sa chambre. C'est dans ce site sauvage que Lyautey regardait, de Thorey, son marabout.

(1) M. Christian Funck-Brentano m'écrit : " Je me souviens que lorsque je suis venu à Marrakech pour la première fois, en décembre 1922 ou en janvier 1923, étant aux Tombeaux saadiens avec le Maréchal, celui-ci a dit devant moi : " C'est là que l'on m'entertera ". Il montrait un coin de la cour, à l'air libre, en dehors du mausolée. " En dehors du mausolée, mais dans l'enceinte du sanctuaire.

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

Voici la lettre qu'il m'écrivit le 22 mai 1933.
Elle porte la trace de cet attendrissement final pour
la terre bien-aimée.

“ MON CHER BORÉLY,

AVEC QUEL INTÉRÊT JE REÇOIS CE QUE VOUS
M'ENVOYEZ SI OBLIGEAMMENT — SUR TINMEL —
SUR DELACROIX ET CES NOTES SUR MON CHER RABAT.

LES ANNÉES DEVRAIENT ATTÉNUER MES SOUVENIRS
MAROCAINS TANDIS QUE, AU CONTRAIRE, DEPUIS
HUIT ANS QUE J'AI DU QUITTER CE CHER PAYS, JE
M'EN SENS CHAQUE JOUR PLUS RAPPROCHÉ — C'EST
LA PRÈS DE CHELLA QUE JE COMPTE DORMIR MON
DERNIER SOMMEIL.

JE SUIS AVEC VOUS EN TOUTE GRATITUDE ET
AFFECTION.

LYAUTEY. ”

* * *

Et maintenant, que penser — d'après ce qu'en
dit Seguy — de l'ambition qu'aurait eue le Maré-
chal en venant occuper de son tombeau un point
de la terre marocaine; et que présumer du succès
d'un aussi vaste dessein ?

Quand le Maréchal n'aurait mis que du sentiment dans le choix de sa sépulture, il fallait prévoir que les marocains y verraient une intention. Aussi, dès qu'ils apprirent qu'il voulait qu'on l'inhumât au Maroc, leur premier mouvement fût-il celui de la crainte. Je ne parle pas de ceux qui vivent tellement soumis aux besoins de l'existence, qu'ils peuvent subir sans beaucoup de peine un maître étranger, mais des marocains qui suivent les événements du monde. Il n'est pas niable que ceux-ci se sont opposés à l'inhumation du Maréchal à Rabat. On en trouverait, dit-on, d'abondantes preuves dans les bureaux de la Résidence. Faut-il croire — ainsi qu'on l'a prétendu — que des politiques français du groupe qui collabore à la revue *Moghreb* auraient provoqué cette opposition ? Ces socialistes l'auront secondée, mais l'opposition est venue des indigènes. Lorsque Ponsot nous disait : " Les Marocains ne veulent pas du tombeau du Maréchal au Maroc ", il fallait penser, à moins de douter de la bonne foi de son entourage, qu'il était bien averti. On sait d'ailleurs que le pacha de Rabat refusa de vendre la terre où l'envoyé de Lyautey voulait bâtir le marabout.

Serait-il juste de voir dans cette attitude un signe d'hostilité contre Lyautey ?

— Non, sauf peut-être, du fait de quelques étu-

dians ou fils de famille trop bien renseignés sur certaines nécessités de sa politique. En tout pays, les étudiants marchent à l'avant-garde de l'honneur national, et dans les pays soumis aux européens ils se font aider des socialistes plus prompts que les défenseurs de la bourgeoisie à servir la cause des faibles. Non, aucune hostilité contre Lyautey; les marocains l'avaient toujours en estime. Seguy publie une lettre de l'un d'eux, "vieillard très sage et très docte", dit-il, qui lui répondait à propos du tombeau du Maréchal : "Tout le monde ici sera heureux de l'avoir, car sa mémoire est respectée de tous." Ce sage n'eût pas dit autre chose en écrivant à un journaliste français, même s'il ne l'avait pas pensé, mais on peut croire qu'il dit vrai. Oui, les indigènes respectaient le Maréchal; j'en ai recueilli maintes menues preuves dans le monde des petites gens où je vécus à Rabat. Quand le Maréchal quitta le Maroc, Zohra, la femme de mon domestique, Zohra me dit : "Nous avons perdu notre père." Sans doute les musulmans usent-ils du mot de père plus largement que nous n'en usons aujourd'hui en France pour désigner la bonté ou la bienveillance de qui que ce soit, mais en vérité, Zohra regrettait son Lyautey. Un jour, elle m'avoua que les dames marocaines ne restaient pas insensibles — à l'abri du

voile — au regard du Maréchal. Il avait dans les yeux, disait-elle, certaine lueur que l'on appelle en arabe d'un nom que je voudrais pouvoir citer. Une poétesse avait fait une chanson sur le Maréchal, qui se chantait, entre femmes, dans les maisons de la medina. Coupable faiblesse de ces douces créatures pour le conquérant ! — mais la gentille Zohra chérissait surtout Lyautey à cause de l'amitié qu'il portait aux musulmans, et pour sa bonté bien connue du peuple.

Un soir que je conversais avec un vieillard, ancien caïd aux armées, accroupi auprès de mon domestique sur le tapis de ma chambre, son regard vint à monter, à la lueur des chandelles, vers une photographie de Lyautey à cheval que j'avais accrochée au mur. Il regarda le cheval, et dit que c'était une belle bête d'une espèce qu'il nomma. Sur quoi mon domestique lui demanda en riant : " Tu as regardé le cheval, mais as-tu regardé l'homme qui est assis dessus ? " Le vieux caïd se leva, reconnut le Maréchal, et fit en le regardant le salut militaire à la française.

Ceci encore : J'avais voulu, mais en vain, intéresser certain personnage du Protectorat à la confrérie des maîtres-maçons et j'en disais mes regrets à l'un de ces hommes, devenu mon ami; alors, lui, me raconta — pour faire compa-

raison — qu'une fois, Lyautey ayant remarqué dans je ne sais quel chantier le beau travail de l'un de ses compagnons, demanda le nom de cet artisan, le fit appeler, et pour le féliciter écrivit quelques mots à son honneur sur une feuille que l'autre afficha au-dessus de son ouvrage.

J'ai dit le mouvement d'allégresse du Glaoui, touché par l'élégance du geste avec lequel Lyautey l'avait reçu au seuil de sa Résidence; il faudrait que Vatin-Pérignon racontât comment on entendit le patron chanter les louanges des caïds de Marrakech — seigneurs de l'Atlas — qu'il avait réunis à la Bahia :

“ Je vous aime !... Vous êtes mes frères !... Je vous aime, parce que vous êtes nobles !... Vous êtes nobles comme moi ! ”

Ces grandes professions de foi — dont Lyautey se faisait une sorte d'amusement supérieur — chatouillaient agréablement l'orgueil de ses hôtes féodaux; tandis que les fonctionnaires de son entourage qui les entendaient, ne savaient au juste s'il fallait en sourire ou les admirer.

Ce n'était pas l'homme que les marocains repoussaient en repoussant son tombeau. Les marocains agréaient le Maréchal. Ils n'en faisaient certes pas un dieu ni l'un des leurs, mais ils ressentaient de l'étonnement et, partant, quelque

sympathie pour un militaire qui occupait si galamment leur pays.

S'ils n'avaient vu que de l'amour dans son désir d'être inhumé au Maroc, ils l'eussent accueilli d'emblée, avec ferveur. Ce fut l'intention dont parle Seguy qui les inquiéta, et d'autant plus vivement que le Maréchal ne la faisait pas connaître, et que la façon secrète dont on s'y prenait pour élever son marabout n'était pas de nature à les rassurer. Ils crurent apercevoir un signe annonciateur de l'annexion du Maroc dans cette élection de sépulture; ils y virent aussi ce qu'on pourrait appeler le pavé de l'ours.

Mettons que Lyautey ait vraiment voulu que son tombeau servît au rapprochement des français et des musulmans; mettons que Seguy ait bien traduit sa pensée; et supposons que le Maréchal se fut servi des paroles dont se sert Seguy pour la dire aux marocains. Il est vraisemblable que les marocains lui eussent répondu : " Vous espérez que votre tombeau sera le *lieu d'alliance entre votre religion et la nôtre ; entre votre patrie et la nôtre ;* vous voulez que votre mémoire, tangible à Rabat dans ce sépulcre, travaille au rapprochement que vous avez entrepris quand vous commandiez chez nous; mais lorsque vous serez couché dans notre terre, pourrez-vous empêcher

qu'un jour l'avarice des hommes ne fausse le sens de votre intention? — Vous avez favorisé la fortune de ceux de qui vous disiez qu' " on ne fait pas une colonie avec des pucelles "; ce sont ces hommes violents et avides qui s'empareront de votre mémoire pour en faire leur drapeau, car les braves gens qui pourraient nous défendre en se prévalant de votre pensée n'ont pas l'habitude de s'exposer aux coups du vulgaire. "

Vers 1921, le Maréchal souhaita la fondation d'un journal marocain de l'importance de la *Dépêche Algérienne*, dont il eût choisi l'équipe pour propager sa doctrine en élevant l'esprit des populations. Malheureusement les potentats du monde des affaires qui entendent disposer du pouvoir de la presse, éventèrent le projet et le firent échouer. Lyautey avait naturellement horreur des journalistes marrons; en 1923, il en fit expulser deux, et le jour de leur départ on l'entendit regretter que sa magnanimité l'eût trop longtemps empêché d'user de cette rigueur; or, en 1934, quand quelques personnes commençaient à parler de son tombeau, ce fut l'un de ces malheureux qu'il avait en dégoût, qui, le premier parmi ses confrères, s'empara de son souvenir

comme d'un bien personnel, pour demander qu'on l'inhume à Rabat.

Il serait injuste de dire que la crainte qu'ont montrée les marocains quand il fut question de l'inhumation du Maréchal à Rabat, ait été simulée. Aussi Ponsot eût-il pu, je pense, les en préserver, en associant des notables de la medina à quelques français pour délibérer, au grand jour, du désir de l'exilé et de l'emplacement de son marabout. J'aime à croire qu'aujourd'hui ces gens sont heureux d'avoir au pays un homme qui a noblement pratiqué ce "*respect de la dignité humaine*" qu'enseignait le groupe de "*l'Action Morale*" auquel, à trente-sept ans, il s'était affilié. Il pourra peut-être, à ce titre, leur venir en aide, avant qu'avec l'âge que prennent les morts il ne soit tombé dans l'inertie du souvenir historique qui ne touche plus que l'imagination des poètes. Mais faut-il escompter que sa mémoire puisse servir au rapprochement des français et des musulmans du Maroc, c'est-à-dire à leur estime réciproque ? Ce qu'il n'a pu faire, ce qu'il n'a pu qu'ébaucher de son vivant, pourra-t-il le faire après sa mort ? Son tombeau aura-t-il cette vertu ? On conçoit qu'une pareille effusion jaillisse soudain, sous la pression d'un événement

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

tragique, dans le souci de l'intérêt commun; mais à défaut de ce concours de fortune, peut-on espérer que l'enseignement de Lyautey, venant d'outre-tombe, suffise à fonder l'alliance des colons et des indigènes — soit, à cette heure, de deux cent mille européens et de quatre à cinq millions de marocains des villes et des campagnes? Cet assentiment ne paraît possible que dans un accord profond de tous les français, sur l'intention de Lyautey, sur la valeur de cette intention, bref sur le secret de son tombeau. Or sur ce point les divergences abondent. J'en choisirai un exemple récent qui date du voyage de Mussolini en Libye au mois de mars de 1937. — Il n'est pas un français du Nord de l'Afrique, en rapport avec les indigènes de cette contrée (du Maroc à l'Égypte), qui ne sache que la cruauté qu'à tort ou à raison on impute aux italiens dans la conquête de la Libye, et la dureté pseudo-romaine qu'ils auraient mise à soumettre les va-nu-pieds de ce pays à leur domination superbe, sont en horreur aux musulmans du monde entier. Ces gens font comparaison (1) de la façon dont les italiens mèneraient la guerre —

(1) *Il ne faudrait pas s'abuser sur le profit que nous pouvons tirer de ces comparaisons — qui s'émoussent et s'effacent vite.*

LE SECRET DU TOMBEAU

en décimant la race des défenseurs pour pouvoir attirer plus aisément à soi le peuple des orphelins — avec la façon dont on a mené la guerre, au Maroc, sous Lyautey. Cependant, il est arrivé qu'à l'issue du voyage de Mussolini en Libye, un propagandiste français, le général Somon, chef de la délégation des officiers de réserve anciens combattants, est venu offrir au maréchal Balbo une médaille à l'effigie de Lyautey, à l'effet — disent les communiqués de presse — “ de féliciter le maréchal Balbo de l'œuvre de civilisation qu'il a accomplie en Afrique dans l'esprit des deux nations latines ”.

Je vais sur son tombeau consulter mon époux,

soupire Andromaque. Le général Somon aurait-il consulté le maréchal Lyautey sur sa tombe, pour savoir s'il pouvait se permettre d'offrir son effigie à Balbo, au scandale, légitime ou non, de nos musulmans d'Afrique ? — Cela dit sans préjudice des mérites de Balbo et de la grandeur de son œuvre.

Et pendant que cet officier de réserve s'en allait à Tripoli apporter l'image de Lyautey au maréchal italien, d'autres propagandistes français publiaient dans divers journaux d'Afrique, sous le titre “ *Autre méthode* ” — par opposition à celle des italiens — une lettre que Lyautey écrivit à un officier sous ses

ordres, quand il commandait à Madagascar, pour le blâmer d'un acte de répression stupide.

La mémoire de Lyautey est donc tirée à hue et à dia par les français de droite et de gauche pour les besoins de leur cause.

S'il est vrai que la méthode coloniale de Lyautey soit périmée, s'il est vrai — comme on l'écrit en Italie — que pour soumettre les peuples retardataires au pouvoir des européens il ne suffit plus de leur "*montrer la force*", qu'il faut, au contraire, s'en servir sans ménagement contre eux, et si c'est par le fer et par le feu qu'on doit les amener à jouir des avantages du progrès industriel de la vie présente, que les français abandonnent la méthode de Lyautey, mais que les français ne se prévalent pas de la méthode italienne pour en faire honneur à Lyautey, car notre patron était d'humeur libertaire et n'eût pas aimé qu'on le comparât à personne.

Autre erreur. — Des journalistes parisiens qui apparemment n'avaient jamais vu Lyautey à l'œuvre au Maroc, tandis qu'ils avaient suivi le Duce dans son voyage en Libye, ont assimilé l'attitude que le Duce a prise devant les musulmans de ce pays à celle que Lyautey eut devant les marocains. — Un pareil rapprochement est au demeurant absurde en raison de la grandeur inégale des deux personnages :

Mussolini tient sur le théâtre des événements du monde un rôle beaucoup plus grand que celui qu'a tenu le Maréchal. — Mais quand les deux personnages seraient de même grandeur, la comparaison ne serait pas juste. — La posture que le dictateur italien a prise devant les indigènes de Tripoli eût amusé l'intelligence critique du Maréchal. Le Maréchal savait que, nonobstant leur pauvreté et leur ignorance du monde moderne, les musulmans demeurent très fins d'esprit jusque dans la misère et l'opprobre, et savent sourire, en eux-mêmes, du ridicule de certains gestes outrés. L'attitude théâtrale est à l'opposé de leurs manières, dont la modestie respire une vraie grandeur. Le Maréchal aurait-il conquis la moitié du monde, qu'il ne se fût pas présenté aux marocains précédé de deux licteurs habillés de pourpre. Il ne s'est jamais proposé pour le *défenseur de l'Islam*, comme l'a fait Mussolini — imitant en cela Guillaume II. Il n'eût pas pris au sérieux " *l'épée de l'Islam* " que les gens de Fès lui eussent offerte — si l'on peut appeler cela offrir (1). Le

(1) *Il ne serait pourtant pas impossible que des musulmans aient vu dans l'élévation prodigieuse de Mussolini un effet de la volonté divine, et que, donnant donnant, — car le Duce sait donner — ils aient songé à se donner à lui, de préférence à un autre maître.*

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

Maréchal n'avait rien de pompeux dans le port et la démarche. Il ne regardait pas devant soi l'innocence de l'espace d'un œil menaçant et ne débitait pas ses paroles d'une bouche méprisante. Ce fut un gentilhomme fort simple, trop délicat, trop pénétré de véritable honneur, pour vouloir jouer un autre personnage que celui qu'il tenait de sa naissance et de sa foi chrétienne.

* * *

...Que faut-il savoir du Maréchal pour que les Français puissent se mettre d'accord sur sa mémoire et pratiquer en commun son enseignement en vue du rapprochement qu'il a souhaité ?

Dans l'article de presse que j'ai cité, Seguy nous donne le texte de l'inscription que le Maréchal composa pour son tombeau huit ou dix ans avant sa mort, si ce n'est davantage :

“ Ici repose, Hubert-Gonzalve Lyautey, né et mort en Chrétien, qui a voulu reposer parmi ses frères musulmans. ”

...Parmi ses frères musulmans ! L'inscription que l'on a gravée dans son marabout est beaucoup moins vive que ce simple aveu. Mais voici une autre version que nous pourrions appeler la première épitaphe inédite de Lyautey. Je la tiens de

l'un de ses jeunes amis, Christian Funck-Brentano, qui m'écrit : " L'épithaphe du Maréchal, telle qu'on se la redisait était, me semble-t-il, celle-ci : " *Ici repose, Hubert-Gonzalve Lyautey, né et mort Catholique, qui aima les Musulmans comme ses frères.*"

Je connaissais aussi ce texte par oui-dire. Rapprochons-le de l'exclamation que le Maréchal jeta à Ponsot lorsque celui-ci vint le dissuader de se faire inhumer au Maroc :

" Alors ! on ne m'aime plus ? "

et nous pourrions deviner quelle fut sa peine à ce moment-là, et nous aurons la raison de l'embarras de sa seconde épithaphe.

Le Maréchal aurait aimé les musulmans du Maroc comme ses frères. S'il n'eût tenu qu'à lui cet aveu serait gravé sur sa tombe. C'était l'aveu d'un chrétien véritable. Ce sentiment qu'il abandonna à notre méditation, nous dit que c'est en chrétien, autant qu'en artiste amoureux des grâces médiévales dont le Maroc porte encore l'empreinte, qu'il s'est gardé d'abuser dans la guerre des moyens de la force brutale. Aussi, quand le chef du Gouvernement fasciste qualifie de " moyenâgeuses " les doléances que des spiritualistes anglais ont fait entendre en apprenant qu'au lendemain d'un attentat dans lequel il faut bien voir l'effet d'une juste haine, les italiens auraient massacré quelques

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

centaines d'éthiopiens sans défense, sa riposte court effleurer la mémoire de Lyautey qui guerroya au Maroc sans massacrer personne.

Quand il pensait en chrétien, Lyautey ressentait un sentiment d'amour fraternel pour les marocains... — On l'eût sans doute ignoré s'il ne l'eût dit dans sa première épitaphe; mais ce qu'on n'ignorait pas, ce que nous savions par tout ce qu'il a dit et fait au Maroc, c'est qu'il s'efforça de les défendre du mépris inconsidéré des chrétiens.

Pour comprendre un indigène, il faudrait se dépouiller quelque peu de son amour national et du sentiment du droit du plus fort, qui est en Orient celui des européens. Comprendre, c'est sacrifier de soi à l'existence d'autrui. Aussi la plupart des européens ne veulent-ils pas comprendre les indigènes puisqu'il leur faudrait le faire à ce prix. Lyautey, lui, le voulut. Ceux qui prétendent que nos protégés n'ont qu'à obéir et qu'à se laisser guider, juger et condamner, au gré de nos lois, comme des êtres d'un ordre inférieur au nôtre, se mettent au-dessus de lui.

Mais, comprendre, c'est aimer; il n'est pas possible d'acquérir la connaissance sans le secours de l'amour. — Que peut-on apprendre de la vie

des hommes à force d'étude et d'observation ? — Presque rien. C'est à la lueur de la sympathie qu'il répandait sur le monde, que Lyautey comprit les hommes des pays qu'il administra. Il fut surtout un esprit sensible. Ce que contient son tombeau d'intention généreuse est du même homme de foi qui, à trente-six ans, promu capitaine, écrivit " *Le rôle social de l'officier* ". Lyautey comprenait les indigènes; de là le souci qu'il eut de leur amour-propre, sachant que cette attention profiterait à la France. Voici une lettre (1) du Père de Foucauld, bonne pour nous renseigner, encore qu'incidemment, sur l'intérêt que Lyautey portait aux marocains. C'était en 1913, au mois d'août, à une année de distance de la longue guerre qui allait, en le libérant du pouvoir des commis, l'aider à construire le Maroc. C'est grâce à l'indépendance qu'on lui laissa pendant cette guerre que Lyautey a pu faire le Maroc. En 1913, il se sentait continuellement en butte aux tracasseries des gens de petit esprit que nourrissent les bureaux. Il en souffrait, il en était excédé, il s'en plaignait; et le

(1) Découverte par M. Riche sous la paperasse des archives du Protectorat; publiée, en 1936, dans la revue *Aguedal* que dirigent à Rabat MM. Bosco et Christian Funck-Brentano.

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

Père de Foucauld, qui fut en quelque sorte un français de sa trempe, lui écrivait de Barbirey en Côte-d'Or, pour l'exhorter à patience :

Jésus
Caritas

“ Mon Général,

“ Avec quelle ardeur je désire que, par dévouement au bien public, vous restiez longtemps, très longtemps à la tête du Maroc, malgré les chicanes qu'on vous fait, les entraves dont on vous lie, les difficultés qu'on vous crée ! Je le désire pour la France, pour sa sûreté, son honneur, sa grandeur. Je le désire pour le peuple marocain, son progrès moral, intellectuel, matériel. Je le désire pour toute notre Afrique du Nord

Jésus

dont les Marocains prendront vite la tête et sur laquelle ils auront une influence décisive. Je comprends vos moments de tristesse à la pensée du bien que vous feriez si la France remplissait son devoir envers vous, et que vous ne pouvez faire parce qu'elle ne le remplit pas. Mais personne n'en ferait autant que vous en faites. Qui plus que vous, veut le bien public ? Qui mieux que vous est capable de le procurer ? Puisque nul ne le veut ni ne le peut mieux que vous, il faut rester

LE SECRET DU TOMBEAU

“ Vous savez que de tout mon cœur je vous suis affectionné et respectueusement dévoué dans le cœur de Jésus.

f. Ch. DE FOUCAULD. ”

Pour le Père de Foucauld, comme pour le Maréchal, la France était avant tout une somme de noblesse et de grandeur. Lorsqu'il songeait au Maroc, il y voyait les français et le “ peuple marocain ” presque sur un même plan; et dans son amour du bien public il eût voulu les associer à quelque grande œuvre commune. Le Père de Foucauld savait qu'il est impossible de nouer une alliance entre deux parties quand l'une méprise l'autre qui, par contre, la déteste; il savait que le mépris des européens pour l'indigène et, partant, la rancune qui lui répond, est un fait universel dans nos colonies; il savait aussi qu'il ne peut pas en être autrement puisqu'en ce monde la vanité et l'envie sont indispensables au commun des hommes pour respirer; mais il pensait qu'au Maroc le Maréchal saurait tempérer cette dissension et enseigner aux colons le moyen de se rendre supportables autrement que par la force. Aussi il le suppliait de rester à la tête du Maroc.

Le mépris que l'européen éprouve pour l'indigène — et si ce n'est pas toujours mépris qu'il

faut dire, disons la disposition d'esprit qu'a l'européen de considérer l'indigène comme un inférieur — tient à bien des voix qui lui parlent à l'oreille. En particulier, à son sentiment de la supériorité naturelle de sa race sur celle de l'indigène, et à l'éloquence des comparaisons qu'il fait entre l'éclat de son industrie et la pauvreté des moyens de l'indigène, en retard sur lui, en cela, de plus d'un siècle.

Le sentiment qu'il doit à sa race le meilleur de son mérite est inné chez l'européen, mais il s'en est fait une idée, et sur cette idée il a construit un système. Idée qu'on enseigne, qui a ses doctrines. Un enseignement qui nous met au premier rang dans la prédestination des peuples à gouverner le monde, n'est pas de refus pour la poursuite immédiate de notre intérêt; mais est-il très favorable à notre alliance avec des peuples soumis? On ne prétend pas que les auteurs de cette doctrine soient dans l'erreur, on prétend que le problème des races n'est pas de ceux dans lesquels un homme de bien voudrait se donner raison. D'autant qu'un enseignement qui traite des différentes familles humaines comme si c'étaient des espèces animales semble assez suspect. Ce qui nous distingue le plus des bêtes, c'est le caractère de notre destin. La vie séculaire des

animaux paraît immuable, celle des hommes ne l'est pas. L'homme évolue de jour en jour. Si ses passions demeurent les mêmes, l'exposant aux mêmes coups, ses connaissances s'accroissent; il améliore les conditions de son existence et change incessamment d'usages, d'habitudes et de mœurs. Mais le malheureux ignore le but de ces changements, il ne connaît pas la raison de son destin. Il lui faut suffire à sa subsistance, il lui faut s'efforcer de gagner, par ses vertus, sa paix dans la vie future, sur laquelle il ne sait rien, et il lui faut travailler, en s'appliquant à bien faire ou tout au moins à faire de son mieux, au progrès du genre humain — sur la fin duquel il n'est pas mieux renseigné que sur sa vie future. Alors, comment, dans sa servitude — à moins de vouloir s'arroger la place de l'esprit mystérieux auquel on le voit soumis — pourrait-il juger de la valeur respective et variable des races qui, dans l'obscurité des temps historiques et la nuit profonde des temps antérieurs, ont contribué — celle-là pour une part, celle-ci pour une autre — à son évolution; et préjuger de l'avenir de celles qui nous paraissent incapables d'invention ?

Le postulat de la supériorité des races européennes sur celles de l'Orient a pour corollaire la prééminence du génie de l'Occident sur celui de l'Orient. Les peuples d'Europe auraient

plus d'esprit, d'esprit constructif, voire de raison, que les peuples d'Orient (1). L'ardeur que quelques auteurs mettent à le soutenir prouve que la chose ne paraissait pas, pour qui scrute le passé, aussi claire que le jour.

Nous avons fait valoir l'héritage, qu'étant du côté où le soleil se couche nous avions reçu du bord où cet astre se lève : allons-nous médire, à présent, de nos auteurs ? Certains se prévalent, comme de l'autorité d'un concept mathématique, des qualités de l'esprit latin. Mais d'où le monde latin avait-il reçu tant de qualités d'esprit ? La mer Méditerranée n'est pas une mer exclusivement latine pour ceux qui la regardent autrement que des yeux de leur convoitise. La Méditerranée est un climat. Le voyageur qui en fait le tour, s'aperçoit, en quelque point qu'il s'y trouve, qu'il se trouve toujours au même endroit. La Grèce antique et celle des Turcs étaient à demi orientales, et les charmantes *corè* du Musée de l'Acropole, qui gisaient abandonnées dans les restes souterrains du premier Erechteion, sont apparemment des filles de Sem. — Moréas, dont

(1) *Quelle distance entre ces querelles et le magnifique enseignement humain d'un Bossuet dans son Discours sur l'histoire universelle.*

les poèmes respirent la douceur de l'Orient, a dit que la distinction entre les classiques et les romantiques (des compartiments) n'est qu'une bêtise. Il semble qu'il ait grandement raison puisque c'est sa *perfection*, et sa seule perfection, qui élève un ouvrage — quelles qu'en soient l'origine, l'époque ou la manière — au rang des classiques. Dans le même ordre d'idées, on peut présumer que la discrimination étroite et jalouse que font certains écrivains au profit de l'Occident est, en profondeur, une autre bêtise. Notre époque excelle dans la mécanique, aussi dans la fabrication des systèmes. Celui qui ne considère pas les choses d'une raison violente, découvre que d'un bout à l'autre de la Méditerranée, l'âme, l'esprit et le sang de l'Orient se mêlent à la vie de l'Occident aussi délicatement que les couleurs de la nacre au cou de la colombe.

J'ignore ce que pensait Lyautey de la question des races et de celle dans laquelle on oppose l'Occident à l'Orient. S'il avait eu à les traiter pour sa politique, il en eût assurément rabattu l'outrecuidance. Il avait horreur des cuistres. Esprit libre comme l'air, Lyautey estimait que la vie est trop subtile pour qu'il soit possible d'en saisir le moindre échantillon avec des pincettes sans se rendre ridicule.

* * *

Quand le Maréchal entra dans le Maroc — comme il serait entré dans une vieille maison pleine de beaux tableaux d'un autre âge — il vit un pays où la structure des villes s'accordait avec l'aspect des campagnes et le costume des habitants avec le visage des habitations. Tout y semblait fait d'une seule et même main, l'œuvre de l'homme et celle de la nature; encore que l'œuvre de l'homme — murailles et monuments — tombât, en beaucoup d'endroits, en poussière. Harmonieuse unité, agréable image d'un monde accompli ! C'en était assez pour que Lyautey s'éprit passionnément du Maroc et rêvât de le conserver tel quel, dans sa netteté, ainsi qu'un chef-d'œuvre. — Rêve chimérique ! Ingrate besogne ! — S'y est-il depuis assez employé !

Ce n'était pas tout. Si l'on regardait les gens du pays, on s'apercevait qu'une civilisation plus que séculaire demeurait encore intacte au Maroc. L'Antiquité et le Moyen Age y duraient encore. On y voyait un peuple courtois, des femmes voilées, des hommes aux paroles contenues, vêtus de robes décentes, qui s'en allaient à pas lents, modestement et les yeux baissés. On y voyait une grâce

entre ces hommes, un art dans la façon de se saluer, de baiser la main, de baiser l'épaule, d'accueillir un hôte, et, du plus riche au plus pauvre, mille délicates manières qu'on ne voyait plus chez nous.

Le spectacle quasi historique de cet âge ailleurs révolu fit les délices du Maréchal qui chérissait le passé, et de même qu'il s'était promis de sauvegarder l'aspect du pays des déprédations que peut y commettre l'étranger, de même il se promit de défendre l'honneur de ses habitants des atteintes du mépris auquel s'abandonne l'étranger emporté par le sentiment de sa force et de son mérite. L'attitude de Lyautey à l'égard des indigènes, durant les treize années de son gouvernement du Maroc, fut une longue défense de la dignité de ces hommes d'autrefois.

Lyautey ne fut pas le seul à goûter le charme de ce vieux monde islamique confit dans la grâce de sa piété. Tout ce qui passait alors d'honnêtes gens au Maroc s'éprit des belles manières des hommes de ce pays. Pas un seul d'entre eux n'eût voulu troquer sa façon de vivre contre celle de ces marocains, mais tous remarquaient que ces marocains, ignorants et rustiques, avaient la finesse, la simplicité, la douceur dans le geste et le maintien, que nous admirons, sur d'autres figures, dans les

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

tableaux de Giotto ou de Fra Angelico (1). L'étonnement que cause une telle découverte provoquait en eux le besoin de discourir sur la civilisation. Ils dissertaient éperdument sur le sens qu'il faut donner à ce mot. Civilisation ! — Nous avons la nôtre. Ces hommes avaient la leur. Laquelle valait mieux ? Question délicate, où l'esprit s'embrouille et se perd. Il faudrait savoir où nous mène notre sort pour en bien juger, et nous l'ignorons. Dans l'évolution de la destinée humaine ces médiévaux étaient des retardataires, mais bien qu'arriérés sur le chemin de ce monde, l'état de leur condition paraissait, *en soi*, plus policé que le nôtre. Le nôtre semblait *en soi*, en ce moment, moins parfait.

Le genre humain se libère, de son propre effort, de la dureté de ses origines. L'histoire de ce progrès est réconfortante quand on la compare à l'histoire politique. Les peuples qui travaillent au progrès ont plus de mérite que les peuples nonchalants qui prolongent le passé. De ce point de vue, nous avons donc quelque droit à considérer les mahométans, du regard du maître à l'endroit de ses élèves. Malheureusement notre évolution

(1) *Je ne risque pas cette comparaison en profondeur, mais pour la fleur des attitudes d'une élite de gens pieux.*

LE SECRET DU TOMBEAU

ne s'accomplit pas sans déchirement. Nous avons sacrifié aux nécessités du temps un bel ordre ancien. En avons-nous un nouveau ? Pas encore ; ce chef-d'œuvre est à construire. Oserions-nous, à cette heure, offrir notre exemple comme un modèle de mesure et de discipline aux Orientaux ? — Alors il serait injuste de les offenser de notre dédain.

L'inclination des artistes et de quelques bonnes âmes pour le peuple marocain, n'allait pas sans irriter les malins qui le regardent d'un œil policier, et prétendent le connaître mieux que ceux qui l'aiment, parce qu'ils voient mieux ses défauts que ses qualités. Ceux-ci nous disaient que si l'on vient à gratter le joli vernis de grâce médiévale dont ce peuple se décore, on découvre quantité de vices ! Qui en douterait ? Qui aurait la candeur de croire que ces hommes vivent à l'abri du mal ; et qu'étant pour nous de belles images, ils seraient encore, entre eux, sages comme des images ? Sans doute, à présent, leurs belles manières ne sont plus que des épreuves, tirées, depuis quelques siècles, d'excellents clichés, mais est-il possible que la grâce qui les pare ne soit qu'un vernis ? La grâce des êtres n'est vraiment touchante que quand elle émane d'un sincère amour du bien. Connaître le bien, l'aimer, en priser

la valeur, est une chose; le faire en est une autre. Il est certain que ces hommes ne font pas souvent le bien, cependant tous le connaissent, du fait même de leur foi.

Nonobstant les vices et les défauts de ces marocains, nonobstant leurs rapines de tribu à tribu, la cruauté de leurs sultans, les prévarications de leurs caïds et de leurs cadis, le commerce qu'ils faisaient des esclaves, l'insécurité dont souffrait le voyageur, enfin tout ce que nous nous flattons — et à juste titre — d'avoir corrigé, l'étranger parcourant le pays y découvrait dans les formes et les façons de la vie un je ne sais quoi qui faisait son enchantement. Il y avait dans ce pays des hommes vraiment pieux, des enfants pleins de respect pour leurs parents, des jeunes gens qui vénéraient les vieillards, des artisans habiles soumis à la discipline morale des corporations. Aussi, dans ce pays, une ville était une ville, une maison une maison, un intérieur un intérieur, une famille une famille, un maître un maître, un serviteur un serviteur, un hôte un hôte. Et si l'étranger comparait cet ensemble harmonieux d'êtres et de choses, simples et tranquilles, à l'agitation du monde moderne, la vie des européens semblait le domaine de l'incohérence.

Au Maroc, nonobstant l'incurie d'un gouverne-

ment affaibli par la misère, le pays offrait le spectacle apaisant de l'ordre (1). Un ordre latent que menait la force du sentiment religieux imbibant les mœurs des populations.

C'en était peut-être assez pour que l'indigène pût attendre quelque estime des nouveaux venus. Mais au Maroc, comme ailleurs, le commun mépris du fort pour le faible, du savant pour l'ignorant et du riche pour le pauvre, allait l'emporter sur tout autre sentiment dans la somme des rapports du colon avec l'indigène.

Ce qui sépare les musulmans des chrétiens, dans nos possessions, ce n'est pas le souvenir de l'invasion. Ce n'est pas, non plus, l'envie des larges profits que s'octroie le conquérant dans l'Occupation. Ce qui les sépare, c'est la rancœur née des blessures de leur amour-propre.

(1) Une admirable unité d'effet dans la similitude des constructions et des vêtements, la parfaite égalité des coutumes, la belle tenue des quartiers commerçants où nul n'eût osé apposer au devant de sa boutique ce qu'on appelle une enseigne, où chaque boutique était de même grandeur que toutes les autres afin d'éviter une concurrence qui eût été jugée déloyale, la parfaite qualité des produits qu'assurait le contrôle impérial du prévôt des marchands, etc...

Un peuple aussi policé que le peuple marocain, qui a fait, durant plusieurs siècles, assez charmante figure dans l'empire de la foi mahométane, eût-il pu rester insensible au sentiment hautain que l'étranger répandait sur lui avec la conquête ?

Ce n'est pas ici le lieu de traiter de ce mépris et d'en donner d'abondantes preuves. Ce sentiment est si *nécessaire* aux coloniaux que presque tous l'expriment à leur insu. Comment sauraient-ils, d'ailleurs, s'en garder et en craindre les effets, lorsque à l'ordinaire ils ne se montrent pas beaucoup plus bienveillants entre eux qu'à l'égard des indigènes ! Mais envers les indigènes le mépris de l'occupant est systématique. L'occupant pourrait-il prétendre que la colonisation est un acte légitime, s'il ne pensait pas que les indigènes lui sont inférieurs par destination ?

Aussi, pour traiter de la question, faut-il considérer le mépris colonial comme un phénomène à part.

Le mépris dans les paroles, en particulier de maître à serviteur (une façon d'ordonner, de réprimander qui ne serait pas de mise en Europe envers des gens de service) est souvent blessant. Que dire de celui que des publicistes abandonnent à l'encre d'imprimerie ! La plupart d'entre eux ne se privent guère de parler de l'indigène avec une liberté qui

laisserait à penser que les indigènes ne lisent pas nos journaux, ou qu'on peut ouvertement les humilier. Des gens de l'enseignement ont produit certains ouvrages dans lesquels les mœurs des musulmans sont étudiées avec la méthode qu'un naturaliste mettrait à dépeindre une espèce animale. On se sert aujourd'hui d'un mot dérisoire pour définir l'esprit de nos protégés : "*leur mentalité*". Le mot *indigène* est d'ailleurs devenu colonial et rend à l'oreille un son sans noblesse.

Nous en usions autrement, au delà des mers, avant la conquête. Jadis, le ton des ouvrages dans lesquels le voyageur parlait des Orientaux était celui du plaisir ou de la curiosité. Faut-il supposer qu'en changeant de ton nous avons voulu trouver une excuse à la violence de nos entreprises, et qu'en rabaissant la valeur des peuples soumis à nos appétits nous avons voulu nous donner des droits à les "civiliser" ?

Ce que de bons écrivains ont pu raconter d'aimable sur l'Orient — l'œuvre de Loti — ne suffit pas à mettre en balance tout ce qu'a publié, sur place, le monde des cuistres, plus soucieux d'étaler ses petites connaissances que de l'honneur de notre pays. De même, la sympathie que certains de nôtres témoignent aux indigènes dans chacune de nos colonies, ne suffit pas à compenser le dédain

que répand sur eux la multitude des autres. Les indigènes ont pour se défendre de ces humiliations le bon sens et le secours de la foi, et se contentent le plus souvent de sourire de nos jugements grossiers. Ils ne sont pas tous également atteints par l'affront. Beaucoup d'entre eux ont d'ailleurs intérêt à le supporter; le besoin vient en aide aux misérables, heureux de gagner leur pain en se mettant au service d'un maître étranger; l'ignorance protège les paysans, sourds à notre langue; la richesse, ceux qui peuvent s'assurer, avec des dépenses, le respect que le vulgaire rend à la fortune. Ceux qui se sentent le plus fréquemment touchés, sont les employés, les petits fonctionnaires vivant à nos côtés. Mais ceux qui souffrent le plus des écarts de notre pensée, sont les jeunes gens, avides d'apprendre et de s'élever au niveau de nos connaissances, nourris de nos livres et pour qui notre ambition n'a plus de secret. On peut affirmer que l'instruction qui les rapproche de nous, approfondit la rancune qui les en écarte.

Lyautey savait cela. Il a vu le mal que propage le mépris dans nos colonies; il s'est efforcé d'y remédier. On n'ignore pas que c'est grâce à lui que le vilain mot de *bicot* — venu d'Algérie — n'est pas devenu d'usage au Maroc. Le Maréchal détestait l'Algérie — l'esprit de l'Algérie; il a

fait ce qu'il a pu pour protéger le Maroc de cette influence.

On n'eût pas impunément offensé les marocains au su du patron. J'en donnerai cet exemple : Le domestique d'un européen de Rabat, avait, en défendant, selon la rigueur de sa coutume, l'accès de la maison de son maître, tué d'un coup de fusil un français trop galant, cafetier de son métier, qui voulait pénétrer de nuit dans cette maison. Ce domestique était de ces marocains qu'on appelle *chleuh* : les habitants des montagnes. A l'audience criminelle, le magistrat du ministère public s'écria en parlant de lui :

“ Ce misérable petit chleuh ! ”

L'apostrophe contenait du mépris pour un beau peuple guerrier, dans lequel l'avocat de la République, emporté par le désir de montrer son éloquence, n'avait vu que de vagues paysans d'une essence inférieure à celle du cafetier que cet homme avait tué. On rapporta l'injure au Maréchal. Le Maréchal en fut tellement ému qu'il voulait chasser ce Procureur, le rendre à la France... Bien des mois après, quand l'incident semblait oublié, je rencontrai ce magistrat à la Résidence, au cours d'une réception. Je causais avec lui, quand Lyautey vint à passer près de nous. Le magistrat s'inclina, et

comme il n'était ni sot ni timide, eut quelques mots habiles pour s'excuser encore de sa faute.

— “ C'est bien ! C'est bien ! fit le Maréchal, mais à l'avenir soignez-moi bien mes chleuh ! ”

Ses chleuh !

C'est dans ce généreux esprit que Lyautey fonda au Maroc une école d'officiers qui ont mené les débuts de l'Occupation de telle façon que l'indigène n'y fut jamais amoindri.

Cette politique, si on la prend pour modèle, aura-t-elle un jour raison de l'hostilité qu'un mépris stupide a soulevé contre nous dans nos colonies ? Nous sommes en Algérie depuis plus de cent ans, y sommes-nous mieux aimés que nous ne le sommes en Tunisie après cinquante-six ans, et sommes-nous mieux aimés en Tunisie que nous ne le sommes au Maroc, après vingt-cinq ans ? N'est-il pas trop tard pour racheter la rancune de ces africains qui n'en pouvaient mais, d'être des retardataires ? Peut-on espérer qu'ils nous garderont quelque gratitude des bienfaits matériels dont ils ont pu profiter, ou faut-il penser que nous resterons pour eux pareils à ce riche qui ne recueillit aucune reconnaissance de son parent pauvre qu'il avait assisté, parce qu'il l'avait fait avec arrogance ? Serait-ce vrai que l'étranger ne

LE SECRET DU TOMBEAU

dominera jamais ces hommes que par la force ? Doit-on supposer que longtemps encore les choses s'en iront cahin-caha entre eux et nous, comme elles allaient entre ce maître et ce surveillant dont parle Taha Hussein dans son *Livre des jours* ? — “ *Le surveillant vouait à Saidna (le maître) une haine solide, mais il le servait ; le maître (Saidna) n'éprouvait pour le surveillant qu'aversion et dédain, mais il le ménageait.* ”

Espérons qu'une estime réciproque et la vertu des intérêts communs assureront un jour, dans la paix, l'unité politique du pays conquis !

J'ai mis en tête de ce chapitre une remarque d'Ibn Khaldoun, l'historien des Berbères, qui écrivait au xiv^e siècle. On y voit que, bien des siècles après la chute de Rome, les indigènes du Nord de l'Afrique n'avaient pas encore oublié ce que fut pour leurs aïeux le mépris des Romains...

Lyautey n'avait rien de ce mépris ; il a sans doute légué son tombeau au Maroc pour qu'on s'en souvînt.

*
* * *

Lyautey prétendait qu'il n'était pas de son temps. Cet homme, qui a fait un pays nouveau, se complut dans le passé. Eût-il été de son temps —

c'est-à-dire de celui de sa jeunesse, à la fin du Second Empire — nous n'en sommes plus où il en était. L'industrie nouvelle a répandu tant de biens sur la terre, une telle profusion, que beaucoup d'honnêtes gens pensent, à présent, qu'il ne serait pas impossible de les répartir assez largement pour que nul ne souffrît d'en être privé. Ceux qui ne sont plus tout à fait certains des récompenses de l'au-delà, ne peuvent plus regarder d'un œil impassible la foule des misérables voués à compter exclusivement, dans l'ornière de la vie, sur les biens d'un autre monde. La fortune est descendue sur tant d'individus indignes de la porter, qu'il faut s'efforcer de l'étendre davantage, sauf à réserver son rang au mérite. Le monde, qui a heureusement tant changé, change d'heure en heure.

Lyautey était royaliste. Je crois qu'il pensait que le roi de France pourrait adopter le sultan du Maroc pour vassal, lui restituer son autorité, et rendre à son peuple son indépendance pour s'en faire un allié. Ce fut donc un homme de *droite* — si toutefois on peut le classer —, de ceux qu'on désigne du pauvre mot de conservateurs. Il eut du penchant pour l'ancienne aristocratie française et goûta un plaisir extrême à recevoir des hôtes de haute noblesse. L'a-t-on assez raillé de cela ! — On eût dit un amoureux faisant sa cour à l'Histoire

de la vieille France. Néanmoins, ce royaliste qui se vit réduit par l'âpreté de l'époque, à rechercher le plaisir de son esprit dans les grandeurs du passé, touche de plus près, pour l'amour du bien public, aux politiques que l'on qualifie de révolutionnaires qu'à ceux qui défendent l'heure présente parce qu'elle suffit à leur avarice. Comme il arrive, lorsque, emportés par un même amour humain, des partisans de la *droite* ou de la *gauche* viennent à se rencontrer, sa politique à l'égard des musulmans l'apparente quelque peu aux doctrinaires que l'on dit de *gauche*.

Aussi, ceux qui pour assurer la fin de leurs convoitises, voudraient qu'on employât à tout coup la manière forte à l'égard des indigènes, lui ont-ils souvent reproché, comme une faiblesse ou comme une erreur, la confiance qu'il faisait aux marocains.

Si l'on considère de haut l'attitude, les paroles et les actes de Lyautey dans son gouvernement du Maroc, on en vient à penser que cet homme d'autrefois fut peut-être aussi un homme de demain.

Avait-il prévu ce sort, quand il demandait qu'on l'inhumât à Rabat ? Voyait-il venir le jour où la jeunesse d'un pays renouvelé se rendrait à son tombeau pour lui rendre hommage de sa grandeur d'âme ?

*
* *

Discourant, en 1934, de l'emplacement du mausolée de Lyautey, Seguy déplorait qu'on eût songé à le voir en pleine ville, dans le jardin de l'ancienne Résidence : " Qu'on lance sa tombe en plein *bled* comme une voile à la mer ! ", dit-il — car il supposait que Lyautey en revenant au Maroc voulut y courir la chance d'un destin fabuleux. C'est là l'hypothèse d'un disciple plus attaché à la gloire de son maître qu'à la simplicité et qu'au salut de son âme. Seguy supposait que le Maréchal, en demandant qu'on l'inhumât aux environs de Chella, c'est-à-dire, offert, en pleine campagne, à l'amour comme à la haine des indigènes, avait, dans un esprit noble et grand, " travaillé à sa légende ", afin de se défendre du temps... Je crois qu'en pensant ainsi le jeune ami du patron en désirait davantage pour le Maréchal que le Maréchal ne s'en souhaitait, lorsque parvenu au terme de son existence, il eut à considérer que sa charmante fortune comptait pour bien peu devant le mystère de la mort. Lyautey semble avoir montré quelle fut à ce moment son humilité, en demandant que son tombeau soit " un petit marabout aussi simple que possible " ? Il a bien pu souhaiter

LE SECRET DU TOMBEAU

de toutes ses forces que sa tombe devînt “ la pierre propitiatoire de deux religions et de deux patries ”, mais a-t-il songé à assurer sa mémoire “ contre l’ingratitude des hommes ” ? — Qu’importe à l’éternité l’ingratitude des hommes ! S’il a voulu reposer sous un marabout, ce serait méconnaître son honnêteté que de croire qu’il choisit le toit sous lequel les musulmans gardent le repos des simples, dans l’espoir “ d’y recevoir des générations ” une autre figure que celle qui fut la sienne — laquelle est certes assez belle. J’ai dit pourquoi, à mon sens, il voulut que son tombeau fût un marabout. Il voulut peut-être encore baigner plus intimement ainsi dans l’atmosphère pieuse d’un pays où il avait été souvent touché du spectacle de la foi mahométane. — On sait que le spectacle émouvant de cette foi amena de Foucauld à se convertir.

S’il a désiré que son tombeau s’élevât sur l’étendue solitaire “ d’un des mamelons voisins de Chella ”, ce ne fut pas dans le dessein de faire un tableau de ce monument, pour les visiteurs; ce fut apparemment afin de dormir son dernier sommeil dans la solitude. Nous savons qu’il aimait “ d’aller se détendre ” dans le calme de ce site; nous savons qu’il lui plaisait de venir goûter l’abandon du petit verger de la

mosquée *Mouline*. Lyautey se mêlait aux hommes pour se dépenser pour eux; mais n'étant pas — il s'en faut — inaccessible aux coups de la déception, il éprouvait aussi le besoin de les fuir; et il les fuyait. Il abhorrait le vulgaire — sa sottise, sa malice, sa piètre ironie. Il a souffert du contact de cet homme-là; et bien que contraint de le supporter dans le travail de son œuvre, il ne cachait pas sa répugnance à le rencontrer. Certaines de ces rencontres étaient orageuses. Sa faiblesse, dans ce cas, fut criarde. Lorsque le vulgaire lui avait manqué, ses dépit d'homme de foi éclataient soudain, et, dans la surprise des déconvenues il jetait aux yeux de tous son képi à terre. Ce qui voulait dire que las de régner sur le mensonge et l'erreur, il rendait la couronne. S'est-il plaint assez souvent d'être trahi et trompé!

Un homme ainsi fait, qui avait consacré sa vie au bien de la multitude, devait désirer qu'on l'ensevelît à l'écart de ses semblables.

*
* *

Le Maréchal ne repose pas dans la solitude agreste qui fut si douce à son cœur. Son destin l'a ramené aux lieux mêmes où il passa les derniers

jours de sa vie marocaine. Sa mémoire y restera, on peut le croire, plus vivante qu'elle ne l'eût été dans l'éloignement romanesque de Chella où la grandeur de son intention eût dépassé la vue de beaucoup de gens. On a dit qu'à cet endroit — près de la Résidence — il serait facile de veiller au respect de son tombeau. A ce sujet, Seguy déclare : " C'est, je pense, offenser les Musulmans que de les croire incapables de respecter sa dépouille qu'il leur a confiée. "

L'endroit où le Maréchal repose est un coin de terre qui a reçu ses pas. J'ai raconté qu'un soir il nous y mena, pour nous faire contempler, à la lueur éclatante de la lune dans son plein, le nouveau domaine qu'il allait bientôt quitter. Les arbres qui croissent autour de son mausolée et qui en voilent en partie l'imperfection, l'enveloppent d'un réseau léger et du murmure agréable que font entendre leurs branches agitées par le vent. Le jour où je vins pour en emporter l'image, je remarquai cette grâce et m'en réjouis. Ces petites feuilles tendres, ces rameaux balancés par le souffle éolien, n'est-ce pas assez pour le préserver, dans le monde invisible où le voilà retiré, de l'approche et des pensers du vulgaire ? — Avouerai-je qu'en revoyant, aujourd'hui, ces lieux de très loin,

LE TOMBEAU DE LYAUTEY

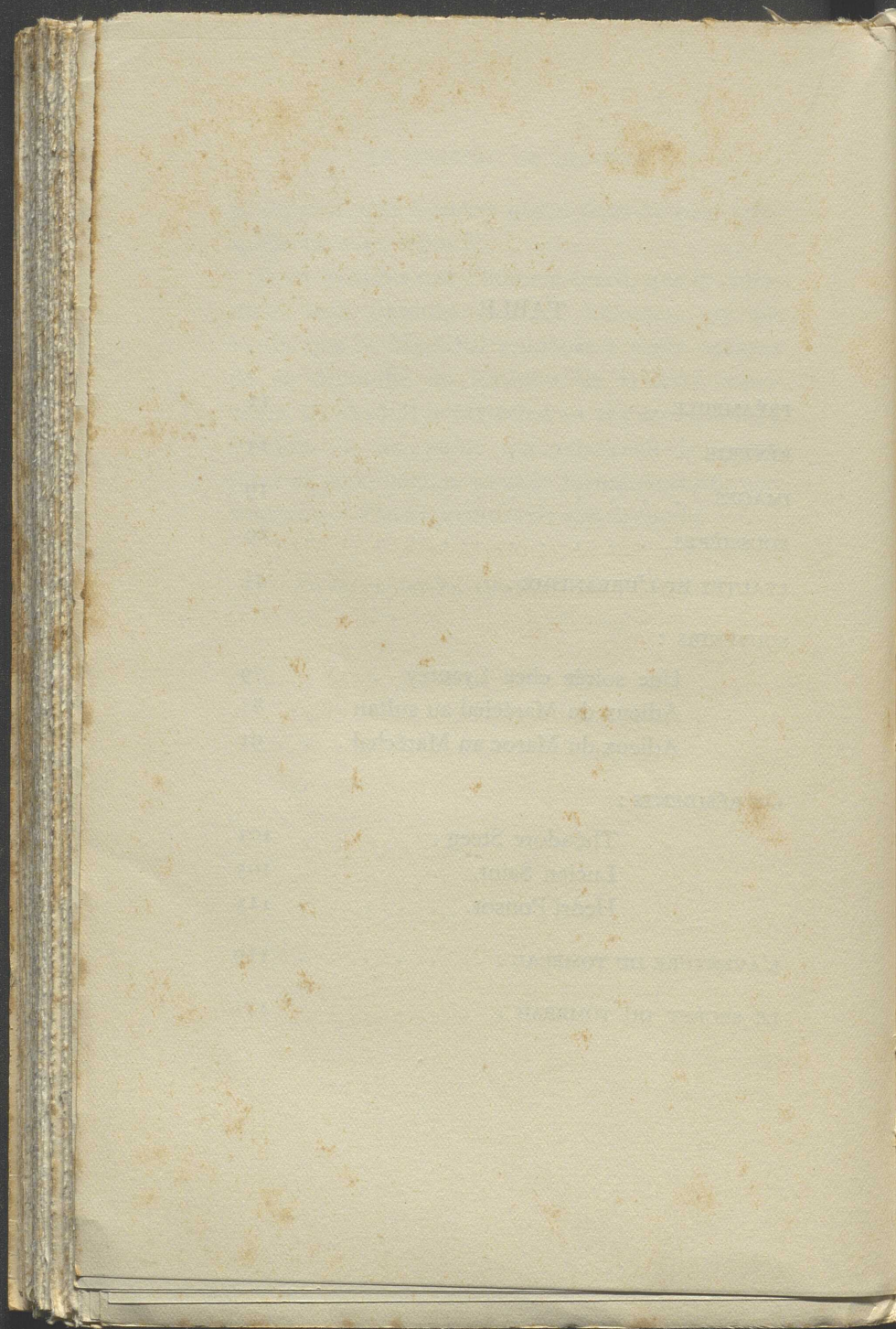
je suppose que Lyautey goûte dans ce coin tranquille un sage repos ?

Il est possible que l'homme averti, que le diplomate sans illusions sur les hommes, qui eût voulu que le Maréchal renonçât à venir occuper de sa dépouille un lambeau de la terre marocaine, ait conduit le Maréchal — si c'est lui qui l'y conduit — au point qui convenait le mieux pour sa paix, comme pour le rayonnement de son souvenir et l'enseignement de son exemple.

Paris, septembre 1937.

TABLE

PRÉAMBULE	II
RÊVERIE	13
IMAGES	19
POUSSIÈRES	29
LYAUTEY ET L'URBANISME	43
SOUVENIRS :	
Une soirée chez Lyautey	79
Adieux du Maréchal au sultan	85
Adieux du Maroc au Maréchal	91
LES RÉSIDENTS :	
Théodore Steeg	101
Lucien Saint.	105
Henri Ponsot.	113
L'AVENTURE DU TOMBEAU	119
LE SECRET DU TOMBEAU	171



CE LIVRE
EST SORTI DES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE DARANTIERE
A DIJON
EN OCTOBRE
M.CM.XXXVII

